



UNIVERSITÀ
DEGLI STUDI
DI PADOVA

Università degli Studi di Padova

Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Dipartimento di Scienze Storiche, Geografiche e dell'Antichità

Corso di Laurea Magistrale in
Lingue Moderne per la Comunicazione e la Cooperazione
Internazionale
Classe LM-38

Tesi di Laurea

Per una storia comparata di due distretti dell'occhiale: Cadore e Jura.

Relatore
Prof. Giovanni Luigi Fontana

Laureanda
Erika Quagliara
n° matr. 1179466/ LMLCC

Anno Accademico 2019/2020

Indice

Introduction	1
1. Breve storia dell'occhiale: dagli albori ai giorni nostri	12
1.1 Origini ed attribuzioni	12
1.2 Lo sviluppo dell'occhiale nei secoli	16
2. I pionieri della Francia nel dipartimento del Jura	22
2.1. Tra Francia e Svizzera: il dipartimento del Jura e la cittadina di Morez	22
2.2. Le attività precorritrici degli occhiali: chiodi " <i>pointes de Paris</i> " ed orologi " <i>comtoises</i> ".....	26
2.3. Lo sviluppo dell'occhialeria: Pierre Hyacinthe Caseaux il primo produttore	28
2.4. Le fasi di lavorazione messe a punto da Caseaux e la sua espansione	33
2.5. Il subentro di Pierre Hyacinthe Lamy: 1815-1855	37
2.6. La terza figura chiave nel panorama dell'occhialeria francese: Aimé Lamy.....	41
2.7. Da Aimé Lamy al figlio Alexandre: la nascita di FIDELA.....	43
3. La diffusione dell'occhialeria nel bacino del Cadore	46
3.1. Il Cadore: qualche nozione geografica ed economica	46
3.2. L'industrializzazione del Cadore: genesi di un processo complicato	48

3.3. Frescura e Lozza: nascita della prima fabbrica cadorina.....	50
3.4. La gestione Ferrari: una sterzata verso la dimensione industriale ...	55
3.5. Il subentro di Ulisse Cargnel	58
3.6. Guglielmo Tabacchi e la fondazione di SAFILO	64
Una comparazione. Riflessioni conclusive	72
BIBLIOGRAFIA.....	83
SITOGRAFIA	85
ALTRE FONTI	85
RINGRAZIAMENTI	86

Introduction

Relativement au contenu, en rédigeant cette mémoire de fin d'études, dans un premier temps nous nous sommes fixés pour objectif d'étudier l'histoire de la lunette de ses origines jusqu'à des temps plus récents et, ensuite, le développement de l'industrie lunettière sur le territoire français du Jura et celui italien du Cadore, régions choisies parce qu'elles ont été le scénario de deux processus d'industrialisation analogues en zones assez similaires malgré les temps de développement différents (comme on le verra, l'industrialisation française a eu lieu, plus ou moins, un siècle plus tôt de celle du Cadore). Le but de cette étude, en outre, est de mettre en évidence tout d'abord certains éléments communs aux deux processus et, par la suite, de proposer une série de facteurs qui ont favorisé, à notre avis, la naissance et l'essor du district du Cadore par rapport à celui jurassien. Du point de vue structurel, en revanche, le mémoire se compose par trois sections que maintenant on va examiner.

Quant au premier chapitre, dans la première partie nous avons abordé le sujet lié aux origines et aux attributions concernant la paternité de la lunette, en tenant compte des trois hypothèses avancées par les historiens: selon certains savants qui se sont occupés de cette thématique, l'invention devrait être attribuée à un homme florentin nommé Salvino degli Armati, pour d'autres au frère pisan Alessandro della Spina et, enfin, la dernière hypothèse, actuellement confirmée par les savants, prendrait en considération les *cristalleri* vénitiens, c'est-à-dire les maîtres verriers qui travaillaient dans l'île de Murano. De toute façon la lunette est, sans aucun doute, une invention fille du XIIIe siècle.

Au début, on croyait que l'inventeur était cet homme florentin appelé Salvino degli Armati parce que, selon ce que le savant toscan Ferdinando Leopoldo del Migliore affirmait en 1684, il existait une épitaphe indiquant Monsieur degli Armati en tant qu'inventeur de l'objet susmentionné. À la suite de recherches plus approfondies menées par d'autres chercheurs à des époques plus récentes, on a constaté qu'il s'agissait seulement d'une fausse attribution et que les indices qui renvoyaient à cet homme n'étaient pas confirmés par des documents plus fiables.

À ce stade, il est apparu le nom du frère dominicain pisan Alessandro della Spina, considéré comme le père de la lunette pour l'ingéniosité qui le distinguait et, élément encore plus important, pour l'activité de scribe typique de son ordre de frères: plus précisément, les dominicains effectuaient la transcription des textes anciens grâce à laquelle une grande partie de la connaissance de l'époque ancienne est arrivée jusqu'à nos jours. Ce genre de travail les obligeait à passer plusieurs heures par jour assis à copier ces textes écrits en très petits caractères. C'est à cause de cela que, on pensait, le frère dominicain aurait pu inventer un instrument grossissant pour faciliter soi-même et tous les autres frères aussi dans le travail de copie. Mais, dans ce cas aussi, les savants commirent une erreur et la position du frère fut ensuite clarifiée: le frère pisan, en fait, avait certainement eu des contacts étroits avec les maîtres verriers vénitiens et avait également contribué à faire connaître les verres dans sa patrie, mais il n'était pas l'inventeur de l'ingénieux instrument.

Grâce à cette clarification, les historiens ont orienté finalement leurs études dans la bonne direction, c'est-à-dire vers le savoir-faire des *crustalleri* vénitien dans le traitement du verre: les Vénitiens ont joué un rôle fondamental dans le processus d'invention de la lunette parce qu'ils ont maîtrisé, pendant de nombreux siècles, l'art du travail du verre. Cette hypothèse a trouvé une réponse positive et définitive dans les *Capitolari* Vénitiens, les documents officiels qui non seulement réglementaient la possession et la gestion de ce savoir-faire, mais qui cherchaient pareillement à éviter de le diffuser à l'extérieur par des sanctions très sévères.

Après avoir clarifié l'aspect inhérent à la paternité de la lunette, nous nous sommes concentrés, dans la deuxième partie du chapitre, sur le développement qu'elle a connu au fil des siècles en tenant compte soit de la question liée à son esthétique soit de la conception auprès de la société. Ça va sans va sans dire que, dans un temps de plus de 800 années, la structure de cet objet a considérablement changé et, pour arriver à ce que nous avons l'habitude de voir aujourd'hui, nous devons attendre au moins le XVIe/XVIIe siècles. On a fait, à ce point-là, un excursus des premiers modèles de lunettes qui sont apparus au cours du XIIIe siècle jusqu'aux plus récents.

A propos des premiers, il s'agissait de modèles à verre unique, entourés d'un bord de protection auquel, ensuite, on fixait une poignée qui permettait de tenir la lunette à la

main et c'est justement pour ça que ce genre de lunette avait pris le nom de lunettes à main.

Le XIII^e siècle a été un siècle important car, parallèlement à la première diffusion de lunettes, la première étude optique du savant Roger Bacon avait gagné un bon espace dans le panorama des études scientifiques liés à l'optique: Monsieur Bacon, après avoir étudié les miroirs, les verres, la lumière, le phénomène de la réfraction, avait compris la possibilité des verres convexes d'agrandir n'importe quoi. Cette étude fut importante parce que, à ce point-là et grâce à cela, la lunette connut son passage d'objet à agrandir à objet médical.

Dans le XIV^e siècle, il y a eu un deuxième moment fondamental: en corrélation avec la diffusion de la presse, le nombre de livres produits fut le moteur d'une demande de plus en plus croissante de lunettes, demande qui se poursuivit tout au long du siècle suivant aussi.

Au cours du XVI^e siècle, ils ont vu la lumière deux modèles plus similaires à ceux portés aujourd'hui: dans un cas, il s'agissait d'un modèle appelé lunette à chapeau, c'est-à-dire un modèle en double verre qui présentait une extension tout long du front jusqu'à derrière la tête pour mieux fixer la structure et, dans le deuxième cas on parle d'un modèle qui présentait de petits lacets qui partaient des tempes et passaient derrière les oreilles où elles étaient ensuite attachées pour rester bien ancrées à la tête.

Le siècle suivant, le XV^e, a vu une contribution importante grâce à Keplero, un savant allemand qui, pour la première fois, introduisit la gradation des verres sur une base scientifique en étudiant les valeurs focales: jusqu'à ce moment-là, rappelons-le, le choix d'une lunette était basée uniquement sur l'approximation, choisissant le modèle le plus proche pour la résolution du problème.

Au cours des années '700 et '800, la mode commencera à influencer la société, donc les lunettes seront liées au concept d'accessoire *fashion* et pas seulement d'outil correctif pour la vue mais surtout à partir du '900, cet aspect se fera encore plus prépondérant, les lunettes en effet sont vues, à ce moment-là, comme le reflet d'un statut social: le plus il s'agit d'un modèle décoré ou bien construit dans des matériaux coûteux, le plus la position sociale du porteur est mise en avant.

Après avoir clarifié les questions inhérentes à la paternité et à l'origine de la lunette et son parcours à travers l'histoire, aspects à notre avis fondamentaux pour bien introduire le reste du travail qu'on a développé, dans le deuxième chapitre nous avons abordé l'élaboration d'un discours sur le processus d'industrialisation qui a eu lieu dans le Jura français à partir de la fin du XVIIIe siècle. Pour faire cela, nous avons pris en considération et puis traité une série de facteurs qui ont rendu possible ce développement industriel imparable.

Tout d'abord, on a porté l'attention sur les premiers établissements humains, qui remontaient au XVe siècle et pouvaient se limiter à la zone de l'actuelle commune de Morez: ce petit village est situé à quelques minutes de la frontière franco-suisse et, à une époque, c'était difficile à atteindre en raison de sa position inconfortable et de l'absence de connexions. Ce qui a rendu possible son développement humain avant même que industriel a été l'exploitation des ressources du territoire et les activités de subsistance qu'on pouvait pratiquer: eau, bois, agriculture et élevage. Le tournant est survenu avec l'arrivée du XVIIe siècle, lorsque ces petites populations jurassiennes ont développé des procédés spécifiques pour produire un type particulier d'horloge et de clou, respectivement l'horloge nommée "comtoise" et le clou "pointe de Paris".

Quant au premier, il s'agissait d'un type de clou spécifique et nécessaire pour fixer solidement un revêtement spécial aux toits des maisons qui aurait permis aux toits eux-mêmes de supporter le poids de la neige; cependant, en ce qui concerne les horloges, il s'agissait de modèles adaptés aux environnements intérieurs, avec une attention très précises consacrée aux détails et à la qualité des matériaux.

Ce genre de fabrication a rendu cette zone très célèbres dans toute l'Europe et, également, elle a été un point de départ important pour les pionniers de la lunetterie: ce sera précisément en exploitant les minutieux processus qui leur sont liés et en utilisant les outils déjà développés pour eux, qu'ils pourront finalement construire le premiers modèles et lancer les premières productions bien qu'encore limitées.

Plus lentement, Morez devint un centre de commerce pour faire des affaires, une ville où abondaient vendeurs et acheteurs provenant de toute l'Europe: cela fut possible, on a spécifié, grâce à l'intervention de la riche famille Jobez, famille d'entrepreneurs actifs en politique aussi, qui avait investi de grosses sommes d'argent pour donner un coup de pouce au développement de la ville Morez.

Par la suite, nous avons porté notre attention sur la première véritable production française de verres qui fut l'œuvre d'un maître cloueur nommé Pierre Hyacinthe Caseaux. Il travaillait depuis un certain temps à la fabrication des pointes de Paris et, par la suite, il pensa à utiliser du fil de fer pour produire également des verres de qualité toute française. Ainsi, dans le moulin qu'il avait précédemment acheté le long de la rivière La Chaille, dans le village des Rivières pas loin de Morez, Caseaux développa petit à petit une chaîne de production destinée à se définir et à s'améliorer progressivement. Il fut le seul producteur pendant une dizaine d'années. Avec la diffusion de la nouvelle sur la production de verres, les commandes augmentèrent et il demanda à son ami Jean-Baptiste Lamy de le rejoindre dans l'entreprise et de travailler ensemble parce qu'il ne pouvait plus s'occuper tout seul de cette production. Le partenariat, malheureusement, ne dura pas longtemps: après seulement deux ans Lamy mourra. Son fils, Pierre Hyacinthe Lamy continua l'activité avec Caseaux et les deux continuèrent l'activité à côté l'un de l'autre et, avec eux, la lunetterie Caseaux-Lamy connaît une expansion rapide en passant finement de la dimension artisanale qui la caractérisait à une plus industrielle.

Après la mort de Caseaux en 1814, Lamy se trouva tout seul mais il se montra bien capable de poursuivre l'activité: il prit des décisions importantes, les principales étant de déplacer les bureaux et après la production aussi, à Morez, car c'était un point plus stratégique et moins coincé pour gérer le commerce par rapport au village des Rivières. Pierre Hyacinthe Lamy, par la suite, tenta de faire connaître son produit hors de France en décidant de participer à une foire internationale, laquelle avait lieu chaque année à Beaucaire, qui aurait constitué un excellent tremplin pour augmenter les commandes: après l'heureuse expérience de Beaucaire, Lamy a non seulement été contraint de rentrer chez lui et d'embaucher du nouveau personnel, mais il a également dû chercher un précieux collaborateur avec qui rejoindre l'entreprise car le travail avait tellement augmenté qu'il ne pouvait plus le gérer l'usine tout seul. Il trouva, en peu de temps, deux collaborateurs valables dans Messieurs Lacroix: ils étaient respectivement père et fils, Pierre Cyprien et Elie, commerçants professionnels, originaires de Morez et intéressés par l'usine de Lamy. Ils acceptèrent volontiers l'offre de le rejoindre dans la société, le père comme manager, le fils, au départ, comme ouvrier seulement. C'est ainsi que la société Lamy & Lacroix naquit en 1828.

Les années suivantes, notamment les années 30 et 40, ont été très intenses et difficiles, difficultés dues au panorama de la lunette qui se définissait progressivement sur Morez, présentant un nombre de concurrents de plus en plus élevé et une chaîne productive de plus en plus complexe. Au cours de ces années, la société Lamy & Lacroix a toujours cherché à suivre et à satisfaire les goûts des acheteurs qui, après Beaucare, avaient considérablement augmenté et, surtout, à ne jamais succomber à la concurrence. L'usine fonctionna à un rythme soutenu jusqu'en 1855, année du décès de l'un des deux associés, plus précisément l'héritier de Caseaux, Pierre Hyacinthe Lamy.

Malgré les trois années d'inactivité de l'usine, celle-ci reprit son travail à plein régime en 1858, grâce au fils d'Aimé Lamy, Alexandre Lamy, et à l'associé Elie Lacroix, fils de Pierre Cyprien Lacroix. Les deux se réunirent pour redémarrer l'usine, redonnant du travail à la plupart des ouvriers qui l'avaient perdu en 1855. Ils se sont intéressés aux traitements de galvanoplastie pour comprendre si cela aurait amélioré leur produit, également dans ce cas ils ont essayé de lutter contre la concurrence, ils ont encouragé l'embauche et ont essayé de faire connaître de plus en plus la qualité de leur produit à l'étranger. Malheureusement, il y avait encore de sérieuses difficultés à le séparer du plein succès: en premier lieu, l'État a continué de refuser le chemin de fer parce qu'il était trop cher, forçant Morez à rester coincé dans une vallée isolée, exclus de tout le reste de la France et, surtout, hors de portée du grand trafic commercial européen. En raison de cet obstacle qui persistait depuis des années, Lamy décida d'abandonner l'entreprise, considérée, à tel point, une défaite politique et personnelle. En commun accord Lamy et Lacroix se retirent en 1881, forçant l'usine à une deuxième période d'inactivité (cette fois, heureusement, seulement en apparence).

La même année, le fils de Lamy, Alexandre, s'intéresse à l'usine, autrement destinée à l'abandon, et décide de la reprendre: grâce à son intervention, une nouvelle société voit le jour sous le nom de FIDELA, acronyme qui signifie Fils de Lamy. Compte tenu du haut degré de spécialisation atteint par les sociétés jurassiennes des régions de Morez et du Jura, Lamy a tenté de travailler afin de créer une sorte de collaboration entre toutes les usines qui ont participé au processus de production, toujours dans le but de produire un des lunettes reconnues par tous pour leur qualité. Les années seront marquées par des changements importants, en fait FIDELA, qui est toujours comptée parmi les usines les plus importantes sur le sol français, il y a eu un déplacement de travail en Asie, après la

production c'était moins cher, et il ne restait plus que du haut de spectacles gammes. Le panorama français de la lunetterie a énormément changé au cours de ces derniers, près de deux siècles, et s'apprête à entrer en collision avec de nouvelles réalités comme, par exemple, celle de Cadore, que nous avons analysée dans le troisième chapitre.

Une fois terminé ce deuxième chapitre consacré à l'histoire du développement de la lunetterie en France, nous avons concentré l'analyse sur le chemin parallèle que cette nouvelle industrie a eu dans le nord de l'Italie, en particulier dans la vallée du Cadore dans la région Veneto. D'un point de vue territorial, le Cadore présente de nombreuses similitudes avec le territoire jurassien, même dans ce cas, en effet, on peut constater que le démarrage de cette nouvelle production n'a été ni facile ni immédiat étant les facteurs négatifs multiples.

Une première différence fondamentale que nous avons mise en évidence dès le départ dans ce troisième chapitre, concerne le manque d'activités précurseurs qui avaient anticipé la fabrication des verres: alors qu'en France il y avait une connaissance antérieure qui servait de point de départ, dans la vallée du Cadore ce genre de connaissance manquait et les seuls éléments qui ont permis à cette industrie de se développer dans ce domaine étaient l'esprit de débrouillardise des premiers pionniers, la population habituée à travailler dur, la main-d'œuvre à bon marché et la présence abondante d'eau, utile pour bénéficier de l'électricité. Les autres activités ne concernaient que l'exploitation du bois, l'extraction de minéraux ou de pierres, qui, rappelons-le, n'avaient aucun lien direct avec celle des verres.

Les premiers à s'engager sur la voie de l'industrialisation du Cadore furent Monsieur Angelo Frescura accompagné de son frère Leone et Giuseppe Lozza. Les trois partenaires eurent l'idée de démarrer une entreprise qui, au fil du temps, permettrait de remplacer l'importation de verres par une production sur site. Après avoir choisi l'endroit, sur le Rio Molinà où ils auraient utilisé l'eau de la rivière pour produire de l'énergie et faire fonctionner les machines, les trois officiellement donnèrent vie à l'entreprise, née officiellement le 5 mars 1878. D'abord, l'usine produisait des modèles simples, en métal, et les coûts encourus n'étaient pas trop élevés car la machinerie était rudimentaire et facile à construire: en ce qui concerne cet aspect, le soutien de Giuseppe Lozza fut fondamental. Il était en fait passionné par le travail du fer et il pouvait construire lui-même tous les

outils, ou presque, pour l'usine, sans aucune difficulté. L'usine travailla intensément avec une dizaine d'ouvriers employés à l'intérieur, mais après pas même dix ans d'activité, en 1886, elle cessa en raison du décès du directeur principal Angelo Frescura. Après sa mort, son frère Leone et Giovanni Lozza ont décidèrent de ne pas reprendre l'entreprise.

Heureusement, des hommes d'affaires milanais, ayant appris la fermeture de l'usine, s'y sont intéressés et ils ont voulu la reprendre. Il s'agissait de trois amis, Colson, Bonomi et Ferrari, les deux premiers vendeurs d'articles d'optique toujours sur Milan, le troisième engagé dans la carrière militaire. Ils se démontrèrent très déterminés à reprendre l'usine mais la nouvelle société formée n'a duré que très peu: en raison de quelques malentendus insolubles, principalement liés aux profits que Colson et Bonomi jugeaient insuffisants, la société a éclaté. A ce moment-là, Carlo Enrico Ferrari resta tout seul dans la direction. Juste avec Ferrari, l'usine a subi un changement vers une dimension plus industrielle et moins artisanale. Un tel élargissement de la société a été possible grâce au soutien continu que Ferrari a reçu de Lozza, qui, bien qu'il ait quitté la scène en tant que directeur, a continué à concevoir des machines de plus en plus modernes pour la nouvelle entreprise. Dans l'ensemble, Ferrari a promu une série de grandes innovations et, non moins important, il a donné de l'importance à la promotion afin de faire connaître son produit plus largement en Italie et à l'étranger. Un facteur important auquel Ferrari était confronté était le besoin de capitaux: il ne pouvait pas gérer toute l'usine par lui-même, il a donc cherché de nouveaux partenaires avec lesquels travailler. Dans ce cas également, l'expérience n'a pas été très chanceuse: Ferrari avait trouvé les nouveaux partenaires dont il avait besoin, qui ont contribué avec de nouveaux fonds pendant une certaine période permettant de poursuivre l'élargissement lancé par lui-même mais, peu après, il s'est retrouvé isolé et contraint d'abandonner son même activité. Les nouveaux membres exigeaient en fait une supervision externe qu'ils voulaient imposer avec une autonomie encore plus grande pour eux-mêmes aussi. Ferrari refusa d'accepter ce compromis, étant lui le responsable de la croissance et de la gestion de l'usine: il décida, au final, de se retirer plutôt que d'accepter. Ferrari continua sa carrière militaire jusqu'à sa mort. Nous avons souligné, en ce qui concerne la direction de Ferrari dans son ensemble, que c'est justement grâce à cet homme que la lunette Cadore a acquis une importance nationale et internationale de manière définitive.

L'image clé suivante sur laquelle nous nous sommes concentrés est celle d'Ulisse Cargnel, qui avait travaillé pendant plus de dix ans en tant qu'employé lors de la direction précédente et, après avoir appris de l'abandon de l'usine, il a décidé de s'en occuper; d'autre part, les nombreuses années passées aux côtés de Ferrari lui avaient permis d'apprendre tout le nécessaire pour poursuivre l'entreprise, compte tenu évidemment de certaines difficultés. En 1901, il reprend l'entreprise et crée la société "Ulisse Cargnel & C.". L'élément fondamental sur lequel nous nous sommes concentrés à propos de cette nouvelle gestion concerne une invention du début du XXe siècle, c'est-à-dire les verres en celluloid : il s'agissait d'un matériau nouveau de type plastique qui, malgré sa grande inflammabilité, présentait un certain nombre d'aspects qui le rendaient optimal pour la construction de montures, c'était en effet une substance légère, confortable et résistante. Le celluloid a trouvé une excellente réponse, comme l'on a vu, de la part des acheteurs qui appréciaient les nouveaux modèles par rapport à ceux métalliques, précisément pour leur légèreté sans oublier le fait qu'il pouvait varier énormément en couleurs et en formes. Les commandes de l'entreprise Cargnel augmentèrent au point de nécessiter de nouvelles embauches: en quelques années, il a dû gérer deux cents travailleurs et, après, cinq cents, employant de nombreuses personnes, provenant de la vallée mais pas seulement, de celles voisines aussi. Le seul gros problème qu'il a dû affronter fut la Première Guerre mondiale qui provoqua des troubles et des dégâts partout mais, malgré cela, l'usine Cargnel retourna au travail à toute vitesse. L'agrandissement et l'expansion de l'usine étaient de nature à créer des erreurs de gestion et financiers qui, au fil du temps, ont provoqué l'échec de Cargnel: cela fut définitivement décrété par le tribunal de Belluno en 1932.

La dernière direction dont on a parlé dans ce troisième chapitre est celle de Guglielmo Tabacchi: après avoir partiellement analysé sa vie et avoir souligné sa prédisposition naturelle pour les affaires et l'entrepreneuriat, nous avons raconté son expérience à l'intérieur de l'ancienne usine Cargnel. Dans les années 1930, à son retour de la saison estivale de travail dans son magasin de glace en Pologne, il apprit la faillite de l'usine de lunettes d'Ulisse Cargnel et, déterminé à remettre le travail à tous les ouvriers et employés qui l'avaient perdu, il a commencé à penser à reprendre l'entreprise abandonnée. L'initiative n'a pas été facile: même si Tabacchi s'était entouré de techniciens et d'employés valides qui provenaient de la direction précédente, le préfet de Belluno ne les a pas considérés comme des hommes suffisamment capables de mener une entreprise de

cette ampleur, sans parler du fait que la concurrence s'était intensifiée donc il pensait que pour les associés gérer sans succomber serait pas été possible, et ça le préoccupait au point de le faire douter à propos de la réussite. Peu intéressé par les opinions des autres, Tabacchi s'adressa à un avocat et décida de procéder à l'enregistrement de l'entreprise dans le registre: en 1934 naquit SAFILO, abréviation qui signifie Società Anonima Fabbrica Italiana Lavorazione Occhiali, dirigée par Tabacchi, directeur principal. Il poursuit l'activité de son prédécesseur, il continua soit avec la production de modèles métalliques soit ceux en celluloïd, mais peu à peu il se détacha de la méthode de travail adoptée par Cargnel pour étudier la sienne. Il redonna du travail aux employés qui l'avaient perdu, augmenta les exportations au maximum et cela fut possible pour les supports publicitaires dont il se servit pour faire connaître le produit à l'étranger et consolider la marque et la qualité Cadorina. Il a investi dans les lunettes de soleil, un choix qui lui a valu d'excellentes commandes et de gros revenus, il a participé à des foires et des expositions, a cherché des mains spécialisées et a mis l'accent sur la mode, de plus en plus présente dans la société italienne également à travers le travail d'influence américaine. Evidemment, la gestion de Monsieur Tabacchi ne fut pas sans obstacles mais, comme nous pensons de l'avoir bien souligné dans le chapitre, sa capacité entrepreneuriale et son attitude naturelle pour les affaires et la gestion, lui ont permis de garder SAFILO toujours en première ligne dans le panorama des usines de verres non seulement Cadorine mais du monde entier. Le panorama qui a accueilli Guglielmo Tabacchi était très différent de celui qui l'a vu partir, les usines avaient augmenté, la concurrence avait créé une chaîne de production spécialisée dans la transformation de certains produits plutôt que d'autres, mais l'âge avançait et Tabacchi fut forcé de laisser l'entreprise à ses fils qui, avec autant de talent, ont réussi à faire des affaires, sans faire perdre à SAFILO son rôle, même après l'abandon de son créateur.

Dans la partie conclusive de ce mémoire, je me suis consacrée à l'analyse d'une série de facteurs qui ont rendu possible l'industrialisation dans la région du Cadore et dans celle du Jura, ensuite je me suis concentrée sur le concept de district industriel et, enfin, j'ai mis en évidence certains éléments qui, à mon avis, ont été favorables au développement de l'industrie dans la vallée du Cadore, en lui permettant de devenir le premier secteur

mondial dans la fabrication de verres et qui a condamné, par contre, le district Jurassien à perdre le leadership en devenant un territoire industriellement mort.

Dans un premier temps, j'ai pris en compte tous les facteurs communs qui ont permis le développement des deux zones: la présence de rivières qui pouvaient être utilisées pour transformer l'énergie de l'eau en énergie pour faire fonctionner les machines, les matières premières qui ont permis d'éliminer les problèmes de transport en réduisant également les coûts considérables, les peuples habitués au travail dur et, enfin, l'esprit ingénieux des pionniers qui ont montré une forte attitude à l'entrepreneuriat.

Ensuite, j'ai parlé de ce qu'un district industriel est, en soulignant les éléments qui le caractérisent, en expliquant comment il peut naître, s'affirmer ou échouer.

Enfin, j'ai analysé les facteurs qui, à mon avis, ont décrété la faillite du district français en faveur de celui du Cadore: j'ai examiné la question de la concurrence italienne et asiatique, fatale pour le lunetiers français, la différence entre la production industrielle et artisanale, la première préférée par les Italiens qui permettait de produire un nombre majeur de pièces à cout inférieur, la deuxième par les français, mais plus chère et numériquement inférieure. J'ai ensuite parlé du concept de mode et de design, désormais concepts leitmotiv dans le panorama des lunettes (et pas seulement) depuis plus d'un siècle, du phénomène de la mondialisation, un aspect fondamental qui a trouvé les français pas trop préparés et les a forcés à se fermer dans un marché national moins fructueux, on pourrait dire de niche.

Enfin, j'ai évoqué les circonstances défavorables plus internes et moins liées au contexte externe, concernant en premier lieu la question des travailleurs, car les français n'ont jamais pensé efficacement à la gestion des travailleurs pour les aider à maintenir un certain bien-être, situation qui a conduit à des grèves et des luttes ouvrières, ensuite la question des lunettes en le celluloïd, un matériau révolutionnaire que les Français n'ont pas réussi à gérer et, finalement, la lunette à soleil que ils ont sous-estimé également car il l'avait jugé peu fructueux.

1. Breve storia dell'occhiale: dagli albori ai giorni nostri

Tanto semplice quanto fondamentale, l'occhiale ha conosciuto, soprattutto negli ultimi due secoli, una diffusione tale da renderlo attualmente ausilio di uso comune. Scopo di questo primo capitolo sarà proprio quello di porre l'attenzione sulle tappe fondamentali che ne hanno caratterizzato la storia e lo sviluppo, volgendo uno sguardo alle dinamiche che gli hanno consentito di diventare, come pocanzi sottolineato, un oggetto così ampiamente adoperato e familiare all'uomo contemporaneo¹.

1.1. Origini ed attribuzioni

Per risalire alle origini degli occhiali è necessario fare un salto indietro di circa ottocento anni: i primi esemplari sarebbero comparsi nel nostro Paese durante il corso del XIII secolo e la loro paternità, nonostante sia stata lungamente discussa e contesa, è senza dubbio tutta italiana². A conferma di ciò vi è da tenere presente che l'Italia, in ogni epoca, anche in quelle più cupe della storia, ed in ogni regione, è sempre stata un notevole serbatoio, sia sotto il profilo artistico che culturale. Essa si è sempre distinta per il suo gusto del bello, per la capacità di creare, innovare ed essere originale in ogni ambito e così fu, fin dai tempi più antichi, anche in quello dell'occhialeria³.

Per quanto riguarda il desiderio di conoscere l'autore dell'invenzione, desiderio legato al fatto che una scoperta così geniale non sarebbe potuta certamente restare anonima⁴, gli storici hanno avanzato tre teorie plausibili: per alcuni di loro sarebbe stata opera di un fiorentino di nome Salvino degli Armati, per altri di un frate, sempre toscano, di nome Alessandro della Spina ed infine si fece largo un'ultima, ed attualmente confermata ipotesi, secondo cui l'invenzione sarebbe da attribuirsi ai mastri vetrai veneziani che operavano nelle vetrerie dell'isola di Murano.

¹ AA. VV. (2015), *Manuale pratico di montature*, Centro studi Salmoiraghi e Viganò, p. 7.

² *Museo dell'occhiale*, Pieve di Cadore, Belluno.

³ AA. VV. (1986), *Occhiali Italiani*, Edizione Anfao, Artegrafica Silva, Parma, p. 5.

⁴ *Ibidem*, p. 9.

Per quanto riguarda il primo dei casi citati, nonché quello per più tempo considerato veritiero, uno studioso di fine XVII secolo sostenne che la scoperta sarebbe stata frutto dell'ingegno di un oscuro e misterioso personaggio fiorentino di nome Salvino degli Armati, figlio di Armato degli Armati, vissuto a Pisa e colà morto nel 1305⁵. Nel 1684, l'erudito in questione, un uomo di origini sempre toscane di nome Ferdinando Leopoldo Del Migliore, scrisse un'opera nella quale sosteneva l'esistenza, nella chiesa di Santa Maria Maggiore, di una tomba riportante una scritta che recitava "Qui diace Salvino degli Armati di Firenze, inventor degli occhiali, Dio gli perdoni la peccata. Anno D. MCCCXVII". Del Migliore sosteneva che la tomba fosse andata perduta nella prima metà del '600 a causa di alcuni lavori di restauro eseguiti nella chiesa sopracitata, di conseguenza non sarebbe stato possibile visionarla e studiarne l'eventuale veridicità; al contempo però, il Del Migliore affermava di custodirne una copia all'interno di un antico

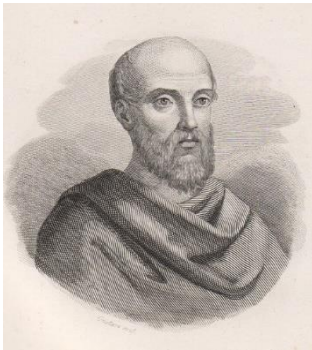


Figura 1, Salvino degli Armati

sepoltuario da egli posseduto. Fu così che, pur non avendo trovato effettivo riscontro in nessun altro documento, per circa due secoli la paternità dell'invenzione venne attribuita a Salvino degli Armati⁶. Solo durante il primo ventennio del '900 degli studi nuovi cambiarono le carte in tavola e a destare i sospetti della critica furono le ulteriori analisi condotte durante il secolo precedente. I dubbi scaturirono principalmente per due ragioni: in primo luogo la mancanza di riscontri effettivi e tangibili riguardo l'attribuzione dell'invenzione a Salvino degli Armati, riscontri che sarebbe stato possibile verificare soltanto grazie alla visione e allo studio della tomba originale andata però perduta e, in secondo luogo, la contraddittorietà della documentazione in possesso sull'epitaffio, ritenuto a quel punto una prova dalle fondamenta ancor più traballanti⁷. Questi elementi suscitarono i sospetti di uno studioso di nome Isidoro del Lungo il quale, dopo aver condotto minuziose ed accurate analisi sulla scritta, riuscì non solo a dimostrarne la falsità ma anche lo scopo per cui questa venne all'epoca prodotta: la formula in questione risultò essere invenzione di qualche

⁵ AA. VV. (2015), *Manuale pratico di montature*, Centro studi Salmoiraghi e Viganò, p. 10.

⁶ Ibidem, p. 10.

⁷ AA. VV. (2001), *Point de vue. Recherche sur l'histoire de la lunette. Punto di vista. Ricerca sulla storia dell'occhiale*. Pieve di Cadore, Lajoux, p.13.

dotto fiorentino, se non addirittura dello stesso Del Migliore, giustificata da mero campanilismo allo scopo di poter rivendicare a Firenze la paternità della geniale invenzione⁸. Fu così che, dopo lunghi anni, Salvino degli Armati perse definitivamente la sua nomina ad inventore degli occhiali.

Da quel momento in poi critici e storici del '900 focalizzarono l'attenzione dei loro studi su di un'altra figura, quella di un frate pisano più o meno contemporaneo dell'Armati, di nome Alessandro della Spina: la rivoluzionaria scoperta sarebbe stata frutto, si iniziò a credere, della mente di questo frate domenicano pisano, elogiato per la sua umiltà ma soprattutto conosciuto per l'ingegno e l'abilità che lo contraddistinguevano⁹. C'è da dire che, anche in questo caso, l'ipotesi avanzata non vide riscontri certi da parte della critica la quale, infatti, non trovò conferma alcuna in nessun tipo di documento. Grazie a studi ulteriori che si concentrarono principalmente sulla storia dell'Ordine dei Frati Domenicani, anche il della Spina fu destinato a perdere la nomina ad inventore ma almeno la sua posizione circa l'invenzione dell'occhiale si chiarì definitivamente: costui imparò l'arte della lavorazione del vetro a Venezia per necessità e fu certamente responsabile, in un secondo momento, della diffusione di questo sapere in territorio toscano senza però esserne il diretto inventore¹⁰. Siffatta teoria trovò conferma nella lunga storia dei frati domenicani i quali ricoprirono un ruolo fondamentale nella diffusione del patrimonio storico e letterario del loro tempo e dei secoli precedenti. Se questo sapere è giunto fino ai giorni nostri, infatti, è grazie alla lunga e faticosa opera di traduzione che li ha visti protagonisti, maneggiando, traducendo e ricopiando, non senza difficoltà, i caratteri sempre minuti dei testi originali, un lavoro che trovava giovamento soltanto nell'uso dell'occhiale¹¹. A tal punto, davanti allo sfumare di questa seconda teoria e soprattutto avendo tenuto conto dell'importanza che ebbe il vetro nella nascita dell'occhiale, si fece strada una terza, ed attualmente confermata, ipotesi, secondo cui gli occhiali sarebbero proprio stati il frutto dell'ingegno veneziano dal quale attinse il della Spina¹².

⁸ AA. VV. (2001), *Point de vue. Recherche sur l'histoire de la lunette. Punto di vista. Ricerca sulla storia dell'occhiale*. Pieve di Cadore, Lajoux, p. 13

⁹ AA. VV. (2015), *Manuale pratico di montature*, Centro studi Salmoiraghi e Viganò, p. 10.

¹⁰ Ibidem, p. 10.

¹¹ AA. VV. (1986), *Occhiali Italiani*, Edizione Anfao, Artegrafica Silva, Parma, p. 20.

¹² Museo dell'occhiale, Pieve di Cadore, Belluno.

Nell'invenzione dell'occhiale i veneziani hanno effettivamente ricoperto un ruolo fondamentale: partendo da quella che, inizialmente, era solo la lavorazione del vetro, si è giunti poi all'arte del fare lenti¹³. Questo tipo di attività richiedeva grande maestria ed abilità, doti che sono da attribuirsi più precisamente a coloro che si erano stanziati nell'isola di Murano: si trattava di mastri vetrai, altrimenti chiamati "cristalleri", che non solo custodivano gelosamente le loro tecniche ma ai quali era addirittura vietato lasciare l'isola per evitare che il loro *savoir-faire* potesse diffondersi al di fuori d'essa. Ciò trovava giustificazione nel fatto che i veneziani avevano certamente compreso il vantaggio economico e la durevole prosperità che questo monopolio avrebbe fruttato loro nel tempo¹⁴. Coloro che non si fossero attenuti alla legge, considerati traditori, sarebbero andati incontro alle severe pene previste dagli Statuti: questi ne applicavano sia di tipo dissuasivo che punitivo, talvolta colpendo anche i membri della famiglia di colui che aveva osato trasgredire la legge. Quest'ipotesi avanzata dalla critica venne confermata proprio sulla base di documenti certi ed ufficiali del tempo, ovvero dei Capitolari Veneziani, che consistevano in una serie di leggi, restrizioni e normative di varia natura in materia di occhiali e non solo, che devono il loro nome alla suddivisione in capitoli sulla base dell'argomento e della tipologia che li caratterizzavano (Capitolare deriva infatti dal latino *capitulare*, ovvero dividere in capitoli)¹⁵.

Possiamo affermare inoltre che questa terza pista proposta dagli studiosi e che vuole attribuita l'invenzione ai cristalleri, si lega perfettamente alla filosofia suggerita dallo studioso Omar Calabrese in materia di scoperte popolari¹⁶: secondo quest'ultimo gli occhiali sarebbero proprio da inquadrare nell'ambito delle cosiddette invenzioni popolari che quindi non sarebbero da vedersi come il risultato di un singolo individuo e della sua mente geniale, ma piuttosto come l'opera unita di tante mani e tante teste, di tanti individui che col tempo crearono, maneggiarono ed indossarono vetri di vario tipo e che, in questo modo, ne plasmarono la funzione e la forma¹⁷.

¹³ Zeiss S.p.a, sito ufficiale www.zeiss.it

¹⁴ AA. VV. (2001), *Point de vue. Recherche sur l'histoire de la lunette. Punto di vista. Ricerca sulla storia dell'occhiale*. Pieve di Cadore, Lajoux, p. 15.

¹⁵ Zeiss S.p.a., sito web ufficiale www.zeiss.it

¹⁶ AA. VV. (2015), *Manuale pratico di montature*, Centro studi Salmoiraghi e Viganò, p. 10.

¹⁷ Ibidem.

1.2. Lo sviluppo dell'occhiale nei secoli

Gli occhiali hanno conosciuto durante i secoli uno sviluppo costante ma lento, soprattutto vincolato dalle scoperte che si facevano strada in ambito ottico, prime tra tutte quelle di Ruggero Bacone e di Giovanni Keplero e che richiesero, nella maggior parte dei casi, periodi altrettanto lunghi¹⁸.

Bisogna tenere conto del fatto che, quando si parla di occhiali attualmente, si pensa a qualcosa di estremamente differente da ciò che fu protagonista nel passato, sia da un punto di vista strutturale che concettuale. Nel primo caso, se pensassimo all'occhiale di oggi, penseremmo ad una struttura moderna, costituita da una montatura di forma e colore variabili e da due lenti più o meno graduate che consentono di correggere problemi di vista di varia entità e natura. Nel secondo caso, se tenessimo in considerazione quella che è la sua funzione, o, per meglio dire, la simbologia che si cela dietro ad esso, capiremmo quanto anche queste siano ampiamente cambiate col passare del tempo. La crescente influenza della moda nella nostra società ha modificato la visione dell'occhiale legato all'esigenza, al bisogno, tratto che fu tipico dei secoli precedenti e che poi andò man mano modificandosi fino a perdersi totalmente, soprattutto negli ultimi decenni¹⁹. Responsabilità di ciò, come detto pocanzi, è stato senza dubbio l'avvento della moda, la quale ha fatto sì che l'occhiale divenisse sempre maggiormente un oggetto non tanto utilizzato per bisogno quanto più per sfizio, un accessorio fashion a completamento di un look che deve soddisfare i gusti estetici di chi lo indossa.

Come si vedrà nei paragrafi a seguire, va da sé che i primi modelli fossero ben diversi da ciò cui siamo abituati attualmente, per entrambi gli aspetti citati in precedenza quindi il funzionale ed il simbolico, a tal fine, da qui in avanti, verranno presi in considerazione i cambiamenti fondamentali che lo hanno visto protagonista.

A partire dal XIII secolo e per i due successivi, si svilupperanno modelli che potremmo definire a lente singola: si trattava non tanto di occhiali, per lo più di lenti di ingrandimento costituite appunto da un vetro unico di forma rotondeggiante, concavo o convesso, tagliato, lucidato e reso il più trasparente possibile al fine di poterci vedere attraverso. Ad esso veniva applicato un bordo protettivo in corno, ferro o legno, a seconda

¹⁸ AA. VV. (1986), *Occhiali Italiani*, Edizione Anfao, Artegrafica Silva, Parma, p. 22.

¹⁹ *Ibidem*.



Figura 2, *occhiale a mano*

del prestigio e della sfarzosità che gli si voleva attribuire e nella parte inferiore, tramite un perno, veniva fissata la lente ad un'impugnatura²⁰. Questo ci suggerisce come l'occhiale di questo tipo fosse un oggetto da sorreggere con le mani, da impugnare e poi riporre a seconda del bisogno. Non essendo ancora possibile ancorarlo al volto, questo modello prese il nome

di "occhiale a mano"²¹. Bisogna sottolineare quanto, durante questi tre secoli presi in considerazione, gli occhiali a mano rappresentassero un bene prezioso ed esclusivo di pochi, nella maggior parte dei casi gente abbastanza abbiente da potersi permettere di acquistarli a caro prezzo. Possiamo ricordare a tal proposito i tanti giudici, notai, avvocati, copisti, calligrafi, monaci miniaturisti ed amanuensi dell'epoca, i quali maneggiavano testi scritti in carattere estremamente minuto; ma anche gli orafi, i ricamatori, i sarti, che avevano a che fare con oggetti di piccolissime dimensioni ma che, in ogni caso, dovevano praticare lavori di precisione garantendo un risultato di alta qualità²².

Spostandosi infine su un piano scientifico, è indispensabile ricordare che questa non fu l'unica novità del secolo: sarà sempre in questo momento che, nel giro di pochi anni, l'occhiale si trasformerà dal punto di vista concettuale, tramutandosi da oggetto di ingrandimento a strumento medico correttivo utile per potenziare le capacità visive di chi lo indossava oppure per curarne deficit, patologie, difetti²³. Per quale ragione? La presenza sempre più preponderante degli occhiali tra la gente suscitò l'interesse verso vetri e lenti, interesse accompagnato dal desiderio di una conoscenza più approfondita del corpo umano e, in modo particolare, degli occhi e di tutti i meccanismi legati alla vista. Per questo, la seconda metà del '200 si rivelerà teatro dei primi studi ottici europei, condotti da un filosofo, teologo e scienziato inglese di nome Ruggero Bacone.

Costui nacque presumibilmente nel 1214 e morì attorno al 1292 in Inghilterra, fu un uomo colto che si distinse per i numerosi studi che compì in svariati ambiti e che lo resero

²⁰ AA. VV. (2015), *Manuale pratico di montature*, Centro studi Salmoiraghi e Viganò, p. 8.

²¹ CHIAROLANZA, D. *Il distretto dell'occhialeria bellunese e l'ingresso dei nuovi brand made in Italy nel mercato dell'occhiale. Il progetto VELVET BLOOD*. Tesi di Laurea, Università degli studi di Venezia, Ca Foscari, p. 10.

²² AA. VV. (2015), *Manuale pratico di montature*, Centro studi Salmoiraghi e Viganò, p. 8.

²³ Ivi, p. 7.

a tutti noto per essere stato il pensatore più illuminato della sua epoca²⁴. Bacon fu il primo intellettuale ad avanzare delle teorie scientifiche di tipo ottico basate sullo studio approfondito di specchi, lenti, luce e rifrazione, il tutto all'interno della sua opera intitolata *Opus Majus*: tali studi dimostravano fondamentalmente che, se tagliate in maniera opportuna, le lenti convesse avessero la capacità di ingrandire anche i caratteri più piccoli e, proprio per questo, egli le consigliò a chiunque avesse “gli occhi malati”²⁵, intuizione che aiutò i molti presbiteri dell'epoca che, da quel momento in poi, furono facilitati nella lettura (la cura della miopia, invece, sarà invece una scoperta successiva, della seconda metà del '400 circa).

Il XV secolo rappresentò uno snodo fondamentale per quanto concerne la diffusione degli occhiali: fu di fondamentale importanza il fatto che, durante la sua seconda metà del secolo, l'invenzione della stampa da parte del tedesco Johannes Gutenberg fece sì che l'occhiale giungesse ad uno dei momenti di massima espansione²⁶. Il legame tra l'invenzione della stampa e l'occhiale era effettivamente assai stretto e prese origine da una sorta di circolo vizioso che si creò all'epoca: la moltiplicazione nella produzione dei libri consentiva di vendere gli stessi ad un prezzo inferiore rispetto ai tempi precedenti ed un prezzo più basso significava un aumento nel numero di lettori che poteva permettersi di acquistarli. Più persone leggevano, più si rendeva necessario l'uso degli occhiali, di conseguenza la domanda veniva costantemente stimolata²⁷. Inoltre, aumentando la diffusione degli occhiali, si stamparono e pubblicarono copie scritte in carattere ancora più minuti, consci del fatto che leggerli non sarebbe più stato così problematico e risparmiando anche grandi quantitativi di carta. L'insieme di questi fattori stimolò ulteriormente e costantemente la richiesta di occhiali per tutto l'arco del XV secolo²⁸.

²⁴ Enciclopedia Treccani, sito web ufficiale www.treccani.it.

²⁵ AA. VV. (1986), *Occhiali Italiani*, Edizione Anfao, Artegrafica Silva, Parma, p.20.

²⁶ Ibidem.

²⁷ AA. VV. (2001), *Point de vue. Recherche sur l'histoire de la lunette. Punto di vista. Ricerca sulla storia dell'occhiale*. Pieve di Cadore, Lajoux, p. 39.

²⁸ Ibidem.

A partire dal XVI secolo si diffusero i primi esemplari più simili a quelli odierni: si trattò di un passaggio importante che trasformò l'occhiale da oggetto per la mano ad oggetto per il naso²⁹. I modelli che si diffusero furono principalmente due, molto diversi tra loro ma che in comune mantenevano la presenza di lenti doppie e non più del singolo vetro. Nel primo caso le lenti, sempre rotondeggianti e tagliate con precisione, erano tenute assieme da una montatura a ponte. La struttura inoltre veniva fissata al volto grazie a dei laccetti sottili in filo che passavano dietro le orecchie e attorno alla testa dove venivano legati permettendo così di mantenere il tutto ben ancorato al capo³⁰.



Figura 3, occhiali a filo

Nel secondo caso invece, la struttura era ben più complessa: le lenti, sempre tenute assieme da una montatura a ponte, presentavano una specie di prolungamento rotondeggiante che partiva dal ponte stesso e correva all'indietro assumendo la forma tipica del capo umano. Tale prolungamento sarebbe servito per ancorare la struttura al volto, e venne denominato occhiale da cappello³¹.



Figura 4, occhiale da cappello risalente al 1570 circa

Il secolo successivo, il XVII, andò incontro principalmente ad una fase di sperimentazione di materiali nuovi: si fecero strada modelli costruiti in ferro, rame o bronzo, ma anche corno, tartaruga, osso e fanone di balena, tutti di pregio e pesantezza differente. L'utilità di tali materiali fu quella di sostituire i laccetti e le cordicelle che avevano caratterizzato tutto il secolo precedente abbozzando un primo esemplare di asta stringi tempia³²; questi modelli erano però ancora scomodi da indossare non solo a causa della pesantezza dei materiali che li componevano, ma anche per l'assenza del nasello che all'epoca ancora non esisteva, e per il quale si

²⁹ Ivi, p. 8.

³⁰ CHIAROLANZA, D. *Il distretto dell'occhialeria bellunese e l'ingresso dei nuovi brand made in Italy nel mercato dell'occhiale. Il progetto VELVET BLOOD*. Tesi di Laurea, Università degli studi di Venezia, Ca Foscari, p. 10.

³¹ AA. VV. (1986), *Occhiali Italiani*, Edizione Anfao, Artergrafica Silva, Parma, p. 18.

³² AA. VV. (2015), *Manuale pratico di montature*, Centro studi Salmoiraghi e Viganò, p. 8.

dovrà attendere il secolo successivo, invenzione fondamentale per evitare che l'occhiale scivolasse lungo il naso.

Nell'insieme, questi modelli così innovativi e alla moda per il tempo, rimasero ancora una volta un bene in possesso di pochi: soltanto i ceti più abbienti potevano permettersi di comprarli dal momento che, molto spesso, presentavano decori e lavorazioni talmente vistose e lavorate accuratamente da accrescerne enormemente il valore³³.

Da un punto di vista scientifico invece, durante questi due secoli esaminati, si affacciarono al mondo dell'ottica degli ulteriori studi nuovi e rivoluzionari, condotti questa volta da un uomo di nome Giovanni Keplero, di origine tedesche, che visse a cavallo tra il '500 ed il '600. Il suo contributo fu fondamentale per lo sviluppo dell'ottica, in quanto egli fu il primo ad introdurre la gradazione delle lenti sulla base dei valori focali. Fino a quel momento risultò molto difficile scegliere la giusta gradazione della lente e spesso si rivelò una scelta abbastanza approssimata³⁴.

Tra XVIII e XIX secolo, l'occhiale continuò a mutare fino a giungere alla conformazione che ha attualmente: sarà durante questi due secoli infatti, che si arriverà al modello dotato di stanghette stringi tempie dietro le orecchie, cerniere tra frontale ed aste a rendere la montatura pieghevole, meno ingombrante e meno passibile di rottura, e nasello.

Questi saranno gli anni, ed in particolare quelli del XIX secolo e di quello a seguire, durante i quali la moda influenzerà con forza sempre maggiore il gusto dei compratori: inizieranno a svilupparsi i primi studi di design al fine di soddisfare i gusti estetici e i desideri del maggior numero di persone possibile, cercando di creare modelli paragonabili ad accessori di moda, sempre diversi, sempre innovativi, offrendo gamme di prodotti il più varie possibili nelle forme, nei colori e nella stravaganza³⁵. L'occhiale assume a questo punto una forte valenza sociale, quasi fosse il riflesso di uno *status symbol*, nonché accessorio oltre che strumento correttivo. Si constatò infatti che questo momento vide

³³ CHIAROLANZA, D. *Il distretto dell'occhialeria bellunese e l'ingresso dei nuovi brand made in Italy nel mercato dell'occhiale. Il progetto VELVET BLOOD*. Tesi di Laurea, Università degli studi di Venezia, Ca Foscari, p. 11.

³⁴ AA. VV. (1986), *Occhiali Italiani*, Edizione Anfao, Artegrafica Silva, Parma, p.22.

³⁵ Museo dell'Occhiale, Pieve di Cadore, Belluno, Italia.

“[...] gli occhiali trasformarsi in strumenti “per la persona”: alla funzione correttiva si legherà anche un valore sociale condiviso, quello che li identifica come accessori di lusso, o quantomeno oggetti in grado di esprimere e significare il gusto e lo status sociale del possessore. [...] gli occhiali [...] entrano di gran carriera come accessori ricercati nel guardaroba degli esponenti della moderna società urbana, borghesi o aristocratici che fossero. [...] ovunque vi sia la possibilità [...], gli occhiali si trasformano in gioielli preziosi, tenuti indifferente da mani femminili o maschili, [...]. Ecco che come strumento “per la persona”, l’occhiale riesce a significare anche l’esatto contrario di se stesso: alcuni modelli ottocenteschi, addirittura, erano realizzati esclusivamente per una finalità “comunicativa”, senza che ci fosse alcuna finalità correttiva. Da questo momento in poi gli occhiali, intesi come oggetto personale al pari di un capo d’abbigliamento o di un accessorio alla moda, entrano a pieno diritto nella vita sociale, penetrando lentamente in nuovi settori professionali: nelle attività lavorative (occhiali antinfortunistici), nelle dotazioni belliche per militari e piloti, nel cinema, nei laboratori scientifici e nell’esteso mondo dello sport e del turismo che darà poi via all’ininterrotto successo degli occhiali da sole³⁶”.

Il ‘900 vedrà ampliarsi a trecentosessanta gradi le ricerche sull’estetica dell’occhiale: dal punto di vista dei materiali, a quello delle forme, dei colori, delle dimensioni, ecc. Sarà il secolo in cui si cercherà di unire la ricchezza delle idee e la fantasia alla qualità e a tecniche di fabbricazione nuove³⁷.

Lo scopo dei prossimi due capitoli sarà proprio quello di sviluppare un discorso incentrato sulla storia dell’occhialeria che ha caratterizzato la valle del Cadore e quella del Jura, in Francia, per scoprire chi furono gli artefici di tutte queste innovazioni. Cercheremo di capire come questi pionieri, che nella maggior parte dei casi, si vedrà poi, partirono da piccole botteghe e da attrezzi rudimentali poco adatti, riuscirono a sviluppare un’arte, a mio parere così affascinante, come quella del fare occhiali, non solo riuscendo a farla diventare un’attività di livello industriale, ma riuscendo sempre a stare al passo con i tempi e cercando di non togliere mai la qualità artigianale che aveva caratterizzato tutti i secoli di cui si è finora parlato.

³⁶ AA. VV. (2015), *Manuale pratico di montature*, Centro studi Salmoiraghi e Viganò, cit., p. 9.

³⁷ AA. VV. (1986), *Occhiali Italiani*, Edizione Anfao, Artegrafica Silva, Parma, pp. 4.

2. I pionieri della Francia nel dipartimento del Jura

Dopo aver esaminato il percorso dell'occhiale attraverso i secoli, partendo dalle origini fino all'incirca ai giorni nostri, in questo capitolo verrà affrontata e raccontata la storia di tutti quegli uomini che, a partire dalla fine del XVIII secolo, hanno dato vita all'attività dell'occhialeria in Francia, più precisamente nel dipartimento del Giura, contribuendo a farlo crescere fino a divenire, almeno fino alla prima metà del XX secolo, il primo produttore mondiale nella creazione della *lunette*.

2.1. Tra Francia e Svizzera: il dipartimento del Jura e la cittadina di Morez

Quello del *Jura* (o Giura, in italiano) è un territorio montuoso, attraversato dall'omonimo massiccio, che si trova nella regione della Borgogna-Franca-Contea: si tratta di un dipartimento incastrato tra la Francia e la Svizzera facente però parte del suolo francese e sottoposto quindi alla sua amministrazione.

Nonostante il capoluogo del dipartimento sia la cittadina di Lons-Le-Saunier, vi sono altre realtà importanti, prima tra tutte quella di Morez di cui si parlerà nel paragrafo a seguire, ma anche Champagnole, Dole o Saint-Claude, che sono note per le loro attività industriali o artigianali come, rispettivamente, l'occhialeria e l'orologeria e che, in questa sede, verranno tenute particolarmente in considerazione in quanto precorritrici dello sviluppo dell'occhialeria. Ciò che si può dedurre da quanto detto finora è che, nonostante sia stato e sia tutt'ora un territorio ostile, difficilmente accessibile per i suoi pochi ed in passato nulli collegamenti, con inverni molto rigidi e lunghi, questo dipartimento fu per lungo tempo teatro dell'operosità di tanti uomini laboriosi che hanno intrapreso, appunto, la strada dell'industria dell'occhiale³⁸.

Focalizziamo l'attenzione su Morez dandone qualche informazione in più a riguardo: questa cittadina sorge a 12 chilometri dalla frontiera con la Svizzera, attualmente conta circa settemila abitanti, è stata costruita lungo le rive del fiume

³⁸ POUPARD, L. (2011), *Morez ville industrielle du Jura*, Lieux Dits, p. 7.

Bienne³⁹, nell'omonima valle, ed è sorta per opera di quei pochi uomini che, dal '400 circa, vi hanno intrapreso le prime piccole attività⁴⁰. Si tratta di una realtà che attualmente vive grazie ai numerosi turisti che vi si recano durante la stagione invernale per sciare o quella estiva per praticare mountain-bike nei tanti sentieri di montagna, ma che in passato, anche se a primo colpo d'occhio non si direbbe, è stata il fulcro di uno sviluppo industriale molto intenso.

Le attività delle tante fabbriche presenti in questo comune, infatti, hanno animato per oltre un secolo e mezzo la valle della Bienne, fino ad anni più recenti durante i quali, soprattutto per ragioni di praticità, sono state spostate in aree più funzionali, raggiungibili con maggior facilità e vicine ai grandi centri urbani⁴¹. Molte delle fabbriche dove ora non si lavora più sono state trasformate in alberghi o edifici pubblici, altre sono abbandonate a se stesse, destinate al decadimento e di questa cittadina, che un tempo brulicava di operai e uomini d'affari, ora di industriale è rimasto ben poco: passeggiando per le sue strade però, è facile notare come ogni angolo, ogni edificio ed ogni strada della città siano rimasti impregnati di questa storia così ricca che in questa sede si cercherà di riportare.



Figura 5, vista su Morez dall'alto riportata su vecchia cartolina

³⁹ ROUYER, J. (1903), *La lunetterie dans le Canton de Morez (1796-1902)*, Paris, p. 1.

⁴⁰ Ibidem.

⁴¹ AA. VV. (2004), *Etude de terrain, Morez*, Pubblicazione dell'università di Neuchâtel, p. 70.

A partire dal XV secolo si svilupparono nell'area attualmente corrispondente al comune di Morez una serie di attività⁴² che erano strettamente legate alla necessità di dover sopravvivere in condizioni climatiche pesanti in un'area, come specificato nel paragrafo precedente, parecchio inospitale: tra le principali ricordiamo l'allevamento del bestiame, l'agricoltura, lo sfruttamento del legname e dei corsi d'acqua, che, nonostante il loro flusso irregolare, si rendevano particolarmente adatti alla creazione di dighe o sbarramenti grazie alla loro grande portata⁴³. Questo sviluppo fu continuativo: videro la luce le prime abitazioni, le prime segherie, alcune piccole officine e fucine in cui si iniziarono a praticare e sperimentare, sebbene a livelli minimi e molto rudimentali, le prime lavorazioni legate alla metallurgia. Anche l'agricoltura continuò ad essere praticata ma, a differenza di tutto il resto, rimase sempre di sussistenza sviluppandosi a livelli ben minori: d'altra parte, a limitarne l'espansione non vi era unicamente il problema del clima, che permetteva di coltivare la terra soltanto durante i pochi mesi caldi dell'anno, ma anche le caratteristiche del territorio montuoso che non permettevano di disporre di campi sufficientemente ampi:

“Malgré les limites de l'agriculture dues au climat et à la topographie, les paysans du Haute-Jura restent attachés à leur terre et refusent l'exode rural. Ils complètent leurs revenus par l'exercice d'une activité artisanale secondaire. On appelle cela la “double activité”. Ce système existe dans tout le Jura, il est à l'origine de diverses activités comme la clouterie, l'horogerie, la lunetterie, la boissellerie, la tableterie, [...]”⁴⁴.

La prima battuta d'arresto che si interpose tra Morez e questa sua iniziale ondata di sviluppo arrivò due secoli dopo quando, durante il corso del '600, una serie di accadimenti nefasti lasciarono il territorio pesantemente devastato e una popolazione allo stremo, nonché numericamente ridotta alla metà: prima scoppiò un'epidemia di peste, successivamente divampò un incendio boschivo dall'entità distruttiva, infine arrivò la devastazione arrecata dai militari impegnati nella guerra dei Dieci Anni, episodio legato a quella dei Trenta, che ne rappresentò qui una parentesi parecchio lunga ma regionale⁴⁵.

⁴² POUPARD, L. (2011), *Morez ville industrielle du Jura*, Lieux Dits, p. 5.

⁴³ Ivi, p. 6.

⁴⁴ Musée de la lunette, Morez du Jura, Franche-Comté, France, cit.

⁴⁵ POUPARD, L. (2011), *Morez ville industrielle du Jura*, Lieux Dits, p. 8.

La ripresa dell'area fu difficile, col tempo le attività si riavviarono ma ci volle tutto il XVIII secolo per far ritornare la valle agli standard che aveva raggiunto anteriormente: tornò ad aumentare il numero delle segherie, delle fucine e delle officine con un conseguente sviluppo ed un miglioramento lento ma graduale dell'attività metallurgica. Questo periodo, definito dagli studiosi "secolo d'oro", non vide solo l'espansione delle attività e un notevole aumento produttivo ma anche un sostanziale allargamento della popolazione che, nel 1750, contava mille abitanti⁴⁶.

Il vero e definitivo salto di qualità, però, si ebbe col secolo ancora successivo grazie all'intervento di una ricca famiglia francese di imprenditori che portava il cognome di Jobez. Fu in particolare grazie agli investimenti di Emmanuel Jobez, uomo d'affari, politico e successivamente anche sindaco di Morez stessa, che la cittadina e la sua economia decollarono trasformandosi in una realtà ricca, dinamica, animata da sempre più operai, artigiani, commercianti e contadini⁴⁷: costui, difatti, impegnò ingenti somme di denaro per costruire infrastrutture, edifici pubblici ed abitazioni, molti degli edifici già esistenti vennero fortificati, del denaro venne impiegato a sostegno della metallurgia per favorirne lo sviluppo ed infine nell'orologeria, attività fondamentale nel bacino della Bienne.

Unica nota negativa di quest'epoca caratterizzata dall'entusiasmo generale per la crescita del paese, fu il problema dei collegamenti: come già specificato Morez non godeva di una posizione ottimale, recandovisi, infatti, si può notare come essa si trovi quasi incastrata in una gola che l'ha sempre tenuta lontana dal resto della Francia e dal resto dell'Europa, in modo particolare da Italia, Svizzera, Germania, ovvero i tre Paesi coi quali, da sempre, aveva sviluppato maggiori contatti commerciali. Jobez non sottovalutò questa problematica conscio del fatto che per i moréziens, la presenza di collegamenti adeguati avrebbe portato non solo al definitivo *désenclavement* della città ma anche ad un conseguente miglioramento della loro condizione e a svariate agevolazioni su molteplici fronti. Nonostante la tanta pressione allo Stato e le ripetute richieste, queste vennero sistematicamente negate a causa del costo troppo alto cui si sarebbe dovuti andare incontro⁴⁸. È bene sottolineare come, però, la mancanza di

⁴⁶ Ivi, p. 10.

⁴⁷ Ivi, p. 11.

⁴⁸ POUPARD, L. (2011), *Morez ville industrielle du Jura*, Lieux Dits, p. 15.

collegamenti non impedì mai alla popolazione, che nel frattempo aveva superato le 1300 persone, di svilupparsi ed evolvere sfruttando al meglio i mezzi di cui disponeva, anzi, sarà proprio questo spirito di adattamento uno degli elementi primari che permisero a questa piccola realtà di raggiungere dei livelli di sviluppo tanto notevoli soprattutto nel secolo a venire.

2.2. Le attività precorritrici degli occhiali: chiodi “*pointes de Paris*” ed orologi “*comtoises*”

Per meglio introdurre quello che è stato il percorso dell’occhialeria in territorio francese, scopo di questo secondo capitolo, sarà bene soffermarsi sulle due filiere tecniche che furono precorritrici di quella dell’occhiale: i chiodi “*pointes de Paris*”, tipici di tutta la zona del Giura, e gli orologi “*comtoises*”, conosciuti per la qualità dei loro materiali e la finezza della loro lavorazione⁴⁹. Chiodi ed orologi si riveleranno particolarmente importanti nell’ambito dell’occhiale perché sarà proprio sfruttando le minute lavorazioni ad essi legati e facendo uso degli utensili per essi già messi a punto che i pionieri dell’occhiale riusciranno a costruire i primi modelli e a dare il via alle prime, inizialmente limitate, produzioni.

Fu con l’avvicinarsi della fine del XVII secolo che prese avvio la produzione di questo tipo di orologio la quale, nell’arco di breve tempo, divenne molto rinomata. A lanciarla furono i fratelli Mayet che, sfruttando il principio del pendolo scoperto nel 1657 dal matematico, astronomo e fisico olandese Christiaan Huygens, iniziarono a costruire i primi modelli: questi erano adatti solo agli ambienti interni, si potevano fissare al muro o poggiare alle mensole, presentavano infine uno stile classico e molto raffinato⁵⁰. Ne troviamo conferma nel museo dell’occhiale di Morez, dove, in uno dei numerosi pannelli esplicativi, possiamo leggere quanto segue:

“L’application du principe du pendule, découvert par Huygens en 1657, les amène, vers 1680, à l’invention de “la comtoise”: les horloges comtoises appartiennent à la famille des horloges de parquet, c’est-à-dire les horloges d’appartement. Elles sont définies par leur mécanisme

⁴⁹ Musée de la lunette, Morez du Jura, Franche-Comté, France.

⁵⁰ Ibidem.

spécifique, car les premières ne possèdent pas de caisse et sont fixées à un mur où simplement posées sur une console⁵¹”.

Il successo ottenuto ed i conseguenti capitali accumulati permisero ai Mayet di specializzarsi gradualmente in modelli sempre più differenti e adatti anche agli ambienti esterni, alle facciate dei grandi edifici pubblici quali municipi, chiese o stazioni.

Durante i primi anni dell’ ‘800 l’attività subì un salto di qualità passando da uno standard artigianale ad uno più industriale: si optò per un’organizzazione del lavoro che ne prevedeva una divisione molto più specifica e specializzata, in cui ogni operaio si faceva carico di una sola e determinata fase della lavorazione. Diffondendosi man mano l’arte di questa realizzazione, inoltre, aumentarono progressivamente i produttori, gli ateliers e gli operai così, nell’arco di pochi anni, si raggiunse una produttività pari a 100.000 pezzi l’anno⁵²:

“Morez devient un haut lieu du commerce de l’horloge. Au début du 19ème siècle, l’horlogerie artisanale évolue vers une organisation industrielle. Les marchands horlogers de Morez réorganisent la production et distribuent le travail. Chaque paysan horloger se spécialise dans la réalisation d’une partie du mécanisme. De petits ateliers se créent, se modernisent et fournissent du travail à de nombreux ouvriers. Vers 1880, la comtoise morézienne est à son apogée avec 100.000 unités produites chaque année⁵³”.

Proprio durante questa fase di svolta e di innovazione gli orologi *comtoises* iniziarono ad essere venduti anche all’estero: Italia e Germania furono i Paesi maggiormente interessati al loro acquisto, attratti dalla ricercatezza, dalla raffinatezza e dall’accuratezza che distingueva la loro fabbricazione⁵⁴.

A proposito, invece, della produzione dei *pointes de Paris*, questa particolare tipologia di chiodo veniva prodotta in alcune piccole fucine con del ferro inizialmente importato dall’estero, successivamente prodotto in loco una volta attiva la prima e più grande trafileria della zona, quella della famiglia Dolard. Si trattava di particolari chiodi utilizzati nelle aree più fredde della regione, come quelle di Morez, Morbier e La Mouille,

⁵¹ Ibidem, cit.

⁵² Musée de la lunette, Morez du Jura, Franche-Comté, France.

⁵³ Ibidem, cit.

⁵⁴ Musée de la lunette, Morez du Jura, Franche-Comté, France.

il cui scopo era quello di fissare saldamente ai tetti delle abitazioni un tipo altrettanto particolare di protezione esterna, una specie di copertura, che non avrebbe solo avuto la funzione di proteggere dal freddo, assieme a tetto e tegole, ma anche quella di aiutare a sorreggere il peso della neve⁵⁵. Anche in questo caso la produzione, specializzandosi gradualmente, andò aumentando raggiungendo le migliaia di pezzi l'anno e trovando sbocco in Paesi limitrofi quali Svizzera, Germania e Italia dove, non a caso, sappiamo esservi aree molto fredde durante le stagioni invernali.

Anche se già brevemente anticipato, ritengo opportuno ribadire il perché dell'importanza dei *comtoises* e dei *pointes de Paris* rispetto al percorso esaminato in questa tesi, ovvero quello dello sviluppo dell'occhialeria: le lavorazioni tipiche dei chiodi e degli orologi infatti, sono state fonte di ispirazione dalla quali i primi pionieri dell'occhiale hanno attinto, riuscendo a adattare il sapere derivante da tali filiere tecniche a quella nuova dell'occhiale, riprendendone sia le metodologie di lavoro sia gli strumenti per esse già messi a punto. Come specificato presso il museo dell'occhiale di Morez:

“La lunetterie qui apparaît dans le canton de Morez à la fin du 17ème siècle succède à une longue tradition industrielle et tire profit de ses savoir-faire [...] un véritable savoir-faire se constitue dans le domaine de la métallurgie fine, favorable aux innovations, qui perdure même après la disparition de la clouterie à la fin du 19ème siècle⁵⁶”.

Concludo specificando che sia la produzione degli orologi sia quella dei chiodi, attività durevolmente fruttuose per coloro che se ne occuparono, vedranno avvicinarsi dal 1830 circa il lento avvio del loro declino, declino dovuto proprio allo sviluppo dell'occhialeria che, di lì in poi, prese piede in maniera sempre più preponderante.

2.3. Lo sviluppo dell'occhialeria: Pierre Hyacinthe Caseaux il primo produttore

“C'est à la fin du XVIII siècle que Morez s'est engagée dans la voie de l'industrialisation, par la volonté de quelques entrepreneurs, qui ont su tirer parti de ses atouts: une main d'oeuvre nombreuse, travailleuse, disponible pendant la morte saison et l'énergie hydraulique fournie par un réseau hydrographique dense et la possibilité de trouver sur place le fer nécessaire fabriqué à Morez par la tréfilerie de la famille Dolard⁵⁷”.

⁵⁵ Musée de la lunette, Morez du Jura, Franche-Comté, France.

⁵⁶ Ibidem, cit.

Da quanto sopra riportato possiamo dedurre che per la *lunetterie* francese fu possibile compiere un percorso così fecondo grazie ad una serie di fattori di natura differente che non è possibile tralasciare: vi sono da tenere presenti, in primo luogo, tutti quegli uomini che si sono distinti per il loro spirito imprenditoriale, ingegnosità e lungimiranza, primo tra tutti Pierre Hyacinthe Caseaux, padre effettivo dell'occhiale francese, ma anche Pierre Hyacinthe Lamy ed Aimé Lamy, rispettivamente seconda e terza figura chiave nello sviluppo dell'occhialeria in quest'area⁵⁸; in secondo luogo, la presenza abbondante di mano d'opera, soprattutto durante la stagione invernale, da inizio ottobre a fine marzo circa, durante la quale i lavoratori stagionali rientravano in patria alla ricerca di un'occupazione alternativa; infine, ma non meno rilevante, la presenza di due elementi imprescindibili per lo sviluppo di questo nuovo settore, ovvero i corsi d'acqua ed il ferro.

Il primo modello di occhiale francese risale esattamente al 1796 e fu opera della mente talentuosa di un uomo di origine jurassienne che si chiamava Pierre Hyacinthe Caseaux. Nato a Vaux, non lontano da Poligny nell'ottobre del 1744, Caseaux era un uomo d'affari dall'indole attiva e dalla mente ingegnosa: si occupava di una ditta di trasporti, di una fucina di *pointes de Paris* ed infine produceva anche tegole, tutte attività di sua proprietà e tutte collocate poco distante da Morez⁵⁹. Per poter produrre i chiodi, il *maître-cloutier* Caseaux aveva acquistato un mulino, per essere più precisi il Buffard-Moret, vicino al quale qualche anno più tardi ne sorsero altri due ma di grandezza ben inferiori, che era situato lungo il corso della Chaille, un fiume affluente della Bienne⁶⁰. Tale mulino venne scelto innanzitutto per le sue peculiari caratteristiche di dimensione e funzionalità, che gli avrebbero consentito di riporci all'interno i numerosi macchinari con facilità lavorando poi in maniera agevole, secondariamente perché comprendeva una parte di casa abitabile dove avrebbe potuto comodamente sistemarsi con tutta la famiglia, in seguito perché si trovava vicino al fornitore di ferro Dolard, fattore che gli evitava di dover raggiungere l'Alsazia per acquistarlo ed infine perché poteva sfruttare le acque

⁵⁷ BUSSOD, M. - JEAN-PROST, M. (1996), *La petite-fille des Rivières. Historique de la lunetterie dans le canton de Morez*, La Biennoise, p. 18, cit.

⁵⁸ Ibidem.

⁵⁹ Ivi, p. 20.

⁶⁰ Ivi, p. 21.

della Chaille per far muovere la grande ruota del mulino e conseguentemente i macchinari all'interno della fucina⁶¹. Da queste prime informazioni riguardanti lo sviluppo e la diffusione dell'occhialeria sul suolo jurassien possiamo dedurre che la vera culla della *lunette française* non fu esattamente Morez, bensì il piccolo borgo di Les Rivières dove il mastro chiodaio Caseaux si era stabilito⁶².

Tornando a quella che fu la produzione vera e propria, l'attribuzione della paternità dell'occhiale francese lo vuole protagonista di un aneddoto, da molti ritenuto veritiero, da altri reputato frutto di leggenda e fantasia, che vogliamo qui di seguito riportare: secondo tale aneddoto, nel 1796 il *maître-cloutier* Caseaux avrebbe rotto, mentre lavorava nella fucina di Les Rivières, i suoi occhiali acquistati in Svizzera (non producendone la Francia, i francesi erano soliti recarsi lì per comperarli, soprattutto perché i prodotti svizzeri erano noti per la loro qualità). Dovendo continuare a lavorare ed avendone di conseguenza bisogno, Caseaux avrebbe cercato di aggiustarli come meglio poteva sfruttando i chiodi da lui prodotti per fissare le lenti alla montatura: si narra dunque che, vista la buona riuscita del tentativo a seguito di una disavventura rivelatasi invece fonte di ispirazione, Caseaux volle provare a costruire da sé i primi modelli di occhiali prodotti interamente in Francia⁶³. Se questo episodio sia vero o no non ci è dato saperlo, ma certamente sappiamo che la prima produzione di occhiali di Caseaux si ispirò ai modelli inglesi i quali, all'epoca, erano i più facili da riprodurre sia dal punto di vista strutturale che estetico⁶⁴.

In linea generale, l'impresa di Caseaux non deve stupire: come si è precisato all'inizio del paragrafo, non si trattava solo di un uomo intelligente ma anche di un imprenditore capace che aveva capito che riuscire in questa impresa avrebbe significato ottenere grandi profitti sul lungo periodo, essendo tra l'altro lui l'unico produttore⁶⁵.

Naturalmente, limitare la storia della produzione degli occhiali in Francia a questo aneddoto sarebbe estremamente riduttivo, dunque ora si delinearà in modo più

⁶¹ BUSSOD, M. (1991), *Origine de la lunetterie*, pubblicazione per la biblioteca di Morez, da consultare in loco, p. 2.

⁶² BUSSOD, M. - JEAN-PROST, M. (1996), *La petite-fille des Rivières. Historique de la lunetterie dans le canton de Morez*, La Biennoise, p. 19.

⁶³ Musée de la lunette, Morez du Jura, Franche-Comté, France.

⁶⁴ Ibidem.

⁶⁵ AA. VV. (1996), *1796, D'un clou naquit la Lunetterie à Morez*, in "Vente". N° di settembre, p. 43.

approfondito lo sviluppo di questa attività partendo proprio dall'ambiente ove prese il via, ovvero *l'atelier hydraulique*.

A principio di capitolo si è sottolineato come, quello del Giura, fosse un territorio particolarmente inospitale, potremmo dire quasi selvaggio, soprattutto per le caratteristiche fisiche tipiche di un territorio, come questo, prettamente montuoso. Ciononostante, vi fu una condizione fondamentale e vantaggiosa per la genesi dell'industria in quest'area: la presenza di numerosi corsi d'acqua che servirono da base per la costruzione dei primi piccoli stabilimenti e laboratori, i cosiddetti *ateliers hydrauliques*⁶⁶. Nel caso del già citato Pierre Hyacinthe Caseaux, fu il fiume Chaille il motore azionante dell'*atelier*: la potenza delle sue acque venne sfruttata al fine di convertirla in energia, così da poter azionare i macchinari dell'officina consentendo lavorazioni di tipo vario⁶⁷ (va da sé che, all'epoca, non si disponesse ancora di energia elettrica).

Da un punto di vista strutturale gli *ateliers hydrauliques* comprendevano una parte meccanica ed una idraulica ed erano disposti in modo semplice: nella maggior parte dei casi consistevano in un mulino affianco al quale si erigeva una struttura destinata in parte ad essere officina, in parte abitazione familiare; da ciò si può dedurre come, in queste strutture, vi si stabilisse non solo un singolo individuo ma anche tutta la famiglia, elemento da non tralasciare in quanto tutti i suoi componenti, soprattutto nelle fasi iniziali, coprirono ruoli chiave e gestirono incarichi di rilievo e responsabilità sempre maggiori. Questo aspetto va tenuto presente anche per un altro motivo: diventerà un elemento a sfavore nel momento in cui la produzione raggiungerà un livello superiore rispetto a quello artigianale; in effetti gli aiutanti familiari non sempre erano persone qualificate e pronte a gestire affari di grande portata, o, più semplicemente, potevano non essere interessati al mondo della *lunetterie* oltre che macare di spirito imprenditoriale, di conseguenza si finì col dover affrontare problemi di varia natura dovuti al fatto che, in queste gestioni di stampo familiare, mancasse un'adeguata preparazione ed una seria organizzazione gerarchica:

⁶⁶ Musée de la lunette, Morez du Jura, Franche-Comté, France.

⁶⁷ Ibidem.

“ [...] le travail s’effectue [...] dans un esprit familial, sans règlement ni syndicat, ni hiérarchie pesante⁶⁸”.

Negli *ateliers* non lavoravano solo adulti di sesso maschile ma anche donne e bambini. Gli orari di lavoro giornalieri non erano leggeri per nessuno, si parla di una media di 11 o 12 ore al giorno, con la differenza che gli uomini ricevevano uno stipendio anche tre volte maggiore, elemento assai grave se si considera che, solitamente, era proprio alle donne ed ai bambini che venivano affidati i lavori di precisione, lavori per i quali servivano mani attente e piccole, aspetto che, di fatto, qualificava la loro manodopera come altamente specializzata. Ciò non bastava, a quanto pare, per ottenere uno stipendio alla pari degli altri o quanto meno adeguato e sarà solo con gli inizi del XX secolo, in particolare con la fine della Prima Guerra Mondiale, che grazie ad una maggiore coscienza sociale ci si troverà a fare i conti con l’avvento delle prime lotte per i diritti dei lavoratori e soprattutto delle lavoratrici, non solo riguardo agli stipendi ma anche alle condizioni di lavoro e di sicurezza. Evidenzio infine che, essendo stato quello dell’atelier un ambiente per molto tempo prettamente maschile, si rese auspicabile per le donne il lavoro a domicilio svolto quindi da casa.

Tornando in tema di *atelier*, dal punto di vista strutturale ed organizzativo si trattava di ambienti modesti, i macchinari e gli utensili erano rudimentali ma cosa ancor più importante, elementari da realizzare: pinze, lime, rulli, torni a pedale tra i principali. I primi atelier si occupavano di tutte le lavorazioni da principio a fine, successivamente però, con l’aumentare del numero di artigiani e di atelier, avvenne una suddivisione del lavoro più rigorosa: ognuno si concentrava su una determinata fase, ci si specializzava nella lavorazione di determinate componenti piuttosto che di altre ed era raro che un solo atelier si occupasse di tutta la produzione da capo a fine. Così si legge all’interno del museo dell’occhiale di Morez:

“Ces ateliers correspondent à un modeste local [...] la main d’oeuvre est composée de moins de 10 personnes. [...]. Sans personnalité commerciale, ces ateliers, spécialisés dans certaines opérations de fabrication [...] sont soumis à une forte concurrence et doivent donc rivaliser d’ingéniosité pour rester compétitifs⁶⁹.”

⁶⁸ Ibidem, cit.

⁶⁹ Musée de la lunette, Morez, Franca Contea, Francia, cit.

Lo sviluppo degli atelier nel cantone di Morez non fu solo omogeneo su tutto il territorio ma anche rapido e denso: nel 1822 se ne potevano contare già un centinaio, tantissimi se paragonati alla media di 40 che si poteva contare nei cantoni limitrofi. Va specificato, per concludere, che si trattava comunque di strutture dal costo poco elevato e quindi di una spesa a cui potevano far fronte anche gli artigiani meno abbienti⁷⁰.



Figura 6, esempi di attrezzi dell'epoca, serie di pinze e calibri

2.4. Le fasi di lavorazione messe a punto da Caseaux e la sua espansione

Una volta messo a punto il primo modello di occhiale, ovviamente dalla struttura e dall'estetica non definitive, Caseaux elaborò una serie di procedure per realizzare modelli sempre più soddisfacenti, che prevedevano molteplici passaggi ed erano sottoposti a costante sperimentazione, in continua via di miglioramento, in quanto il sapere, adottato dalle filiere tecniche precedentemente analizzate, necessitava di essere adattato. Di seguito si vedrà la divisione del lavoro che Caseaux aveva organizzato e che prevedeva 5 fasi principali, ognuna delle quali ne comprendeva altre di minori al suo interno: la preparazione delle componenti, l'assemblaggio delle componenti, la rifinitura, il/i trattamento/i di superficie ed infine la registratura⁷¹.

1. Preparazione delle componenti o *préparation des composantes*: il ferro grezzo utilizzato per fare i chiodi veniva in parte laminato, operazione che prese il nome

⁷⁰ www.culture.gouv.fr, sito ufficiale del Ministère de la Culture.

⁷¹ Musée de la lunette, Morez, Franca Contea, Francia.

di *laminage*, in parte trafilato, *trafilage*, in parte mantenuto così com'era, ad esempio in blocchi grezzi. Il ferro che subiva laminazione veniva ridotto in fogli sottili, il cui spessore poteva però variare a seconda della necessità: da questi fogli di ferro, tramite un'operazione di *découpage*, ovvero di taglio, si ricavano principalmente le componenti "piatte" come le aste ed i copricerchi necessari per fissare la lente al cerchio. Il ferro che subiva trafilatura, invece, veniva ridotto in fili, anche in questo caso più o meno sottili a seconda del bisogno. Una volta terminata questa operazione, il filo di ferro veniva lavorato ulteriormente al fine di potergli attribuire la forma a cerchio che avrebbe poi costituito il frontale, ovvero i due cerchi all'interno dei quali si sarebbero andate ad inserire le lenti. Infine, dal ferro grezzo venivano ricavate componenti quali perni, molle, viti, nasi. Bisogna tenere conto che, all'epoca di Caseaux, la montatura in ferro era l'unica disponibile ed era una montatura pesante, difficile da indossare e da fissare al volto, fu quindi per questi motivi che, già durante questi primi steps, si cercò di lavorare al meglio il ferro per rendere le varie componenti il più comode possibili, facilmente indossabili, cercando di renderle stabili e leggere⁷².

2. Assemblaggio delle componenti o *assemblage des composantes*: questa seconda fase comprendeva la saldatura, *soudage*, o l'avvitamento, *vissage*. Nel primo caso erano principalmente gli uomini ad occuparsene, nel secondo invece donne o bambini: a loro era destinato questo compito che necessitava di mani piccole per maneggiare con più facilità e destrezza le parti più minute dell'occhiale⁷³.
3. Rifinitura o *finissage*: la rifinitura comprendeva fasi di levigazione e lucidazione della montatura, veniva quindi svolta ad occhiale ormai completato. Questi erano passaggi importanti non solo per l'estetica ma anche per la sicurezza, infatti non servivano solo per pulire la montatura e togliere la polvere o il grasso accumulati durante la lavorazione, servivano principalmente per eliminare tutti gli angoli vivi che avrebbero potuto recare danni fisici all'indossatore⁷⁴.
4. Trattamenti di superficie o *traitements de surface*: trattamenti quali laccatura, verniciatura, colorazione, operazioni che nell'insieme vennero riunite sotto il

⁷² Musée de la lunette, Morez du Jura, Franche-Comté, France.

⁷³ Ibidem.

⁷⁴ Ibidem.

nome di *laquage*. Esse avevano un duplice scopo, quello di proteggere il materiale dalla corrosione e quello di colorarlo⁷⁵. In modo particolare queste fasi evolveranno diventando ciò che oggi conosciamo col nome di “trattamenti di galvanoplastica”, nel caso in cui si tratti di occhiali non metallici, oppure “trattamenti di galvanostregia” quando si tratta di montature metalliche, in entrambi i casi procedure volte principalmente alla protezione dei materiali dall’usura più che alla colorazione vera e propria.

5. Registratura o *retenage*: la registratura era necessaria per attribuire alla montatura la sua forma definitiva. Si trattava di un’operazione anch’essa manuale che prevedeva un leggero riscaldamento del modello completato, che avrebbe permesso di “rimodellare” la montatura attribuendogli una forma finale perfetta, pronta per essere indossata, allo scopo di eliminare le storture subite durante la lavorazione⁷⁶.

Col passare del tempo questi procedimenti subirono ovviamente numerose modificazioni le quali andarono di pari passo con l’aumentare dei produttori che si affacciavano a questo nuovo panorama sempre più numerosi: ognuno cercò di evolvere nel modo che più riteneva opportuno e come meglio poteva, soprattutto sulla base degli strumenti che possedeva e dell’aiuto di cui disponeva in termini di operai, il tutto, ovviamente, al fine di essere più competitivi e creare un prodotto migliore di quello altrui.

Tornando a Caseaux, egli rimase l’unico produttore di occhiali per ben dieci anni, e ne trova conferma nei documenti ufficiali della Prefettura, datati 1807 e quindi inerenti all’anno precedente, riguardanti le fabbriche ed i prodotti fabbricati nell’area del Giura: sotto la voce “occhiali” il *maître-cloutier* figurava come unico produttore ancora nel 1806. Sarà solo con l’anno successivo che, sempre stando a quanto attestato dai documenti della Prefettura, altri due produttori intrapresero la strada della *lunetterie*: nell’insieme, Caseaux e questi due nuovi produttori realizzarono un quantitativo pari a 3600 paia di occhiali all’anno⁷⁷.

⁷⁵ Ibidem.

⁷⁶ Musée de la lunette, Morez du Jura, Franche-Comté, France.

⁷⁷ www.culture.gouv.fr, sito ufficiale del Ministère de la Culture.

Durante questa prima decade, gli ordini che giungevano nella bottega di Caseaux non erano elevatissimi e provenivano in gran parte da gente di zona che necessitava di pochi pezzi, quindi la gestione della produzione non risultò problematica tanto da riuscire a portarla avanti senza aiuto alcuno e, infine, gli fu possibile continuare ad affiancarla alle altre attività di cui già da prima si occupava: i chiodi, i trasporti, la produzione di tegole.

Man mano che la voce su questa prima produzione tutta francese iniziò a spargersi non solo sul territorio jurassien ma anche nel resto del Paese, Caseaux vide aumentare notevolmente il suo giro d'affari: nell'arco di breve tempo infatti ricevette una serie notevole di comande, provenienti soprattutto dagli ormai incuriositi ottici francesi che riuscì nuovamente a gestire da solo⁷⁸. Al contempo però, stupitosi del successo riscontrato, decise di puntare ancora più in alto e fu qui che per Caseaux iniziarono a cambiare radicalmente le cose: si diresse con un campionario di modelli in Svizzera, più precisamente a Ginevra, dove ogni anno si teneva una grande fiera ottica della durata di qualche giorno e, a gran sorpresa, il campionario venne smerciato tutto già durante il primo giorno di esposizione. Grazie a questa fortunata partecipazione, Caseaux non solo dimostrò ed affermò, davanti a tanti concorrenti europei, la validità del suo prodotto, ma ebbe un successo tale che lo costrinse a tornare in patria per mettersi immediatamente all'opera, a ritmi sostenuti, per poter far fronte alle numerosissime comande raccolte a Ginevra⁷⁹. Una volta fatta una stima del lavoro che l'avrebbe aspettato, Caseaux si rese conto di non poter più continuare ad occuparsi di tutto da solo, perciò gli fu necessario rivolgersi ad un amico di vecchia data, Jean Baptiste Lamy, con il quale aveva sempre avuto uno stretto rapporto di fiducia, e al figlio di costui, Pierre Hyacinthe Lamy, di cui Caseaux era stato il padrino: li convinse a mettersi in società, il padre come gestore alla pari di Caseaux, il figlio, ancora giovane, come operaio affinché potesse imparare l'arte del fare occhiali. Padre e figlio accettarono di buon grado, ma ciò non fu ancora sufficiente per far fronte al quantitativo di lavoro: i tre si videro costretti ad assumere altri operai, 13 per la precisione, i quali li avrebbero coadiuvati a seconda della necessità.

⁷⁸ BUSSOD, M. (1991), *Origine de la lunetterie*, pubblicazione per la biblioteca di Morez, da consultare in loco, p. 6.

⁷⁹ BUSSOD, M. - JEAN-PROST, M. (1996), *La petite-fille des Rivières. Historique de la lunetterie dans le canton de Morez*, La Biennoise, p. 34.

Nell'*atelier* Buffard-Morez, divenuto ormai Caseaux-Lamy, si lavorava duramente cercando di rispettare con precisione i termini di consegna e, con l'aumentare graduale del lavoro, anche i membri delle rispettive famiglie iniziarono sempre più a prendere parte all'attività ricoprendo ora ruoli di produzione, ora di gestione. Come si è già accennato, l'entrata in gioco della figura del familiare, soprattutto inizialmente, risultò essere molto positiva, questo perché si trattava di individui fidati ai quali si potevano assegnare anche compiti di una certa delicatezza. Andando avanti si rivelò però una scelta poco opportuna in quanto, fatta eccezione per l'aspetto legato all'affidabilità, costoro non risultavano possedere capacità sufficienti e, soprattutto, fu sempre più difficile creare all'interno dell'ambiente di lavoro una gerarchizzazione adeguata per una gestione complessiva idonea⁸⁰.

Per quanto riguarda la collaborazione tra Jean Baptiste Lamy e Pierre Hyacinthe Caseaux, infine, questa ebbe purtroppo vita breve: dopo soltanto due anni di lavoro fianco a fianco, il socio ed amico Jean Baptiste morirà; a prenderne il posto, assieme a Caseaux, sarà il figlio, il giovane Pierre Hyacinthe Lamy, al quale Caseaux conferirà non più solamente il ruolo di operaio ma anche quello di socio; i due come si vedrà collaborarono fino a 1814, anno della morte del Caseaux⁸¹.

2.5. Il subentro di Pierre Hyacinthe Lamy: 1815-1855

Con la morte del socio, Caseaux invitò il figlio di costui, l'allora diciannovenne Pierre Hyacinthe Lamy, a prenderne il posto. I due lavorarono assieme fino al 1814, anno della morte di Caseaux e successivamente l'attività passò totalmente in mano al Lamy fino all'anno 1855. Quest'arco di tempo si rivelò particolarmente importante in quanto, proprio grazie all'entrata in gioco del giovane, gli uffici prima, la produzione poi, vennero spostati a Morez, ma non solo: sempre per sua opera la produzione subì una sterzata in senso più industriale abbandonando la dimensione artigianale che l'aveva caratterizzata fino a quel tempo.

⁸⁰ Ibidem.

⁸¹ BUSSOD, M. - JEAN-PROST, M. (1996), *La petite-fille des Rivières. Historique de la lunetterie dans le canton de Morez*, La Biennoise, p.24

Fin da subito Lamy si rese fautore di una rapida espansione: una volta compreso, infatti, il potenziale di questa nuova fabbricazione a marchio tutto francese, cercò di migliorarla costantemente coadiuvato dai suoi operai; lo scopo era quello di adeguare l'offerta sulla base della domanda al fine di riscontrare l'apprezzamento degli acquirenti e soddisfarne al massimo i gusti aumentando sempre più gli ordini⁸². All'interno dell'atelier vennero messe in atto alcune procedure di lavorazione nuove, altre invece, già attuate in precedenza, vennero migliorate o adattate alle esigenze che si presentavano, tra queste il taglio, la saldatura, la fresatura e le rifiniture finali. In quegli anni era rimasta invariata la modalità di suddivisione del lavoro che vedeva ogni operaio occupato in una determinata fase piuttosto che in altre, mentre alcune operazioni venivano ancora svolte a casa dalle donne.

Essendo il mulino Buffard-Moret collocato in una zona poco pratica, Lamy iniziò a ponderare l'idea di trasferirsi altrove, precisamente a Morez; il dubbio sorse da una riflessione che, da bravo imprenditore, egli fece a proposito dello smercio del prodotto: era convinto che da Morez avrebbe potuto instaurare maggiori contatti commerciali, sarebbe riuscito ad occuparsene in modo più efficace e, in aggiunta, la nuova posizione, seppur ancora non ottimale, sarebbe risultata più favorevole rispetto a quella di Les Rivières. Fu così che, nel 1819, Lamy decise di spostare gli uffici nella cittadina prescelta, dalla quale avrebbe potuto gestire gli affari in modo più fruttuoso. Per quanto riguarda invece la produzione, essa rimase per qualche tempo ancora a Les Rivières⁸³.

Il giovane Lamy, come affermato pocanzi, puntava in alto e fu così che, essendo a conoscenza di una grande fiera internazionale che si teneva a Beaucaire, sempre in Francia, ogni anno dal 22 al 28 luglio, decise di tentare la fortuna come il suo predecessore Caseaux prima di lui, recandovisi con i suoi modelli. Calcolata l'affluenza di venditori e acquirenti, che secondo le stime ammontava a circa 150mila persone l'anno, questa fiera rappresentava una grande possibilità non solo per i produttori già affermati ma anche per tutti quelli che col tempo si erano fatti strada nel mondo della *lunetterie* e che cercavano di accaparrarsi sempre più clienti; inoltre Beaucaire rappresentava all'epoca uno dei punti di incontro e scambio principali per gente proveniente da ogni parte del Mediterraneo e

⁸² Ivi, p.36.

⁸³ BUSSOD, M. - JEAN-PROST, M. (1996), *La petite-fille des Rivières. Historique de la lunetterie dans le canton de Morez*, La Biennoise p. 36.

dell'Europa. Con stupore, ma forse non più troppo, si verificò ciò che era capitato anni prima a Caseaux: al termine del primo giorno di esposizione lo *stock* venne completamente venduto e il numero di commissioni fu così alto che, non appena Lamy tornò a Morez, si resero necessarie ulteriori nuove assunzioni, nuovi piani di organizzazione del lavoro, infine uffici e laboratori di produzione più ampi. Fu proprio nell'affrontare questi cambiamenti che Lamy andò incontro a qualche problema: per far fronte, principalmente, all'ingrandimento degli stabilimenti servivano fondi che non possedeva e le banche jurassiennes dell'epoca non concedevano credito quindi la sola soluzione restava apparentemente quella di rivolgersi agli usurai, opzione che Lamy ripudiava. Fu così che, senza esitare, si rivolse ad un ricco uomo di nome Félix Bourgeois prima, a Pierre Cyprien e Jean Elie Lacroix dopo⁸⁴, al fine di proporgli di mettersi in società.

Il Bourgeois, nonostante la sua ricchezza, era un uomo che poco si intendeva di occhiali e di industria in generale, l'unica cosa che avrebbe potuto rappresentare per Lamy sarebbe stata quella di partner finanziario che, per gli scopi dello stesso, non era certo sufficiente: a lui servivano uomini capaci, interessati alla produzione della *lunette*, pronti a lavorare fianco a fianco con lui, affidabili e disposti ad imparare.

La collaborazione tra Bourgeois e Pierre Hyacinthe Lamy durò così ben poco ma, fortunatamente, si presentò di lì a breve un'occasione ben migliore coi due Lacroix: si trattava, come era stato per gli stessi Lamy, di padre e figlio, moréziens di origine e negozianti di professione. In costoro, e specialmente nel padre, Lamy individuò le figure ideali a cui chiedere di collaborare: propose a Pierre Cyprien di mettere in gioco la medesima quantità di capitale, in modo da raggiungere la parità finanziaria e questi, senza ripensamenti, accettò. Fu così che il 2 settembre del 1828 nacque la società Lamy&Lacroix. Quell'anno fu cruciale anche per un altro aspetto: tra le prime decisioni prese dalla nuova società formatasi vi fu quella di spostare su Morez anche tutta la produzione, rimasta dapprima nel borgo di Les Rivières⁸⁵; da lì avrebbero potuto sfruttare la ben più grande portata della Bienne disponendo di maggiore energia idraulica, fattore che si rendeva assolutamente necessario calcolato il quantitativo di lavoro al quale si

⁸⁴ Ivi, p. 37.

⁸⁵ BUSSOD, M. - JEAN-PROST, M. (1996), *La petite-fille des Rivières. Historique de la lunetterie dans le canton de Morez*, La Biennoise, p. 38.

preparavano ad andare incontro, inoltre avrebbero collocato uffici e produzione in un unico sito, soluzione più pratica dal punto di vista logistico, ed infine la cittadina di Morez rappresentava un crocevia perfetto tra Italia, Svizzera, Germania e Francia stessa dal quale far fruttare numerosi scambi e contatti⁸⁶.

Il trentennio che seguì, dagli anni '30 ai '50 compresi, fu intenso e per certi aspetti cruciale, per fondamentalmente tre motivi: in primo luogo, fu un periodo ricco di viaggi, viaggi compiuti allo scopo di far conoscere sempre di più il proprio prodotto e conquistare altri mercati espandendosi in Francia e all'estero ma non solo. Il viaggio rappresentò al contempo un modo per entrare in contatto con realtà industriali diverse, dalle quali apprendere ed acquisire tecniche, procedimenti, maniere di lavorare nuove e diverse. In secondo luogo, si operò, in maniera vana, al fine di unire alla produzione di montature anche quella delle lenti, fino a quel momento importate (si evidenzia che la produzione di quest'ultime si rivelò molto difficoltosa senza i macchinari e gli impianti adeguati), infine si risentì della sempre maggiore competizione causata dai numerosi competitors, francesi e non: bisogna ricordare, infatti, che la fabbrica di Caseaux prima e quella di Lamy dopo furono due trampolini di lancio per l'occhialeria morézienne in quanto ricoprirono una doppia funzione, quella di produzione e quella di formazione; molti degli uomini che avevano lavorato all'interno di quelle realtà appresero il mestiere per poi tentare la fortuna mettendosi in proprio e ciò favorì una moltiplicazione di produttori parecchio notevole e rapida⁸⁷. La società Lamy-Lacroix, anche se con non poche difficoltà, cercò di stare al passo coi tempi accrescendo anche notevolmente il numero di dipendenti tra impiegati ed operai⁸⁸.

Nel 1855 Pierre Hiacinthe Lamy morirà dopo aver fatto un'immensa fortuna durante tutta la sua vita, fortuna che verrà ereditata da suo figlio, Aimé Lamy, il quale riprese il lavoro del padre qualche anno dopo la sua morte⁸⁹.

⁸⁶ AA. VV. (1996), 1796, *D'un clou naquit la Lunetterie à Morez*, in "Vente". N° di settembre, p. 44.

⁸⁷ BUSSOD, M. (1991), *Origine de la lunetterie*, pubblicazione per la biblioteca di Morez, da consultare in loco, p. 10.

⁸⁸ Ivi, p. 45.

⁸⁹ BUSSOD, M. - JEAN-PROST, M. (1996), *La petite-fille des Rivières. Historique de la lunetterie dans le canton de Morez*, La Biennoise, p. 38.

2.6. La terza figura chiave nel panorama dell'occhialeria francese: Aimé Lamy

Aimé Lamy prese in mano le redini dell'attività precedentemente gestita dal padre nel 1858, tre anni dopo la morte di quest'ultimo, e le tenne fino al 1881.

Si pose fin da subito, anche in questo caso, il problema della gestione che non poteva certo affrontare da solo; seguì allora le orme paterne chiedendo al figlio di Lacroix, Élie, di entrare in società, assicurandosi così non solo un partner fidato ma soprattutto capace. La nuova società era sorta per la “fabbricazione e vendita di occhiali e materiali ottici”⁹⁰.

Lamy e Lacroix cercarono di apportare cambiamenti ed innovazioni su vari fronti, i quali si resero necessari perché ormai la concorrenza, in primis americana ma anche tedesca, si faceva sentire notevolmente: i loro metodi di lavorazione erano più performanti di quelli francesi, immettevano sul mercato prodotti qualitativamente e quantitativamente maggiore e a costo inferiore, questo perché, producendo in scala, il costo medio di ogni unità diminuiva⁹¹. L'aspetto concorrenziale, però, non riguardò solo i *competitors* stranieri ma anche gli stessi francesi: il periodo che vide Lamy e Lacroix gestori dell'omonima fabbrica, infatti, corrispose proprio al periodo di massima espansione e diffusione dell'occhialeria sul suolo jurassien ed in modo particolare quello morézien, per le motivazioni che sono state pocanzi citate, molti degli uomini che avevano lavorato per i successori di Caseaux avevano appreso il mestiere, gli atelier avevano involontariamente assunto un ruolo di “scuola di formazione” che si trasformò poi in opportunità di guadagno tentando la fortuna e mettendosi in proprio. Le fabbriche di occhiali aumentarono considerevolmente e fu grazie a questo aumento così deciso che Morez non divenne solo il centro di produzione dell'occhiale francese ma anche, per quanto riguardava tutto il fronte europeo, il primo produttore europeo, con un numero di fabbriche che raggiunse le 40 unità⁹². Tale processo di industrializzazione venne definito da molti studiosi *industrialisation douce* in quanto tutte le fabbriche che nacquero in quel

⁹⁰ Ivi, p. 40

⁹¹ AA. VV. (2001), *Point de vue. Recherche sur l'histoire de la lunette. Punto di vista. Ricerca sulla storia dell'occhiale*. Pieve di Cadore, Lajoux, p. 27.

⁹² Musée de la lunette, Morez du Jura, Franche-Comté, France.

periodo furono tutte di piccola o media taglia e, dal punto di vista delle assunzioni, non superarono mai i cento operai⁹³.

Questa realtà industriale, tanto nuova quanto complessa, con la quale i due soci fecero i conti, mise sul loro cammino una serie di impedimenti coi quali si dovettero scontrare per raggiungere quel cambiamento tanto auspicato: il problema principale era la quantità di capitali, assolutamente insufficienti, di cui i due soci disponevano. Basti pensare anche soltanto al costo dei macchinari che si sarebbero dovuti acquistare, macchinari più moderni e versatili perché i prodotti cambiavano velocemente e spesso gli strumenti che si possedevano non erano adattabili alle nuove lavorazioni: per l'appunto un modello basico, in metallo, subiva circa 100 "tocchi" ovvero 100 passaggi di lavorazione, mentre un modello complesso ben 150.

Ma non furono solo questi gli ostacoli riscontrati: anche Lamy e Lacroix desideravano buttarsi in una lavorazione nuova, quella delle lenti, già tentata qualche anno prima dai loro predecessori, ma, anche in questo caso il raggiungimento dell'obiettivo fu tanto difficile da far fallire il tentativo. La produzione di queste ultime, infatti, fu tentata ma subito dopo abbandonata perché il vetro ottico era molto difficile da lavorare, bisognava trasformare il vetro neutro, che poteva essere organico, ovvero più sensibile ma più leggero, oppure minerale, più pesante ma più resistente, in vetro correttore, conferendogli poi la giusta curvatura, ma per fare ciò erano necessari molta energia ed impianti specifici molto vasti. Dopo ben poco tempo i due si resero conto che sarebbe stato meglio continuare ad importare il vetro corretto dall'Alsazia o dalla Germania mentre a Morez ci si occupò solamente di conferirgli la giusta curvatura, adeguandolo poi alla grandezza dei cerchi e ad essi saldarlo, attività di cui i moréziens mantenevano il monopolio⁹⁴.

Di fronte a questa situazione che nel complesso risultava essere apparentemente sfavorevole, la fabbrica Lamy-Lacroix adottò delle misure di natura differente da quelle sperate ma che, in ogni caso, avrebbero rappresentato un passo avanti verso il miglioramento: innanzitutto crearono due centri di gestione, uno a Morez diretto da Lamy e uno a Parigi diretto da Lacroix; le due gestioni, seppur connesse, erano indipendenti, a Morez si producevano gli occhiali sotto la guida di Lamy, poi questi venivano spediti a

⁹⁴ Musée de la lunette, Morez du Jura, Franca Contea, Francia.

Parigi dove, grazie al socio Lacroix, venivano distribuiti e smaltiti⁹⁵. Successivamente, visto che le entrate lo permettevano, Aimé Lamy ed Élie Lacroix decisero di comune accordo di aggiungere in fabbrica un solo macchinario nuovo ma fondamentale, una macchina a vapore, questo perché essendo il lavoro aumentato, la forza idraulica della Bienne non era più sufficiente e, fattore ancor più grave, si era schiavi della sua portata, minore o maggiore a seconda della pioggia⁹⁶. Infine, i soci si interessarono ai trattamenti di galvanoplastica e ai loro possibili benefici cercando di capire se potessero essere utili oppure no⁹⁷.

2.7. Da Aimé Lamy al figlio Alexandre: la nascita di FIDELA

La società di Aimé Lamy ed Élie Lacroix proseguì l'attività lavorando a ritmi sostenuti fino al 1881, anno che però fu fatale per le sorti dell'azienda: dopo le reiterate richieste avanzate allo Stato per ottenere il collegamento ferroviario che questi si rifiutava di concedere per il costo troppo alto, i due soci decisero di abbandonare l'attività e sciogliere la società. A convincere specialmente il Lamy di questa decisione vi fu anche un altro motivo al quale, in questa sede, non è stato lasciato spazio in quanto poco inerente all'argomento trattato, ma cui ora facciamo cenno per completezza: Lamy fu un uomo sempre molto attivo in politica, si diede molto da fare per il suo paese e per metterne in risalto le potenzialità, per lui, l'ennesima negazione della ferrovia da parte dello stato rappresentò una duplice sconfitta: sconfitta per la sua attività e per l'intero paese del quale a lungo fece le veci. L'assenza di collegamento, in definitiva, voleva dire sopperire davanti alla concorrenza di fabbriche situate in aree più centrali della Francia, vicine ai grandi centri urbani, finendo così per restare esclusi dall'orbita commerciale che in quegli anni si era sviluppata.

Fortunatamente non tutto fu perduto, infatti lo stesso anno il figlio minore di costui, Alexandre Lamy, decise di prendere in mano la fabbrica, riaprì i battenti e proseguì il lavoro iniziato del padre e dal suo socio: la fabbrica prese il nome di FIDELA, acronimo

⁹⁵ BUSSOD, M. - JEAN-PROST, M. (1996), *La petite-fille des Rivières. Historique de la lunetterie dans le canton de Morez*, La Biennoise, p. 41.

⁹⁶ Ivi, p. 42.

⁹⁷ Ivi, p. 41.

che stava per Fils de Lamy⁹⁸, società che fin da subito si dimostrò solida e dal futuro promettente (tant'è vero che ancora oggi il marchio FIDELA è attivo in Francia e rientra nel gruppo degli esponenti di maggior rilievo nel panorama dell'occhialeria francese attuale).

Gli anni che videro la nascita di FIDELA furono quelli durante i quali si creò, per la prima volta, una vera e propria filiera dell'occhiale, la quale vide una specializzazione delle fabbriche sul territorio di Morez in cinque gruppi: i fabbricanti di materie prime, innanzitutto il ferro perché la plastica si importava dall'Italia, poi i fabbricanti di accessori, i fornitori delle piccole componenti, fondamentali perché capaci di gestire tecniche complesse e processi altamente specializzati per i quali servivano tempistiche molto lunghe, i fabbricanti di occhiali, che nella filiera furono sempre numericamente dominanti, e, per concludere, le imprese che gestivano fasi di lavorazione finali quali decorazione o trattamenti di superficie⁹⁹. Consapevole di questa struttura che stava assumendo l'occhialeria morézienne, fin dal primo momento Lamy cercò di assicurare una sorta di collaborazione tra tutte le entità che prendevano parte alla filiera produttiva: dal fornitore delle materie prime in principio, al decoratore dell'occhiale completo alla fine del processo, questo perché secondo la visione di Lamy solo una cooperazione armonica tra tutti i partecipanti alla realizzazione avrebbe potuto assicurare una reale qualità del prodotto finito¹⁰⁰.

Al fine di ingrandire a sufficienza le dimensioni dell'azienda per poter ottenere una quantità di capitali che, uniti a quelli che erano già stati in parte accumulati con la gestione del padre, gli permettessero di apportare notevoli innovazioni e fu così che, giunto alle porte del XX secolo, subito si adoperò affinché di attuarle¹⁰¹: innanzitutto vennero organizzati dei piani di lavoro più efficienti, sia per quanto riguardava la produzione sia il lavoro d'ufficio, iniziarono a venire valutate, inoltre, delle tecniche strategiche di pubblicità, comunicazione e marketing per promuovere sempre di più il marchio, cercando a tal fine anche la collaborazione coi media locali e nazionali¹⁰², la

⁹⁸ BUSSOD, M. - JEAN-PROST, M. (1996), *La petite-fille des Rivières. Historique de la lunetterie dans le canton de Morez*, La Biennoise, p. 44.

⁹⁹ VERVAEKE, M. (2003), *Le design et les immaterialités de l'entreprise*, L'Harmattan, Paris, p. 85

¹⁰⁰ Ivi, p. 103.

¹⁰¹ Ivi, p. 97.

¹⁰² GABRIEL-ROBEZ, B. (2019), *Les Champions de la Lunetterie*, Pubblicazione digitale sulla piattaforma Calaméo, p. 15.

produzione venne delocalizzata in Asia, più esattamente in Cina, aspetto che fu fondamentale in quanto permise di produrre lo stesso prodotto ma a costi inferiori, mentre a Morez rimasero gli uffici di progettazione e gli occhiali *haut de gamme*, ovvero le gamme del lusso, infine dei macchinari nuovi vennero acquistati ed altri si provò a costruirli in loco. Le dimensioni ragguardevoli, dal punto di vista del capitale, di FIDELA, le permisero anche di acquisire alcune società jurassiennes di dimensioni minori¹⁰³. Lo scopo di tali scelte e prese di posizione da parte del Lamy era, in aggiunta, quello di garantirsi un'immagine positiva sia presso i mercati interni che esteri, che rimandasse ad un concetto di qualità permanente ed a lungo termine¹⁰⁴.

Volgendo uno sguardo d'insieme al distretto dell'occhiale francese, invece, la prima metà del XX secolo fu una fase decisiva, purtroppo in senso negativo, per le sorti del bacino di Morez e più in generale del Giura: si tenga presente che nel dipartimento le fabbriche raggiunsero le 300 unità¹⁰⁵ e l'ambiente divenne via via più complesso. Nonostante Morez abbia mantenuto il monopolio in Francia per più di un secolo, dai primi anni dell' '800, sarà destinata quindi a perderlo con l'avvicinarsi degli anni '40, '50 del Novecento a causa di alcuni fattori che l'hanno inevitabilmente condotta al declino. Tra le cause principali, la difficoltà nell'affrontare la globalizzazione e quindi il subentro di nuovi mercati sul panorama internazionale, la concorrenza sempre più spietata da parte dei produttori italiani, conosciuti per la qualità dei loro marchi e della loro manodopera, quella invece dei produttori asiatici che produrranno a costi sempre inferiori di quelli occidentali, l'importanza della moda, fattore da sempre fondamentale e *leitmotiv* in questo settore, verso la quale era necessario dimostrarsi flessibili, sapendola assecondare e pensando oggi all'occhiale del domani, la sempre maggior difficoltà nell'assumere figure professionali adeguate dal momento che queste preferivano dirigersi nei grandi centri urbani del Paese, centri verso i quali era iniziata una migrazione di produttori ed operai già a partire dagli anni '30, rendendo la manodopera sempre più costosa e difficile da reperire¹⁰⁶.

¹⁰³ VERVAEKE, M. (2003), *Le design et les immaterialités de l'entreprise*, L'Harmattan, Paris, pp. 99-101.

¹⁰⁴ Ivi, p. 105.

¹⁰⁵ Musée de la lunette, Morez du Jura, Franche-Comté, France.

¹⁰⁶ VERVAEKE, M. (2003), *Le design et les immaterialités de l'entreprise*, L'Harmattan, Paris, pp. 68-72.

3. La diffusione dell'occhialeria nel bacino del Cadore

Dopo aver preso in analisi, nel capitolo precedente, quello che è stato il percorso dell'occhialeria francese nel dipartimento del Giura e, in modo particolare, nella città di Morez, scopo di questo terzo capitolo sarà quello di volgere lo sguardo verso un territorio a noi ben più prossimo, quello cadorino, al fine di conoscere le tappe fondamentali che hanno portato alla diffusione dell'occhialeria in quest'area geografica che, per molti aspetti, vedremo essere tanto simile a quella analizzata in precedenza ma dove i processi di sviluppo e le dinamiche legate alla nuova industria della *lunetterie* si riveleranno differenti.

3.1. Il Cadore: qualche nozione geografica ed economica

La vallata cadorina, geograficamente parlando, comprende tutto il bacino del fiume Piave dalla sua sorgente, sul monte Peralba, fino al piccolo paesino di Termine di Cadore. Quest'area, che è composta da un totale di 22 comuni tradizionalmente divisi, a seconda della loro collocazione, in Centro Cadore, Basso Cadore, Oltrechiusa, Oltrepiaive, Auronzo, Comelico o Sappada, conta circa 32.000 abitanti e fa parte della provincia di Belluno; i suoi confini vanno a tangere le province limitrofe di Bolzano, di Pordenone e di Udine, mentre più a Sud la zona del Bellunese ed infine quella Agordina e Zoldana. La vallata, oltre a ciò, presenta tutte le caratteristiche fisiche e climatiche dei territori prettamente montani: vi sono cime che toccano anche i tremila metri, in qualche caso, come quello dell'Antelao, superandoli, gli inverni sono rigidi e nevosi, le estati piuttosto fresche, infine, nei mesi primaverili ed autunnali le piogge sono abbastanza abbondanti¹⁰⁷.

Dal punto di vista delle attività economiche, l'agricoltura è sempre stata praticata sia attualmente che in passato solo a livello familiare, questo perché i terreni coltivati sono molto limitati e si tratta, appunto, più di orti di dimensioni ridotte che di veri e propri

¹⁰⁷ www.nuovocadore.it, portale ufficiale del Cadore.

campi, ciò è dovuto alla stessa geografia territoriale che impedisce da sempre di disporre di superfici piane abbastanza ampie. Al contempo, grande importanza l'hanno assunta i boschi, le numerose segherie e gli impianti idroelettrici.

Altra fonte di guadagno per la valle del Cadore è sicuramente rappresentata dall'industria turistica¹⁰⁸ che attrae numerosissimi visitatori sia d'estate che d'inverno grazie all'ampio ventaglio di opportunità che offre: dalla possibilità di sciare a quella di arrampicare, praticare escursioni in montagna, andare in mountain-bike o passeggiare in direzione dei numerosi rifugi della zona. Sempre dal punto di vista economico un'altra attività fortemente redditizia, nonché, *da decenni*, probabilmente la più nota e rilevante per le proporzioni assunte, è quella legata all'occhialeria di cui si parlerà a partire dal paragrafo a seguire.

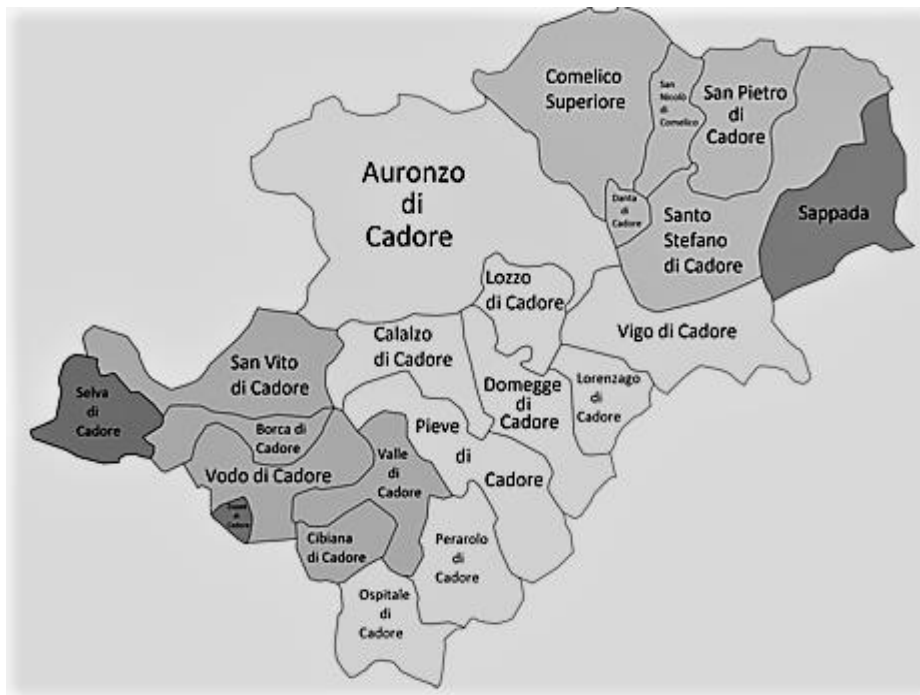


Figura 7, Cadore, divisione in comuni

¹⁰⁸ www.treccani.it, sito ufficiale dell'Enciclopedia Treccani.

3.2. L'industrializzazione del Cadore: genesi di un processo complicato

“[...] scarsità di superfici coltivabili, bassa densità di popolazione, difficoltà nelle comunicazioni ed altri fattori ostacolarono a lungo l'insediamento di attività industriali nel cuore della regione dolomitica, dove, da secoli, le uniche attività di trasformazione erano rimaste quelle direttamente connesse con le peculiari risorse del territorio – [...] - in progressivo declino già nella seconda metà del XIX secolo. In Cadore non vi erano condizioni naturali favorevoli alla nascita dell'industria dell'occhiale. Al contrario, la configurazione geografica della zona costituiva un notevole limite per i trasporti. Vi erano però abbondanza di energia idrica, [...] un potenziale bacino di forza lavoro tradizionalmente costretto ad emigrare. Un nesso profondo si stabilì, fin dalle origini dell'occhialeria cadarina, tra emigrazione e industrializzazione. [...] Sul piano più strettamente economico i fattori maggiormente influenti furono l'abbondante offerta di manodopera locale, [...] la limitata incidenza dei costi di trasporto, [...] le basse barriere all'entrata, [...] le limitate capacità tecniche e professionali necessarie per avviare la produzione, [...] la rapida sedimentazione di competenze tecnico-produttive [...]”¹⁰⁹.

Per quanto riguarda l'industrializzazione del Cadore in generale, da quanto sopra riportato è possibile comprendere con immediatezza che si è trattato di un processo lungo ed impervio. A precedere questo eccezionale sviluppo dal quale la vallata si vedrà investita a partire dall' '800 in poi, vi furono, però, solo alcune piccole attività di tipo artigianale, di dimensioni ridotte, attività che erano, *ça va sans dire*, legate alle materie tipiche offerte dal territorio ovvero il legno, le pietre ed i minerali. Un aspetto che a mio avviso è necessario mettere in rilievo a tal punto riguarda la differenza che, in questo frangente, si riscontra con quanto accaduto nel Giura: le lavorazioni di suddette materie non furono mai connesse a quelle che avrebbero caratterizzato la futura occhialeria, non giaceva, in Cadore, una conoscenza più o meno tecnica, più o meno approfondita, che avrebbe potuto assumere il ruolo di guida, un sapere pregresso, come è stato definito per il Giura, dal quale partire per poi adattarlo alle esigenze della nuova produzione.

Le difficoltà che incontrò il Cadore e che ne resero arduo lo sviluppo in senso industriale erano dovute principalmente alle caratteristiche tipiche del territorio

¹⁰⁹ FONTANA, G.L. (2001), *Da area debole ad area forte: formazione ed evoluzione del distretto dell'occhialeria cadarina*, in *Aree forti e deboli nello sviluppo della montagna alpina*, Leonardi, A. (a cura di), dipartimento di Economia, pubblicato da Università degli studi di Trento, p. 125, cit.

montuoso¹¹⁰, tra tutte gravano la scarsità di collegamenti adeguati, la bassa densità della popolazione e come sottolineato pocanzi, la mancanza di una professionalità, ovviamente di stampo ancora proto-industriale, che potesse assumere funzione di precorritrice.

Al contempo però vi fu un'altra serie di elementi di forza, di punti che, in questo processo, giocarono a favore e che permisero l'inizializzazione e l'incubazione di questa fase industriale nuova, lungamente destinata ad assumere forme in costante evoluzione e dimensionalmente inferiori: citiamo dunque la presenza dell'acqua *in primis*, che avrebbe fornito energia idrica tramite, inizialmente, le ruote dei mulini e, successivamente, per mezzo di appositi gruppi composti da turbine ed alternatori¹¹¹

“l'acqua dei suoi fiumi, potente ed impetuosa, calava a valle [...], ma chi conosceva allora la sua proprietà meravigliosa, feconda d'opere, datrice di lavoro?”¹¹²”

una popolazione, *in secundis*, abituata a lavorare duramente anche a basso costo, conosciuta per il suo senso di sacrificio e caratterizzata dalla forte etica lavorativa¹¹³; specifichiamo a tal proposito che il popolo cadorino è sempre stato elogiato in letteratura non solo per il forte attaccamento alla propria terra ma anche per l'abitudine a lavorare duramente per essa e su di essa molto spesso in condizioni sfavorevoli¹¹⁴:

“[...] i suoi uomini saldi ed industriosi, lavoratori tipici ed infaticabili noti in tutto il mondo, giù per la Cavallera, un passo dopo l'altro, migravano lontano verso altri paesi, spesso oltremare ad arricchire della loro forza giovane altre nazioni, [...]”¹¹⁵”

il basso costo, in aggiunta, degli impianti e dei macchinari dovuto al fatto che le prime strumentazioni fossero rudimentali e facili da costruire, ed il costo del trasporto, limitato anch'esso considerate le dimensioni ed il peso, minimi, sia del prodotto finito sia delle

¹¹⁰ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 6.

¹¹¹ CHIAROLANZA, D. *Il distretto dell'occhialeria bellunese e l'ingresso dei nuovi brand made in Italy nel mercato dell'occhiale. Il progetto VELVET BLOOD*. Tesi di Laurea, Università degli studi di Venezia, Ca Foscari, p. 11.

¹¹² BEVILACQUA, A. (1942), *L'occhialeria in Cadore*, in “Il Cadore”, II, n. 1, p. 7, cit.

¹¹³ FONTANA, G.L.- ROVERATO G. (2001), *Processi di settorializzazione e di distrettualizzazione nei sistemi economici locali: il caso Veneto*, Bologna, Il mulino, p. 51.

¹¹⁴ CHIAROLANZA, D. *Il distretto dell'occhialeria bellunese e l'ingresso dei nuovi brand made in Italy nel mercato dell'occhiale. Il progetto VELVET BLOOD*. Tesi di Laurea, Università degli studi di Venezia, Ca Foscari, p. 12.

¹¹⁵ BEVILACQUA, A. (1942), *L'occhialeria in Cadore*, in “Il Cadore”, II, n. 1, p. 7, cit.

sue singole componenti. Ma non solo: sono da tenere presenti anche le barriere settoriali all'entrata che, all'epoca, erano basse in quanto, fondamentalmente, non vi era ancora la concorrenza che si riscontra attualmente, la rapida espansione delle conoscenze tecnico-produttive e, per concludere, ad incidere positivamente vi furono anche elementi di tipo umano quali la caparbità, le capacità e lo spirito imprenditoriale di alcuni uomini che, coraggiosamente, intrapresero un percorso non privo di incognite e senza avere la certezza di giungere ad esiti positivi¹¹⁶, elementi, questi ultimi, senza i quali tutti quelli citati in precedenza non avrebbero fruttato i risultati ottenuti.

L'insieme di tutte queste componenti, con il tempo, non permise solamente a questa nuova produzione di avviarsi ma anche di affermarsi gradualmente ed in maniera definitiva grazie a fattori quali un costante accumulo di tecniche, metodologie di lavorazione e conoscenze in generale le quali condussero questa nuova produzione ad imporsi definitivamente e di divenire l'attività primaria nella vallata¹¹⁷.

3.3. Frescura e Lozza: nascita della prima fabbrica cadorina

La prima piccola attività artigianale che si sarebbe occupata della produzione di occhiali in Cadore vide la luce tra il 1877 ed il 1878: si trattava di un piccolo laboratorio avviato da un certo Angelo Frescura, originario di Calalzo, dove nacque nel 1841, venditore di occhiali e pettini in ossa o corna di animale per professione, assieme ai fratelli Giovanni, Leone e Giuseppe. Angelo Frescura si occupò del commercio di questo genere di beni gestendo inizialmente solo un banco e successivamente un vero e proprio negozio, in una delle piazze centrali di Padova, offrendo però, una volta aperta la nuova bottega, una serie di merce ben più ampia rispetto a quella posseduta in precedenza ma pur sempre connessa all'ambito ottico. Il Frescura, però, non fu solo nell'impresa, assieme a lui vi furono il fratello Leone ed un tale di nome Giovanni Lozza, entrambi assunti come lavoratori principali e successivamente come co-direttori:

¹¹⁶ BEVILACQUA, A. (1942), *L'occhialeria in Cadore*, in "Il Cadore", II, n. 1, pp. 7-8.

¹¹⁷ FONTANA, G.L.- ROVERATO G. (2001), *Processi di settorializzazione e di distrettualizzazione nei sistemi economici locali: il caso Veneto*, Bologna, Il mulino, p. 51.

“[...] Angelo Frescura pensò di fare qualcosa per il suo paese, cioè per Rizzios, per Calalzo, per il Cadore. E avendo incontrato il Lozza, che egli molto stimava per galantuomo e che aveva fama di lavoratore d’ingegno, venne seco lui a discorrere della possibilità di impiantare una fabbrica di occhiali [...]. S’intesero in breve: gente di poche parole, abituata ai contratti con una stretta di mano, anzi sulla parola”¹¹⁸.

Anche il Lozza era originario di Calalzo, ove nacque un anno prima del futuro socio, meccanico ed arrotino di mestiere e girovago da sempre¹¹⁹ (come era tradizione per gran parte dei cadorini, durante la stagione primaverile ed estiva ci si dirigeva all’estero, mete ambite erano in tal caso la Germania o la Polonia, oppure in altre parti d’Italia, per lavorare e si faceva ritorno in patria solo durante i periodi freddi a stagione terminata).



Figura 8, fabbrica Frescura-Lozza

Il Frescura fu spinto nell’impresa dal desiderio di costruire una sua fabbrica nella quale poter produrre i propri occhiali; l’obiettivo, non poco ambizioso, era quello di riuscire, un domani, a sostituire completamente l’importazione dall’estero dei modelli da vista con la produzione in loco¹²⁰ andando a ricoprire la quasi totalità del fabbisogno¹²¹. L’importazione all’epoca era cosa necessaria dal momento che in Italia non figurava nessun produttore ed i rivenditori locali, dunque, acquistavano gli occhiali dai produttori esteri, principalmente quelli di Francia, Germania o Svizzera, i quali avevano sviluppato tecniche e lavorazioni precise da ormai molto tempo nelle città di Morez, Monaco, Norimberga, Jena, e ne producevano una vasta gamma di modelli, più o meno modesti, più o meno rifiniti e di materiale vario, ma si tenga presente che la vendita dell’occhiale si svolgeva pur sempre in maniera ben diversa da quella cui siamo oggi abituati, dal momento che non vi era alcun modo per misurare con precisione il difetto di vista dei clienti i quali, quindi, si recavano nelle botteghe ottiche provando molteplici

¹¹⁸ FRESCURA, A. (1939), *L’industria cadorina di occhialeria fratelli Lozza*, Turati-Lombardi, Milano, p. 1-5, cit.

¹¹⁹ AA. VV. (1986), *Occhiali Italiani*, Edizione Anfao, Artegrafica Silva, Parma, p. 8.

¹²⁰ FONTANA, G.L.- ROVERATO G. (2001), *Processi di settorializzazione e di distrettualizzazione nei sistemi economici locali: il caso Veneto*, Bologna, Il mulino, p. 51.

¹²¹ Ivi, p. 12.

modelli e scegliendo infine quello che più si avvicinava alla soluzione della loro necessità¹²².

Tornando all'intento di Frescura e Lozza, i due scelsero un luogo adatto per dare il via all'attività, si procurarono il materiale necessario e nell'arco di poco tempo il nuovo esercizio divenne attivo: saranno proprio le figure di Angelo Frescura e Giovanni Lozza le promotrici di questo lungo processo destinato a far diventare il Cadore fulcro di un sistema *leader* mondiale sia nella produzione dell'occhiale da vista che di quello da sole¹²³.

*"[...] fu scelto il luogo sul rio Molinà [...] la piccola fabbrica sorse così, di proporzioni modestissime nel 1877 e cominciò subito a funzionare. La perizia meccanica del Lozza, perfetto conoscitore del ferro, [...] aveva provveduto quasi totalmente al macchinario [...]. Si fabbricavano occhiali di metallo [...] e poco altro. Nel 1878 si era ormai costituita una società tra Angelo Frescura, Leone Frescura e Giovanni Lozza [...]"*¹²⁴.

Il contratto venne stipulato il 15 marzo del 1878: la nuova società nata era composta dal Frescura, dal fratello e dal Lozza, questi due assunti, di fatto, come co-direttori¹²⁵.

L'obiettivo primario da loro fissato fu quello di importare le lenti dall'estero costruendo in loco solo le montature, questo perché la lavorazione delle lenti avrebbe necessitato di impianti talmente vasti da essere eccessivamente costosi e la neonata società non disponeva di tutti quei capitali, in aggiunta, trattandosi di procedure complesse e delicate, sarebbero servite conoscenze approfondite in materia di vetro ottico e di lavorazione dello stesso, conoscenze che nessuno di loro tre possedeva.

Rimanendo in tema di macchinari, il contributo del Lozza da tal punto di vista fu fondamentale, costui infatti poteva occuparsi della loro creazione eliminando così la preoccupazione di doverli comperare: il Lozza, per l'appunto, non era solo figlio di un fabbro, era anche un uomo appassionato di lavori di precisione e l'occasione per imparare

¹²² FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 12.

¹²³ Ibidem.

¹²⁴ BEVILACQUA, A. (1942), *L'occhialeria in Cadore*, in "Il Cadore", II, n. 1, pp. 8-9, cit.

¹²⁵ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 13.

l'arte della lavorazione del ferro capitò proprio quando decise di spostarsi a Cavarzere per esercitare il mestiere di arrotino dal momento che la vita in Cadore, all'epoca, non offriva grandi prospettive¹²⁶. Lì a Cavarzere conobbe un fabbro presso il quale il Lozza trascorse molto del suo tempo libero cimentandosi appunto nella fabbricazione di oggetti in ferro battuto di vario tipo, tra cui armi, cancelli o balaustre¹²⁷ giungendo a padroneggiare una tecnica tanto precisa da rendere difficile trovarne di migliori in zona¹²⁸. I primi strumenti costruiti dal Lozza furono dei punzoni, utilizzati per imprimere con precisione scritte o simboli di vario genere su una determinata superficie, mole per levigare, arrotondare, smussare e lucidare profili, bordi taglienti o angoli vivi, infine ceselli per rifinire tutti i dettagli più minuti¹²⁹.

Inizialmente il laboratorio, che utilizzava la bottega posseduta dalla famiglia Frescura a Padova come base per gli ordini delle materie prime, impiegava una decina di operai, i quali si occupavano principalmente di applicare manualmente le lenti alle montature e solo poi, grazie agli attrezzi sempre più sofisticati progettati dal Lozza si iniziarono a costruire anche le montature stesse, rigorosamente in metallo. Nel complesso, ovviamente, i primi modelli risultarono molto semplici sia dal punto di vista dell'estetica che da quello della struttura¹³⁰.

Questi primi anni di lavoro furono caratterizzati da alcuni fattori che lasciavano ben sperare i soci per un andamento lungamente positivo dell'impresa, furono infatti elementi vincenti la sinergia che si era creata tra loro, ed in modo particolare tra Angelo Frescura e Lozza, il fiuto per gli affari del primo e le sue spiccate capacità imprenditoriali, probabilmente derivanti, almeno in parte, dalla bottega di Padova dove aveva lavorato per anni, e, non secondi l'ingegno e l'abilità del secondo nella lavorazione di ferro e metallo e la conseguente straordinaria capacità nel costruire i macchinari¹³¹.

¹²⁶ FRESCURA, A. (1939), *L'industria cadorina di occhialeria fratelli Lozza*, Turati-Lombardi, Milano, p. 2, cit.

¹²⁷ Ibidem.

¹²⁸ Ivi, p. 8.

¹²⁹ AA. VV. (2015), *Manuale pratico di montature*, Centro studi Salmoiraghi e Viganò, p. 33.

¹³⁰ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 13.

¹³¹ FRESCURA, A. (1939), *L'industria cadorina di occhialeria fratelli Lozza*, Turati-Lombardi, Milano, p. 15.

Dopo soli pochi anni di attività, precisamente nel 1882, la fabbrica Frescura-Lozza subì una gravissima battuta d'arresto causata da un'inondazione distruttiva che non solo spazzò via l'intera area del Molinà ma portò con sé anche il loro laboratorio distruggendolo totalmente:

*“[...] il Molinà in una sua inconsulta ribellione, violento in una impetuosa piena d'acqua, asportò tutto il materiale già pronto. Eppure, la tenacia degli uomini seppe ricostruire [...]”*¹³².

Fu necessario decidere il da farsi ed i tre soci optarono per la ricostruzione di un nuovo laboratorio, che sarebbe stato il primo nucleo dei futuri stabilimenti SAFILO, prevista già per l'anno successivo, il 1883: questo nuovo stabilimento avrebbe sfruttato alcuni vecchi mulini sempre lungo il corso del Molinà che a quel punto, pur rimanendo un sito rischioso, si rendeva comunque necessario, il fiume infatti li teneva legati a sé per l'assoluto bisogno di energia idraulica. L'attività nella nuova fabbrica ebbe vita breve: soltanto tre anni dopo la sua ricostruzione Angelo Frescura morì, all'età di appena 45 anni¹³³ e assieme a lui anche il nuovo stabilimento chiuse i battenti.

Valutando l'impresa di Frescura in maniera globale, possiamo senza dubbio affermare che, nonostante la sua breve durata, ebbe esito positivo: all'interno del laboratorio si lavorava a ritmi sostenuti e le varie lavorazioni sperimentate si dimostrarono col tempo adeguate e funzionanti. Ciononostante non fu certamente un percorso privo di ostacoli e di incertezze, tutt'altro, si presentarono molteplici criticità di varia natura. Vi era, in primo luogo, carenza di personale qualificato in quanto, trattandosi di lavorazioni completamente nuove risultava difficile trovare braccia specializzate che le padroneggiassero in maniera opportuna, quindi assumere non risultò sempre facile; in secondo luogo, vi era da tenere presente il fattore demografico in quanto la densità della popolazione cadorina era da sempre risultata molto bassa ed altrettanto basso era, di conseguenza, il tasso di natalità. Altro elemento da considerare era legato all'ingente spopolamento che subiva la valle nei periodi di alta stagione dovuto ai flussi migratori di tutti coloro che partivano dal Cadore, come accennato prima, per andare a lavorare, ma non solo, se molti migravano per poi fare ritorno, altri optavano per una partenza che

¹³² BEVILACQUA, A. (1942), *L'occhialeria in Cadore*, in “Il Cadore”, II, n. 1, p. 9, cit.

¹³³ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 15.

fosse definitiva, con la speranza di trovare al di fuori della valle possibilità migliori e ad optare per questa seconda opzione erano ovviamente tutti coloro che appartenevano ai ceti maggiormente scolarizzati e che speravano in un futuro più agiato, svolgendo lavori possibilmente meno faticosi o, per lo meno, meglio retribuiti¹³⁴.

3.4. La gestione Ferrari: una sterzata verso la dimensione industriale

Dopo la morte del Frescura suo fratello Leone e Giovanni Lozza decisero di non rilevare l'azienda: il primo tornò a dedicarsi alle botteghe di famiglia, questa volta andando a lavorare in quella di Vicenza anziché in quella patavina, il Lozza invece aprì una piccola officina lavorando in proprio, usufruendo di un terreno che gli era stato ceduto dal comune di Calalzo. Per quanto riguardò le sorti della fabbrica, questa venne rilevata nel 1887 da una società milanese, la Colson, Bonomi e Ferrari, si trattava di tre amici, i primi due commercianti di materiale ottico sempre su Milano e il terzo impegnato invece nella carriera militare¹³⁵. Colson e Bonomi convinsero Carlo Enrico Ferrari ad abbandonare il servizio militare al fine di intraprendere una nuova attività legata alla produzione di occhiali: il loro scopo era proprio quello di rilevare la nuova fabbrica del Molinà evitando in tal modo di dover partire da zero. Lasciatisi convincere, il Ferrari abbandonò Milano, si trasferì a Calalzo con la famiglia e, dopo aver analizzato una serie di fattori legati allo stabilimento ed averli considerati positivamente promettenti, nel 1888 il trio ne assunse la direzione. Ben presto, però, Colson e Bonomi ritennero gli affari poco fruttuosi e a seguito di una serie di contrasti senza soluzione, dopo appena tre anni il sodalizio societario si sciolse ed i due soci sopracitati abbandonarono l'impresa lasciando tutto nelle mani del Ferrari.

Costui continuò l'attività da solo e fin da subito cercò di farla progredire allo scopo di aumentarne la produttività: acquistò una turbina Girard, la quale avrebbe finalmente sostituito la ruota del mulino apportando un maggior quantitativo di energia, progettò e costruì dei macchinari più moderni che avrebbero consentito di effettuare nuove

¹³⁴ BEVILACQUA, A. (1942), *L'occhialeria in Cadore*, in "Il Cadore", II, n. 1, p. 9.

¹³⁵ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 15.

lavorazioni sulle montature, creò un forno da utilizzare appositamente per le saldature tra cui una di sua invenzione, acquistò in Francia un macchinario che permetteva di fabbricare il vetro grezzo per le lenti¹³⁶ ed, infine, mise a punto nuovi sistemi di fabbricazione per le montature¹³⁷. Il tutto si svolse con la costante collaborazione da parte di Lucio Lozza e del fratello Giuseppe, coi quali mantenne sempre un rapporto di confronto e supporto costanti.



Figura 9, fratelli Lozza

Questi non furono gli unici provvedimenti presi, venne introdotto un impianto di illuminazione elettrica, il primo in tutta la vallata, il quale fornì elettricità anche ad un neonato reparto di galvanoplastica dove si doravano, argentavano o nichelavano le montature, Ferrari ampliò poi gli stabilimenti creando spazi destinati ora alla gestione e all'amministrazione dell'azienda, ora alla produzione di accessori quali gli astucci per gli occhiali e per quella delle scatole per le spedizioni. Aspetto fondamentale, il Ferrari diede per la prima volta importanza a mezzi di comunicazione come la pubblicità, le esposizioni ed i concorsi, questo perché ne aveva compreso la potenzialità e sapeva che sarebbero stati elementi chiave che gli avrebbero permesso di far conoscere il prodotto in modo più capillare sia in Italia che all'estero. La partecipazione a questi eventi, per di più, consentiva ai produttori di rimanere aggiornati sulle tendenze della moda, aspetto assolutamente fondamentale nell'ambito dell'occhialeria dal momento che essa ne ha sempre subito, e ne subisce ancor oggi, l'influenza: fin da allora risultò fondamentale la capacità di riuscire ad essere flessibili nella produzione per rispettare i gusti dei compratori, tenendosi pronti a cambiare anche repentinamente la

¹³⁶ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 19.

¹³⁷ Ivi, p. 16.

fabbricazione dei modelli al fine di non diminuire le comande¹³⁸. Tutte queste scelte nell'insieme condussero l'azienda verso una dimensione sempre più industriale, obiettivo cui il Ferrari puntava fin da principio¹³⁹.

Per mantenere le dimensioni dell'azienda tali, tuttavia, si era dovuto mettere in società con degli azionisti milanesi i quali, con la loro partecipazione, avrebbero apportato grandi capitali da investire nell'attività. Anche in questo caso si aprirono dopo poco tempo delle incomprensioni, incomprensioni dovute alla pretesa di questi nuovi soci sia di imporre il subentro di un amministratore esterno sia di ottenere una maggiore autonomia per loro stessi. Dopo qualche tempo, finirono col costringere il Ferrari a farsi da parte, costui trovava inaccettabili sia l'imposizione di ulteriori controlli esterni sia la pretesa di maggiore autonomia da costoro avanzata, soprattutto visto e considerato che il merito di aver portato la fabbrica a quella grandezza era suo e non certo loro. Ferrari, sentendosi messo alle strette, decise così di abbandonare definitivamente e si fece richiamare alle armi. Morirà poi nel 1932¹⁴⁰.

Dando uno sguardo d'insieme all'operato del Ferrari, con la sua gestione la fabbrica era diventata l'unica nel suo genere in tutta Italia e mantenne il ruolo di fabbrica-pilota per circa trent'anni. All'interno di essa ci si occupava di tutte le fasi della catena produttiva, i ritmi produttivi erano aumentati a tal punto che fu necessario assumere sempre più operai, dai 50 del 1893 si arrivò ai 120 del 1898: alcuni si occupavano delle lenti, altri delle montature, altri ancora delle piccole componenti quali cerniere o viti, qualcuno poi le assemblava, qualcun'altro invece si preoccupavano del riattrezzaggio delle macchine o della loro realizzazione. Si arrivò a produrre un quantitativo pari a 430 mila paia di montature nell'anno 1896¹⁴¹. Quello che fu il semplice assemblaggio e rifinitura delle parti dei primi anni, si trasformò successivamente in una realizzazione completa dell'occhiale. Carlo Enrico Ferrari iniziò a produrre le lenti in loco, come accennato, mentre prima venivano importate, e questa nuova lavorazione si rivelò fruttuosa, sia grazie ai numerosi viaggi compiuti dallo stesso Ferrari all'estero, per apprendere le tecniche da chi già le produceva, sia per gli efficaci macchinari che aveva

¹³⁸ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 19.

¹³⁹ Ivi, p. 17.

¹⁴⁰ Ivi, p. 21.

¹⁴¹ Ivi, p. 18.

potuto acquistare grazie all'afflusso di capitali accumulati¹⁴². Si raggiunse in questo modo un alto grado di specializzazione, tanto che la fabbrica di Ferrari divenne una scuola nella quale molti impararono a fare gli occhiali per poi mettersi in proprio, ed effettivamente sarà dalle mura della sua fabbrica che usciranno i futuri e maggiori imprenditori ed industriali del bellunese¹⁴³, coloro che si renderanno artefici dell'iniziazione di quel complesso processo che fu la distrettualizzazione del Cadore.

Alla fine del XIX secolo l'occhialeria cadorina vantava notevole importanza a livello nazionale ed internazionale: l'azienda Ferrari si dimostrò sempre in linea con la moda, si cercò di produrre sempre in maniera coerente rispetto a quella che era la richiesta dei compratori e quindi del mercato, cosa che fu possibile anche grazie ai macchinari sempre più sofisticati di cui si disponeva, si riuscì, oltretutto, ad essere competitivi all'estero perché il prodotto veniva immesso sul mercato con un ottimo rapporto qualità-prezzo¹⁴⁴, gli ordini aumentavano sempre di più e provenivano da Parigi, Amburgo, Egitto, Grecia, Turchia¹⁴⁵, ma non solo, gli operai ormai erano diventati altamente qualificati di conseguenza il prodotto finito godeva di ampia credibilità e considerazione anche fuori dal Paese, fu così che vide la luce per la prima volta il marchio *made in Italy*¹⁴⁶ sinonimo di qualità molteplici volte, tra l'altro, certificata con la partecipazione alle numerose fiere e concorsi¹⁴⁷.

3.5. Il subentro di Ulisse Cargnel

Ulisse Cargnel fu la quarta figura chiave dell'espansione dell'occhialeria in Cadore: nato a Pieve nel 1873, si era impegnato inizialmente per il comune, lavorando parecchi anni presso il municipio (sempre a Pieve) e, successivamente, entrò a far parte dell'azienda Ferrari di cui diventò gerente nel 1905.

¹⁴² FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 19.

¹⁴³ Ivi, p. 7.

¹⁴⁴ Ivi, p. 19.

¹⁴⁵ Ibidem.

¹⁴⁶ BEVILACQUA, A. (1942), *L'occhialeria in Cadore*, in "Il Cadore", II, n. 1, p. 9.

¹⁴⁷ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 21.

Dopo oltre dieci anni di lavoro come dipendente, all'abbandono di Ferrari Cargnel rispose col desiderio di rilevare l'attività, dato che, avendo lavorato in quella fabbrica per un lungo periodo credeva di aver appreso tutto il necessario per poterla riavviare con successo, ne conosceva infatti molto bene sia l'andamento generale sia le metodologie di gestione adottate. Nella decisione di Cargnel convivevano sia il desiderio di successo sia la consapevolezza di ciò che avrebbe dovuto affrontare, se da un lato infatti conosceva bene il potenziale della fabbrica, dall'altro era conscio di doversi scontrare con una concorrenza sempre maggiore e con delle mancanze che, ancora dai tempi della gestione Frescura, ledevano l'attività: ciononostante, nel 1901 rilevò la fabbrica dando vita alla "Ulisse Cargnel & C."¹⁴⁸.

Da subito venne affrontato il problema lenti: il nuovo dirigente intraprese una serie di viaggi all'estero, soprattutto in Germania e in Francia, allo scopo di studiare i metodi di lavorazione del vetro ottico per poi applicarli in un secondo momento nella sua azienda. Visitò numerose fabbriche e, una volta rientrato in patria, attuò tutto ciò che aveva appreso passando così in breve tempo alla lavorazione delle lenti. Successivamente acquistò dei terreni per ampliare gli stabilimenti, creare spazi nuovi era necessario per potersi dedicare alla lavorazione del vetro ottico ed al suo fissaggio sulla montatura (come detto precedentemente gli impianti per tali lavorazioni erano molto grandi e necessitavano di spazi ampi). Venne costruito un canale in muratura con la funzione di convogliare l'acqua ad un'altra turbina per poter fornire ancor più energia elettrica. Nel complesso il lavoro aumentò a tal punto da rendere necessarie altre assunzioni e, nel giro di un solo anno dall'avvio della fabbrica sotto la sua gestione, Cargnel si trovò a gestire 200 operai i quali erano in grado di produrre 2 mila montature e 4 mila lenti al mese¹⁴⁹.

Per l'attività di Cargnel vi fu qualche anno dopo una svolta clamorosa: era il 1910 quando nella fabbrica di Calalzo si iniziarono a produrre occhiali in celluloide. La celluloide rappresentò una vera e propria rivoluzione, rivoluzione non tanto data dal fatto che, dopo anni di lavorazione su metallo, ci si stesse dirigendo verso una produzione di occhiali in materiale innovativo, quanto più per l'insieme di benefici che esso avrebbe

¹⁴⁸ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 25.

¹⁴⁹ Ivi, p. 24.

apportato al prodotto finito: forme e colori nuovi e vari, un'ottima adattabilità, la sua leggerezza e così via¹⁵⁰.

Si trattava di un'invenzione ottocentesca ed i primi a produrla furono i fratelli Hyatt, statunitensi di origine, negli anni '70; la celluloida era una materia di tipo plastico, molto flessibile, elastica e al contempo molto resistente¹⁵¹. Proprio per queste sue caratteristiche si capì, poco dopo averla immessa sul mercato agli inizi del '900¹⁵², che sarebbe stata una sostanza idonea alla fabbricazione degli occhiali, ambito che divenne effettivamente il principale nel quale essa venne impiegata assieme a quello cinematografico per la produzione delle pellicole da film¹⁵³. Per quanto riguarda la produzione, per ottenerla si doveva far reagire la cellulosa pura, ovvero un polimero esistente in natura frutto del fiocco di cotone, con l'acido nitrico ed il prodotto di tale reazione avrebbe dato vita alla celluloida¹⁵⁴.

Le caratteristiche di questo materiale facevano sì che le montature risultassero più leggere di quelle in metallo, comode ed esteticamente varie dal punto di vista del colore e della forma. Osservandone più a fondo le sue proprietà però, essa si rendeva perfetta per la produzione di occhiali per altre svariate ragioni: la celluloida possiede in primo luogo un'ottima resistenza meccanica, la quale impedisce al materiale di spezzarsi facilmente, anzi, prima di rompersi deve subire uno sforzo o una pressione continui e molto forti, il vantaggio che se ne ricava è che la montatura riesce a mantenere intatta la sua forma per molto più tempo rispetto a quella in metallo. In secondo luogo, se riscaldata, tramite immersione in acqua calda per esempio, diventa altamente malleabile e le lavorazioni che può subire sono molteplici, ovvero non c'è un limite alla ripetizione delle sequenze di riscaldamento-raffreddamento. Questo aspetto è fondamentale soprattutto nelle fasi finali della lavorazione dell'occhiale quando avvengono la procedura di registratura e l'inserimento delle lenti, processi facilitati proprio dall'alta malleabilità del materiale. La celluloida, per di più, presenta un'adattabilità durevole, una volta lavorata è in grado di mantenere lungamente la forma assunta ma non solo, mantiene altrettanto

¹⁵⁰ PERUZ, U. (1981), *Vita di lavoro*, Pieve di Cadore, p. 25.

¹⁵¹ www.britannica.com/technology/celluloid, sito ufficiale dell'Enciclopedia Britannica.

¹⁵² FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 53.

¹⁵³ www.britannica.com/technology/celluloid, sito ufficiale dell'Enciclopedia Britannica.

¹⁵⁴ AA. VV. (2015), *Manuale pratico di montature*, Centro studi Salmoiraghi e Viganò, p. 19.

bene anche colore e lucentezza, permettendo, per quanto riguarda i primi, di variarli ampiamente mischiandone di vario tipo su di un'unica montatura. La celluloido era un materiale leggero, molto più del metallo, quindi una montatura di questo tipo era preferibile rispetto alla seconda perché più comoda da indossare e in aggiunta, essendo l'unica sostanza plastica ottenuta da una fibra vegetale, quella del cotone, col tempo non provocava allergie o irritazioni cutanee, a differenza di quanto può avvenire col metallo.

A fronte di tutto ciò vi era però un aspetto estremamente negativo: la celluloido infatti è una sostanza altamente infiammabile e la sua gestione non fu quindi facile. Proprio a causa di questa sua caratteristica non trascurabile si tentò di sperimentare l'utilizzo di altri materiali quali, ad esempio, l'acetato di cellulosa, ovvero un derivato della celluloido, con caratteristiche simili ma meno infiammabile, la galalite, una plastica di origini naturali che si ottiene dalla caseina, una proteina del latte, sostanza però molto difficile da plasmare oltre che molto frangibile, l'ebanite ovvero un caucciù, che si stampava direttamente in fabbrica della forma desiderata¹⁵⁵ ed infine si tentò anche con la produzione di occhiali in titanio, leggero, resistente, non subisce corrosione e non è tossico ma anch'esso ebbe vita breve perché, nonostante fosse biocompatibile, per lavorarlo servivano macchine troppo complesse, stesso motivo che condusse all'abbandono anche di tutte le altre materie sopracitate¹⁵⁶.

Al contempo si continuò ad affiancare alla produzione di montature in celluloido anche quella di occhiali in metallo i quali erano resistenti, sì, ma venivano sempre più considerati pesanti e scomodi, per non parlare del fatto che erano soggetti a corrosione anche poco dopo essere stati acquistati. Si capì ben presto che la celluloido rimaneva la soluzione migliore: Cargnel fece allora costruire degli stabilimenti appositi, diretti poi da Calisto Fedon dipendente storico della gestione Ferrari:

“É veramente degna di encomio l'organizzazione dello stabilimento. Al piano terreno esistono i magazzini e le macchine per la preparazione del materiale di fabbricazione delle montature di occhiali, che è costituito da grandi lastre di celluloido alcune di color chiaro, simulanti il corno, ed altre di color scuro, simulanti la tartaruga, le quali vengono, per così dire, digrossate per passare poi preparate simmetricamente, al piano superiore. Qui vi è la gran massa degli operai

¹⁵⁵ AA. VV. (2001), *Point de vue. Recherche sur l'histoire de la lunette. Punto di vista. Ricerca sulla storia dell'occhiale*. Pieve di Cadore, Lajoux, p. 69.

¹⁵⁶ SAGUI, R. (2017/2018), *I materiali oftalmici per le montature. Percorso nella storia dell'occhialeria dai primi modelli ai giorni nostri*. Tesi di Laurea, Università degli studi di Padova, p. 19.

(maschi e femmine), i quali sono adibiti ciascuno ad una sola operazione per cui il rettangolo informe di celluloido passando dal primo all'ultimo operaio è ridotto a montatura perfetta di occhiali a stanghetta dentro cui possono essere incastonati fissamente lenti tonde oppure ovali.¹⁵⁷”

Dopo si presero delle precauzioni adeguate per poterla gestire nel modo più opportuno e si comprese che non sarebbe stato troppo difficile se si fosse operato con cura ed attenzione¹⁵⁸:

“Rari sono gli infortuni sul lavoro (e ridotti questi a qualche lieve scalfittura), in grazia specialmente degli apparecchi protettori annessi alle macchine che potrebbero presentare pericolo. I cascami di celluloido [...] che potrebbero costituire pericolo di incendio, sono relegati in casse sotto il tetto, che vengono man mano vendute ad altre case dove sono utilizzati per la fabbricazione di bottoni ed altri gingilli.¹⁵⁹”

L'introduzione della celluloido rese necessario l'adattamento delle lavorazioni utilizzate fino a quel momento per il metallo, basti pensare che l'occhiale in metallo si otteneva dando al filo di ferro la forma dei cerchi e delle aste, nel caso del nuovo materiale invece tutto era incentrato su una fase di precisissima limatura al fine di ottenere la forma desiderata dell'occhiale ricavandola da una tavoletta rettangolare di celluloido.

Il primo decennio del '900 fu ricco di cambiamenti non solo sul frangente del nuovo materiale ma anche perché si decise di spostare gli uffici in piazza a Pieve, punto dal quale sarebbe risultato più comodo gestire gli affari, inoltre il 1913 vide il prolungamento della ferrovia che, per funzioni belliche, arrivò fino a Calalzo: fu questa un'enorme agevolazione per il trasporto merci considerate le dimensioni che avevano assunto le commesse ed inoltre, ad aumentare ancora di più la produttività della fabbrica vi furono per l'appunto le commesse militari giunte con lo scoppio della Prima Guerra Mondiale, le quali diedero una notevole propulsione alla fabbricazione di occhiali proprio per la guerra.

¹⁵⁷ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p, 51, cit. Fonte: Archivio Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, Venezia, Premi d'industria, (1840-1925), Relazione della commissione per il concorso del 1923.

¹⁵⁸ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p, 27.

¹⁵⁹ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p, 51, cit. Fonte: Archivio Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, Venezia, Premi d'industria, (1840-1925), Relazione della commissione per il concorso del 1923.

Fu con l'occupazione del 1917 che la fabbrica andò incontro ad un arresto nella produzione, tutti gli stabilimenti vennero occupati e i macchinari messi fuori uso, il Cargnel cercò di salvare ciò che era possibile ma non senza difficoltà: soltanto anni dopo, esattamente nel 1929, fece un'accurata stima dei danni per capire cosa fosse recuperabile e cosa no e si adoperò soprattutto per ottenere i risarcimenti dei danni di guerra dallo stato, ma non solo, si indebitò totalmente, chiese svariati prestiti e aprì mutui, il tutto allo scopo di rimettere in funzione gli stabilimenti. Contro ogni previsione ci riuscì: alla fine degli anni '20 la fabbrica tornò ad essere annoverata tra le migliori per la produzione di montature in celluloide e per la lavorazione delle lenti e l'aggiornamento era talmente costante ed accurato che si riusciva a soddisfare, ancora una volta, qualsiasi richiesta.

Viaggiando in Germania, Cargnel fece la conoscenza di un tecnico di nome Willi, il loro fu un incontro fortunato perché da lui apprese tantissime nuove tecniche soprattutto inerenti alla tranciatura dell'occhiale, ma non solo, il viaggio fu fruttuoso anche perché rilevò e trasportò in Italia un intero impianto, molto all'avanguardia, per la lavorazione delle lenti. Tra il 1926 ed il 1927 la fabbrica raggiunse il suo periodo più florido, assunse dimensioni enormi arrivando ad impiegare ben 500 operai, i quali non provenivano solo dal Cadore ma anche da zone limitrofe quali la valle di Zoldo e quella dell'Alpago, o, in alcuni casi addirittura dal Friuli-Venezia Giulia¹⁶⁰.

Questo ingrandimento però ebbe i suoi lati negativi, portò infatti il Cargnel a commettere degli errori gravi sia dal lato economico che organizzativo, errori che poi la fabbrica pagò. Vi era, innanzitutto, bisogno di assumere non solo operai ma anche impiegati addetti alla gestione e all'amministrazione, ruoli, insomma, di un certo rilievo che implicavano una certa responsabilità e proprio per la responsabilità che richiedevano venivano spesso attribuiti a membri della famiglia ovviamente ritenuti persone fidate i quali, però, nella gran parte dei casi non possedevano le capacità per svolgere tali impieghi. Tutto ciò provocò, col tempo, errori di varia natura e incomprensioni profonde che portarono all'aumento di problemi di coordinamento delle attività, i quali vennero aggravati dal fatto che la produzione e gli uffici non si trovassero più nel medesimo luogo (in principio si pensava, erroneamente, che la gestione da Pieve avrebbe reso tutto più pratico e comodo). Tutto ciò si tramutò in una situazione senza possibilità di soluzione: i

¹⁶⁰ PERUZ, U. (1981), *Vita di lavoro*, Pieve di Cadore, p. 31.

continui disaccordi e la gestione nel complesso poco adeguata dell'attività, sommate ai gravi problemi finanziari che affliggevano l'azienda, la condussero al fallimento, dichiarato in via ufficiale nel 1932 dal tribunale di Belluno¹⁶¹.

A peggiorare la situazione vi era stato al contempo il problema della concorrenza, in Cadore si era creato a partire dall'inizio del '900 un panorama di produttori nuovi molto fitto, questo perché molti dirigenti, capi reparto o operai figli della gestione Frescura o della Cargnel stessa, avevano tentato la fortuna e si erano messi in proprio creando le proprie realtà e queste si rivelarono realtà di successo che, grazie anche alla mancata organizzazione all'interno della "Cargnel & C." avevano ottenuto un'importante acquisizione di quote di mercato proprio a loro favore e a discapito del "vecchio concorrente"¹⁶².

3.6. Guglielmo Tabacchi e la fondazione di SAFILO

L'impresa di Guglielmo Tabacchi è da inserirsi nella vicenda di fallimento che aveva visto protagonista il precedente gestore Ulisse Cargnel. Nato nel 1900 a Solvay (New York), Guglielmo era, in realtà, figlio di italiani immigrati all'estero: il padre, Vittorio, era originario di Sottocastello, la madre, Erminia De Mattia, di Trieste. A spingere Vittorio Tabacchi fuori Italia fu senza dubbio la necessità di lavorare, il Cadore della seconda metà dell'Ottocento infatti offriva più incertezze che opportunità. Negli Stati Uniti Vittorio cambiò più lavori fino a trovare stabilità presso un'officina di Boston dove era impiegato come meccanico. Nacque però, successivamente, la volontà di tornare in Italia: il desiderio era quello di mettersi in proprio perché, in fin dei conti, la vita in America gli aveva permesso di acquisire esperienza lavorativa a sufficienza per pensare di poter avviare una sua attività, smettendo di lavorare come dipendente ed iniziando da gestore ed amministratore. In questo frangente vi sono da aggiungere tutte quelle

¹⁶¹ PERUZ, U. (1981), *Vita di lavoro*, Pieve di Cadore, pp. 39-51.

¹⁶² FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, pp. 44-50.

“determinanti di tipo affettivo, rinviati al mito dell’attaccamento alla propria terra da parte dell’uomo di montagna¹⁶³”

che in molti casi spingevano gli emigrati a volersi ricongiungere alla propria madre patria e ciò valse anche nel caso Vittorio Tabacchi. Fu così che, assieme ai figli e alla moglie, quest’ultima fortemente contrariata all’idea di doversi spostare in una realtà ben più arretrata di quella americana, Vittorio fece ritorno in patria dove aprì il “Garage Tabacchi”, attività di autonoleggio con annessa officina.

Il figlio Guglielmo, nel frattempo, si dedicava agli studi e ad affiancarlo vi era un maestro privato di Vodo, almeno fino allo scoppio della guerra; da quel momento in poi iniziò a lavorare anch’egli, prima come venditore di oggetti vari e di abbigliamento maschile, poi come aiutante del padre presso il garage di famiglia. Fin dalla sua giovane età, Guglielmo si dimostrò un ragazzino dallo spirito intraprendente, era socievole e sveglio ma, in modo particolare, dimostrava di possedere una naturale attitudine per una capace ed efficace gestione sia di questioni di affari sia di relazioni con il prossimo, tutte doti che, come si vedrà, gli portarono ottimi frutti.

Giunta la fine degli anni ’20 del 1900, l’ormai adulto Guglielmo si interessò alla vita dei gelatai che operavano in Germania o in Polonia, conscio dei grandi guadagni con cui facevano ritorno in patria e, consapevole delle possibilità che un lavoro di quel tipo avrebbe potuto fruttargli, a guerra terminata decise di acquistare proprio una gelateria in Polonia, più precisamente a Varsavia, dove avrebbe lavorato come era consuetudine all’epoca nei mesi da febbraio ad ottobre per poi fare ritorno a casa durante l’inverno. Fu durante una delle sue pause invernali in Cadore, durante le quali tornava in contatto con gli abitanti e la realtà locali, che il Tabacchi venne a conoscenza delle vicende fallimentari di Ulisse Cargnel e considerata, appunto, la sua attitudine per gli affari cui prima abbiamo fatto menzione, Tabacchi vi vide un’occasione che avrebbe potuto fruttargli successo¹⁶⁴.

¹⁶³ FONTANA, G.L., LEONARDI, A., TREZZI, L. (a cura di), (1998), *Mobilità imprenditoriale e del lavoro nelle Alpi in età moderna e contemporanea*, Dipartimento di Storia della Società e delle Istituzioni, Università degli Studi di Milano, Dipartimento di Economia, Università degli Studi di Trento, pubblicato a cura della Libreria Universitaria CUESP, p. 326, cit.

¹⁶⁴ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell’occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, pp. 34-44.

Nel 1933 venne a conoscenza della definitiva disfatta dell'impero costruito da Cargnel e del fatto che tutti gli operai che presso costui erano impiegati fossero rimasti disoccupati, così decise di mettersi in contatto con tale Umberto Peruz, ex dirigente della fabbrica, esponendogli la volontà di volerla rilevare:

“Non era stata solo la profittevole occasione creatasi con il fallimento della Cargnel ad indurre tabacchi a coltivare l'idea di impegnarsi in un settore per lui completamente nuovo come quello della lavorazione delle lenti e degli occhiali, quanto le opportunità offerte dal mercato e dalle speciali economie determinatesi con la concentrazione di imprese nel polo cadorino in un momento di disponibilità di risorse finanziarie accumulate all'estero e di possibili diversificazioni dell'attività imprenditoriale”¹⁶⁵.

I due fecero una stima quantitativa e qualitativa sia dei macchinari che degli stabilimenti rimasti e successivamente si diressero al Tribunale di Belluno per sottoporre la questione. Si presentarono dal Prefetto col chiaro intento di voler acquistare tutto, non solo macchinari e stabilimenti ma anche mobili, merci, attrezzature, brevetti, diritti sull'acqua, insomma ogni genere di proprietà precedentemente posseduta dal Cargnel¹⁶⁶:

“Il signor tabacchi [...] ci teneva molto alla riapertura della fabbrica, soprattutto per dare lavoro a tutta la gente che era rimasta disoccupata [...]”¹⁶⁷.

Tabacchi e Peruz si tennero costantemente in contatto, tra i due era nato un rapporto di fiducia reciproca e giorno per giorno si confrontavano e decidevano assieme il da farsi al fine di poter portare a termine le trattative con successo. I due si misero in contatto con degli ex-capi della Cargnel, in sostanza ex-colleghi dello stesso Peruz, in quanto, secondo il Tabacchi, il loro aiuto sarebbe stato fondamentale per la buona riuscita dell'impresa. Domandò loro di mettersi in società e tutti accettarono.

Avvenne un secondo incontro col Prefetto il quale non lasciò spiragli alla nuova società creatasi:

“Cari ragazzi, apprezzo il vostro coraggio, ma mi sono bene informato e dubito riuscirete a condurre un'industria così difficile, con la concorrenza da affrontare, tanto più che la vostra

¹⁶⁵ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, pp. 64-65, cit.

¹⁶⁶ Ivi, p. 63.

¹⁶⁷ PERUZ, U. (1981), *Vita di lavoro*, Pieve di Cadore, p. 55, cit.

società, costituita da un negoziante di vino (Odilone Barnabò) e da un gelatiere (il sig. Tabacchi)
...¹⁶⁸”.

La mancata fiducia dimostrata dal Prefetto, come si può dedurre da quanto sopraccitato, era dovuta principalmente a tre ragioni: *in primis*, il dirigente Tabacchi veniva considerato solamente sulla base delle sue esperienze lavorative pregresse, assolutamente non inerenti all’ambito dell’occhiale, anziché per il suo spirito e la sua spiccata attitudine imprenditoriale; ciò bastò al Prefetto per giudicarlo incapace di portare avanti un’industria di quel tipo e soprattutto di quella dimensione. *In secundis*, alla base della diffidenza del Prefetto vi era un motivo analogo al precedente che però vedeva chiamati in causa i numerosi ex-dirigenti di cui Tabacchi si era circondato e a cui aveva chiesto di collaborare: anche costoro non venivano reputati all’altezza di una simile impresa dal momento che, sempre per il Prefetto, si trattava solamente di uomini pratici piuttosto che di veri e propri tecnici ed esperti, non adatti quindi alla gestione di una tale realtà. L’ultima preoccupazione concerneva, invece, l’enorme concorrenza che si era andata creando in Cadore, e non solo, dagli anni ’20 in poi, una concorrenza che vedeva il panorama dell’occhiale cadorino animato da sempre più aziende, per la precisione 17, specializzate nella lavorazione delle lenti, delle montature o degli accessori. A riprova della stabilità di queste nuove, per quanto di dimensioni molto inferiori, realtà, vi era il fatto che queste riuscissero a coprire un buon 80% del totale nazionale¹⁶⁹ e che si fossero consolidate a tal punto da poter mantenere elevata la loro produzione nonostante il fallimento della storica fabbrica Cargnel¹⁷⁰.

Le circostanze negative venutesi a creare non impedirono però alla nuova società formatasi di proseguire nell’intento, anzi, nel marzo del 1934 Tabacchi si recò presso l’ufficio del notaio Alessandro da Borso a Belluno procedendo con l’iscrizione definitiva della società nel registro delle imprese: fu così che nacque la S.A.F.I.L.O. ovvero la Società Anonima Fabbrica Italiana Lavorazione Occhiali la quale, dopo soli pochi giorni, esattamente il 19 marzo, riprese a lavorare sotto la direzione del Tabacchi stesso,

¹⁶⁸ PERUZ, U. (1981), *Vita di lavoro*, Pieve di Cadore, p. 58, cit.

¹⁶⁹ Ivi, p. 58.

¹⁷⁰ FONTANA, G.L. (2001), *Da area debole ad area forte: formazione ed evoluzione del distretto dell’occhialeria cadorina*, in *Aree forti e deboli nello sviluppo della montagna alpina*, Leonardi, A. (a cura di), dipartimento di Economia, pubblicato da Università degli studi di Trento p. 132.

proprietario e primo dirigente di tutta l'azienda, insieme agli altri direttori che questi aveva voluto con sé, compreso, ovviamente, il Peruz. A coadiuvare Tabacchi ed i suoi soci vi furono alcuni dei componenti della stessa famiglia Tabacchi, a volte come operai, altre volte coprendo ruoli in amministrazione¹⁷¹.

La fabbrica lavorò da subito a pieno ritmo concentrandosi sia sulle montature metalliche sia su quelle in celluloide, che ormai all'epoca andavano per la maggiore, ci si occupava inoltre della produzione di lenti, il tutto seguendo la metodologia di lavoro adottata in precedenza da Cargnel, metodologia che però, man mano, Tabacchi migliorò e adattò alle esigenze della sua nuova realtà al fine di non incorrere negli stessi errori compiuti dal suo predecessore¹⁷².

Vi furono parecchi elementi, si sottolinea, che contribuirono al successo di SAFILO su cui vale la pena soffermarsi e che ne marcarono la gestione per tutto il corso degli anni '40: innanzitutto, Tabacchi si dimostrò fin da subito un imprenditore curioso, aperto all'innovazione e al cambiamento, e furono proprio questi aspetti a portarlo spesso all'estero per apprendere il più possibile da altri produttori, in quanto a tecniche e lavorazioni, e, proprio grazie a questo suo atteggiamento di costante ricerca di confronto col prossimo riuscì a far occupare alla SAFILO un posto costantemente in prima linea nel panorama della *lunetterie* nazionale e mondiale¹⁷³.

Con Tabacchi aumentò anche l'esportazione all'estero, sinonimo di arricchimento e afflusso di capitali, la quale toccò i paesi del Mediterraneo, quelli Baltici, l'America sia del Nord che del Sud ed il Medio Oriente ma non solo, si decise di essere il più presenti possibile anche sul territorio italiano affidando le vendite a due rappresentanti che sarebbero stati pagati a provvigione, sulla base degli ordini raccolti, si trattava del Signor Merli e del Signor Regona: costoro avevano diviso il Paese in due aree di influenza, più precisamente da Roma in su se ne sarebbe occupato Merli, da Roma in giù Regona, allo scopo di raccogliere le commissioni e farle giungere in fabbrica ogni tre giorni circa. Il loro contributo fu fondamentale, si ottennero talmente tanti ordini che nel giro di breve tempo si resero necessarie nuove assunzioni¹⁷⁴.

¹⁷¹ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 69.

¹⁷² Ivi, p. 73.

¹⁷³ Ivi, p. 110

Altra scelta fondamentale, si puntò alla produzione di massa, che consisteva in un sistema di fabbricazione basato su produzioni ripetitive in grandissima quantità di un tipo di bene standardizzato così da non sopperire alla concorrenza riuscendo ad immettere sul mercato un quantitativo maggiore di prodotto a costo di fabbricazione inferiore. Questo genere di produzione, contrapposta a quella di tipo artigianale, si sviluppava lungo una catena produttiva all'interno della quale vi era, in aggiunta, una rigida parcellizzazione del lavoro, ovvero una precisa suddivisione dei compiti che vedevano impegnato ogni operaio in una determinata fase e gli altri in tutte le rimanenti, senza che alcun lavoratore dovesse occuparsi o specializzarsi in più mansioni di tipo differente¹⁷⁵. Grazie all'aumento della produzione e alle grandi esportazioni la SAFILO aumentò enormemente i suoi guadagni e grazie a questa nuova ondata di proventi Tabacchi riuscì ad apportare miglioramenti costanti sia ai processi produttivi sia ai macchinari stessi. Si lavorò per procure, conseguentemente, anche nuove competenze a livello umano, tramite l'assunzione di personale tecnico sempre più qualificato¹⁷⁶.

Vi fu però una scelta, o, per meglio dire, un investimento, che si rivelò per Guglielmo Tabacchi più vittorioso di tutto il resto, e fu quello che concerneva l'occhiale da sole: egli decise di investire non più solo nei modelli da vista ma anche in quelli solari che sempre maggiormente si stavano facendo luogo nel panorama dell'occhialeria mondiale. Egli aveva notato che tale oggetto, venendo sempre più celebrato ed esaltato dalla moda, stava andando incontro ad una richiesta sempre più elevata ed era divenuto un oggetto desiderato da sempre un maggior numero di persone.

“L'asse si spostò dall'utile al piacevole [...]. L'orientamento verso gli occhiali da sole da parte dell'industria cadorina determinò un ulteriore incremento delle esportazioni, ma fu soprattutto il fattore moda a sancire da allora in poi la sua leadership a livello mondiale dell'occhiale di qualità cadorino, consentendogli di sbaragliare la concorrenza [...]¹⁷⁷”.

Se, per l'appunto, l'occhiale da sole era nato in principio come protezione contro i danni da raggi solari, in questi anni la concezione che lo avvolgeva cambiò e, presso la

¹⁷⁴ PERUZ, U. (1981), *Vita di lavoro*, Pieve di Cadore, p. 68.

¹⁷⁵ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 73.

¹⁷⁶ Ivi, p. 123.

¹⁷⁷ Ivi, p. 125.

società, si creò un'idea più legata all'accessorio chic che all'oggetto protettivo vero e proprio. Per essere totalmente esaurienti è necessario sottolineare che tale immensa ed inattesa espansione era stata in gran parte fomentata dall'influenza considerevole esercitata dagli Stati Uniti d'America sul versante Europeo e, non vi è dubbio, fu proprio dal rilievo che gli *States* diedero alla moda con sempre più convinzione, che anche in Italia questo fenomeno si fece sentire con maggior prepotenza. Ovviamente, anche questa sfida vide Tabacchi vincitore: il puntare sull'occhiale da sole portò un incredibile aumento sia alla produzione che all'esportazione anche perché tra i grandi fabbricanti europei era stato lui il solo a scommettere su questa nuova produzione. È importante ricordare come, in questo frangente, fu particolarmente rilevante il ruolo ricoperto da quei Paesi che decisero di non intraprendere la strada della nuova produzione, come Francia e Germania, agevolando, di fatto, l'Italia: mentre questi sottovalutarono l'occhiale solare perché frenati dalla stagionalità della domanda, ritenendolo conseguentemente un prodotto che non avrebbe fruttato a sufficienza, Tabacchi fu il solo ad intuirne il potenziale ed il grande guadagno che ne avrebbe ricavato. In conclusione, la SAFILO, trovandosi sola a puntare su questo prodotto, causò agli altri concorrenti la perdita di importanti comande e quote di mercato¹⁷⁸.

Altro aspetto fondamentale della gestione Tabacchi fu l'importanza data alla pubblicità e alla promozione, fondamentali per far conoscere sempre più ampiamente il prodotto cadorino all'estero e in Italia, e soprattutto per crearsi un'immagine di elevata qualità e credibilità che si sarebbe poi tradotta nella possibilità di penetrare nuovi mercati. Anche in questo egli fu agevolato dalle sue capacità, seppe come promuovere il proprio prodotto sfruttando al meglio i giornali, le riviste ed anche i quotidiani, ma ciò non gli bastò, a tal proposito diede vita al MIDO, ovvero della Mostra Internazionale dell'Occhiale, attualmente annoverata tra le fiere più note e più all'avanguardia del mondo, che si tiene a Milano ogni anno e dove prendono parte dai produttori più grandi e conosciuti a quelli più piccoli e di nicchia¹⁷⁹. Inizialmente MIDO nacque come fiera campionaria specializzata in materiale ottico ma, man mano, si ingrandì e si specializzò creando ambienti che raggruppavano produttori di materiali simili tra loro, chi le lenti, chi le

¹⁷⁸ FONTANA, G.L.- ROVERATO G. (2001), *Processi di settorializzazione e di distrettualizzazione nei sistemi economici locali: il caso Veneto*, Bologna, Il mulino, p. 57.

¹⁷⁹ www.mido.com, sito ufficiale MIDO.

montature, chi l'occhiale completo da vista o da sole, chi strumenti per l'optometria o l'oftalmologia, chi utensili da laboratorio, minuteria ed accessori vari, ma anche macchinari, attrezzi e materie prime¹⁸⁰.

Per quanto riguarda, invece, la gestione interna della fabbrica e, in modo particolare, del personale, anche da questo punto di vista vi furono prese di posizione importanti: Tabacchi si preoccupò di creare regole e programmi finalizzati al mantenimento della disciplina e dell'ordine tra i dipendenti, al fine di punire i più sfaticati e premiare quelli instancabili e disciplinati. Si organizzarono, in aggiunta, numerose occasioni di ritrovo per favorire il benessere dell'operaio, occasioni quali viaggi, gite, feste, che scindevano dal lavoro svolto in fabbrica e che avevano lo scopo di promuovere, appunto, il benessere del dipendente all'interno dell'ambiente di lavoro, da un lato e, dall'altro lato, di incentivare i dipendenti a restare contrastando la volontà di emigrazione che spesso li vedeva partire per l'estero sperando di trovare occupazioni migliori (aspetto da non sottovalutare in quanto causava all'azienda grave perdita di manodopera e posti di lavoro vacanti, e all'epoca la disponibilità di operai non era immediata da reperire)¹⁸¹.

Tabacchi si occupò della fabbrica SAFILO per tutta la sua vita e solo con il sopraggiungere dell'anzianità decise di delegare la gestione ed ogni responsabilità da essa derivante ai figli e, a tal proposito, vi è da fare un'ultima considerazione: nonostante, infatti, costoro abbiano dimostrato di essere uomini capaci, nonostante siano stati fautori di un'ulteriore espansione di SAFILO anche all'estero e di capillari esportazioni in tutto il mondo, eccezion fatta per il blocco sovietico, nonostante abbiano aperto nuove sedi in aree dell'Italia più pratiche, ma anche in America, in zone più vicine alle grandi vie di comunicazione e dove, in aggiunta, il reperimento della manodopera sarebbe stato facilitato, nonostante tutto ciò non vi è dubbio alcuno che la grandezza ed il grande *boom* di SAFILO nella seconda metà del secolo la si debba alle basi poste dalla geniale personalità di Guglielmo Tabacchi il quale, al momento della sua morte, nel 1974 a Padova, si lasciò alle spalle un panorama industriale ben diverso da quello che l'aveva accolto nei lontani anni '20¹⁸² e che, nella parte conclusiva a seguire, analizzeremo.

¹⁸⁰ AA. VV. (1986), *Occhiali Italiani*, Edizione Anfao, Artegrafica Silva, Parma, pp. 132-133.

¹⁸¹ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 74.

Una comparazione. Riflessioni conclusive

Giunta ora al termine di questo percorso per lo più storico, tramite il quale ho cercato di ripercorrere ed esporre il processo di sviluppo ed espansione dell'occhialeria francese e di quella italiana nei due dipartimenti, rispettivamente, del Giura e del Cadore, vorrei concludere questo studio comparato valutando alcuni fattori caratterizzanti le due aree e, per farlo, prenderò in considerazione due punti di vista differenti: da un lato i principali elementi che hanno accomunato le due aree, tutti quegli aspetti di varia natura che, sostanzialmente, ho notato essere simili sia per l'una che per l'altra; dall'altro lato vorrei invece focalizzare l'attenzione su alcune condizioni, scelte o avvenimenti i quali, a mio parere, hanno contribuito a favorire lo sviluppo di un distretto andando, di fatto, a discapito dell'altro. Come si vedrà dall'analisi a seguire, appunto, durante il corso del Novecento, ed in particolar modo nella seconda metà del secolo, il Cadore riuscirà a confermare la sua posizione di *leader* diventando il primo produttore mondiale nella fabbricazione di occhiali, a differenza del Giura che, al contrario, avrà un destino ben diverso e si vedrà condannato a divenire un'area dal punto di vista industriale spenta ed abbandonata. Per sviluppare queste considerazioni e soprattutto per spiegarmi nella maniera più esauriente possibile, ritengo che sarà opportuno soffermarmi, in aggiunta, anche su qualche nozione inerente al concetto di distretto industriale stesso.

Per cominciare vorrei sottolineare come, da un punto di vista territoriale, le due aree abbiano condiviso una realtà geografica molto simile: sia il Cadore sia il Giura, di fatti, erano e sono tuttora vallate montuose che presentano tutte le caratteristiche peculiari di un territorio di quel tipo, partendo dal clima che, in entrambi i casi, è molto rigido con inverni lunghi e spesso nevosi, fino allo stato di isolamento quasi totale dovuto e notevolmente aggravato dalla completa assenza di collegamenti, mancanza che, per lungo tempo, li ha resi territori difficilmente raggiungibili per chi proveniva da fuori e, di conseguenza, li ha costretti ad una perenne condizione di esclusione dal resto del Paese e

¹⁸² FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, pp. 143-144.

dell'Europa¹⁸³. Queste caratteristiche prettamente territoriali hanno fatto sì che i due processi di industrializzazione che qui presero vita, seppur con tempistiche differenti dal momento che, ricordo, l'industrializzazione francese ebbe luogo circa un secolo prima di quella cadorina, fossero tutt'altro che privi di ostacoli, sia per quanto riguarda il decorso del loro sviluppo sia le tempistiche, che si rivelarono per l'appunto molto lunghe. Eppure, spingendoci ad un livello di analisi più approfondito, possiamo affermare che, se tali processi hanno preso vita specificatamente in aree così simili tra loro, non è stato frutto della sola casualità, anzi tutt'altro: parallelamente a questi fattori di cui si è fatto pocanzi menzione, le due aree presentavano anche una serie di altri elementi, questa volta favorevoli, che si rivelarono assolutamente necessari per permettere l'avvio di questo sviluppo rappresentando delle fondamenta solide per l'industria dell'occhiale, ricordiamo a tal proposito la presenza di numerosi corsi d'acqua, la presenza di materie prime, un tipo di popolazione abituata al duro lavoro e, conseguentemente, una disponibilità di manodopera abbastanza elevata.

A proposito dei primi due citati, i corsi d'acqua e le materie prime, si è qui di fronte ad elementi concreti di tipo ambientale: per quanto riguarda i primi bisogna ricordare il ruolo chiave che ricoprirono in quanto grazie alla loro portata, più o meno grande che fosse, fornivano energia durante tutto l'anno (va da sé che, visto il clima, non sussistesse il rischio di siccità nemmeno nei mesi più caldi dell'estate): tramite l'utilizzo di mulini, i fiumi consentivano l'azionamento dei macchinari sfruttando e convertendo la forza dell'acqua in energia; per quanto riguarda invece le seconde, ovvero la presenza delle materie prime, esse si trovavano in quantità sufficiente da non aver bisogno di importarle. Tal condizione si rivelò essere doppiamente favorevole, innanzitutto perché rappresentava una comodità, in quanto permetteva di evitare tutte quelle questioni legate ad un trasporto dall'esterno che sarebbe risultato difficoltoso per i motivi precedentemente specificati e, secondariamente, perché la loro presenza in loco permetteva di risparmiare sugli stessi costi di trasporto, aspetto da non sottovalutare specialmente per quanto concerne i primi coraggiosi iniziatori di tale attività i quali, spesso, non disponevano di grossi capitali.

¹⁸³ VERVAEKE, M. (2003), *Le design et les immaterialités de l'entreprise*, L'Harmattan, Paris.

Oltre a questi elementi di tipo più ambientale e materiale, vi sono da considerare quelli che definirei invece umani, legati ad aspetti più astratti che concreti: è questo il caso della popolazione la quale, innanzitutto, aveva bisogno di provvedere alla propria sopravvivenza, cosa non facile se consideriamo in particolar modo le condizioni dei primi insediamenti, ma essendo legata a questo costante bisogno era abituata a lavorare duramente anche in condizioni climatiche critiche. A tal proposito specifico come la gente del Giura e quella del Cadore sia stata, ho potuto notare, più e più volte descritta in letteratura per l'instancabile laboriosità che le contraddistingueva la quale faceva sì che ci fosse, conseguentemente, una disponibilità di manodopera abbastanza elevata. Il tasso di disponibilità ad essa legato, inoltre, aumentava largamente soprattutto nei periodi freddi, ricordo infatti che, durante la bassa stagione e la stagione morta, gli abitanti dei villaggi moréziens o cadorini facevano ritorno in patria dopo aver svolto all'estero (Svizzera, Germania, Polonia...) attività notoriamente fruttuose e di vario tipo nei periodi caldi, per poi appunto fare ritorno a casa cercando un lavoro che potesse fruttargli qualche altro guadagno da integrare.

Un altro aspetto sempre di tipo umano e non materiale, è quello inerente alla fortunata e direi forse casuale, presenza di uomini dall'attitudine imprenditoriale che sapevano gestire bene le proprie attività e i propri affari, aspetto di cui si trova conferma anche in questo caso in numerosi testi e che riguardava già le prime figure di pionieri dell'occhiale, sia per il caso italiano che per quello francese: in numerosi libri che raccontano la storia dell'occhiale cadorino o jurassien troviamo elogiata la spiccata capacità imprenditoriale sia di Caseaux sia di Frescura, capacità che gli consentiva di gestire con abilità le molteplici attività in cui si cimentavano investendo poi i guadagni ottenuti nella nuova produzione, quella appunto dell'occhiale, ottenendo frutti ancora più abbondanti: si è di fronte, insomma, a gente semplice ma estremamente valida e capace.

Fu proprio da queste menti ingegnose, altro aspetto da tenere presente, che derivò la capacità di costruire da sé gli strumenti necessari alle prime lavorazioni. Si trattava, inizialmente, di attrezzature molto rudimentali che man mano andarono migliorandosi e specializzandosi proporzionalmente alla complessità delle lavorazioni nelle quali venivano impiegati e questo aspetto si rivelò, nuovamente, positivo e pratico: come già asserito si disponeva di capitali spesso minimi, perciò possedere le capacità per costruirli da sé rappresentava un risparmio notevole. Ovviamente, questa pratica fu possibile fino

a quando lo permisero le lavorazioni stesse, rimanendo per lo più basilari, richiedendo dunque strumentazioni altrettanto semplici e rudimentali, poi le cose cambiarono via via che anche i modelli si migliorarono e divennero più complessi esteticamente e strutturalmente, necessitando quindi di attrezzature all'altezza.

Da questa serie di fattori combinati di cui si è appena parlato videro la luce, in entrambi i casi, aree sviluppatesi industrialmente in maniera sempre più definita: va da sé che l'industrializzazione che le ha investite abbia richiesto ovviamente parecchi anni prima di giungere alla conformazione assunta nel '900 ma a tal proposito è altrettanto giusto ricordare che in processi di questo tipo, i mutamenti sono normali e continui nel tempo e non si arriva mai ad una realtà definitiva ed immobile.

Ciò su cui è importante soffermarsi a questo punto è il concetto di "area trampolino" dal momento che, per entrambi i casi studiati in questa sede, si è trattato proprio di zone trampolino, ovvero di basi di lancio per tutti coloro che impararono l'arte della creazione degli occhiali lavorando nelle fabbriche come operai, fabbriche che assunsero la funzione di scuola quindi, apprendendo tutto ciò che era necessario sapere sulla loro fabbricazione, per mettersi in un secondo momento in proprio attuando questo *savoir-faire* non più da dipendenti ma da gestori, ed è proprio in questo che ritengo consista il punto nodale sullo sviluppo del distretto industriale. È da questa mobilità infatti, che prese vita quello che noi nel corso del '900 chiameremo distretto industriale, realtà che si andrà a formare dal 1920 circa in poi sia in Cadore che nel Jura, grazie ai molti cadorini e moréziens che si stabilirono anche in zone limitrofe a quelle di Morez stessa o di Calalzo ma con lo scopo comune di dare vita a realtà nuove, a laboratori nuovi e nuove fabbriche, contribuendo così a creare un complesso centro di produzione di occhiali.¹⁸⁴

Ma sostanzialmente, cosa è un distretto? Come prende vita e forma? Quando si parla di distretto industriale si fa innanzitutto riferimento ad un agglomerato di imprese di piccola, media o grande dimensione. Vi sono però una serie di altre svariate caratteristiche che definiscono questa realtà industriale che di seguito elencherò: la prima consiste nel fatto che le imprese che lo compongono sono ubicate in una zona geografica ben definita e circoscritta, la seconda concerne il loro livello di specializzazione il quale, a seconda dei

¹⁸⁴ AA. VV. (1996), 1796, *D'un clou naquit la Lunetterie à Morez*, in "Vente". N° di settembre.

casi, può essere più o meno elevato sulla base del grado di meccanizzazione che possiedono, la terza è che possono essere specializzate in una specifica lavorazione di un determinato prodotto oppure in molteplici. Un po' più complessa è la quarta caratteristica che, invece, è legata all'ambiente distrettuale nell'insieme ed in modo specifico tange la catena produttiva creatasi all'interno: il tessuto di imprese che prende forma infatti, è composto da fabbriche di tipo vario che, però, fanno parte di una stessa filiera produttiva (nel caso specifico, quella dedicata alla fabbricazione dell'occhiale) ed essa potrà essere di tipo poli-industriale oppure di tipo mono-industriale, nel primo caso le imprese si occupano di tutta la catena produttiva mentre nel secondo caso di singole lavorazioni (nel caso specifico preso in esame, una ditta potrebbe fabbricare, ad esempio, solo naselli, lenti, o stanghette...). Il distretto che presenta questa forma, solitamente, vede collocate nel fulcro di esso le imprese poli-industriali mentre quelle mono-industriali si trovano in aree limitrofe leggermente più ai margini¹⁸⁵. La quinta ed ultima caratteristica concerne la complessità stessa dell'ambiente distrettuale, il quale è caratterizzato da una serie di relazioni che accomunano e mettono in contatto le varie imprese che ne fanno parte, si tratta per lo più di interrelazioni economiche le quali contribuiscono a renderlo un ambiente estremamente complesso¹⁸⁶.

Per quanto riguarda, invece, la nascita di un distretto, si è senza dubbio di fronte ad un processo che non risulta né veloce né circoscrivibile nel tempo; perché prenda vita, infatti, esso ha bisogno di partire da un'industrializzazione di base la quale, a sua volta, è possibile solo se si dispone di un quantitativo sufficiente di risorse e, solo successivamente, si potranno sviluppare le conoscenze specifiche, per lo più tecniche ed imprenditoriali tipiche di ogni distretto¹⁸⁷. Tutta questa serie di conoscenze che, col tempo, si accumulano, si diffondono, circolano tra i vari attori, creano una cosiddetta conoscenza stratificata la quale permette al distretto stesso di divenire un ambiente altamente specializzato¹⁸⁸. Le fabbriche facenti parte di questa realtà sono solitamente

¹⁸⁵ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 7.

¹⁸⁶ www.treccani.it, sito ufficiale dell'enciclopedia Treccani.

¹⁸⁷ FONTANA, G.L.- ROVERATO G. (2001), *Processi di settorializzazione e di distrettualizzazione nei sistemi economici locali: il caso Veneto*, Bologna, Il mulino, p. 8.

¹⁸⁸ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, p. 7.

accomunate dalla parcellizzazione del lavoro, si è di fronte, quindi, ad una modalità che implica la scomposizione tecnica del ciclo produttivo in una serie di operazioni più elementari e distinte ognuna delle quali viene affidata ad un determinato operaio specializzato proprio in quella specifica lavorazione. Tale metodologia di lavoro viene scelta perché già in passato, si dimostrò più efficiente, condusse non solo ad una specializzazione più elevata del singolo lavoratore ma permise anche di procedere col lavoro in modo più preciso, puntuale, a ritmo costante¹⁸⁹.

Al fine che il distretto possa, però, non soccombere di fronte alla concorrenza, restare sempre competitivo e ben operante nonostante tutte le difficoltà che presenta non solo il suo ambiente interno ma anche quello esterno, è necessario che esso aggiorni continuamente le sue conoscenze, il suo patrimonio culturale tecnico in modo particolare, che faccia circolare le informazioni e che mantenga costantemente vivace la sua predisposizione all'adattamento, al cambiamento, oltre che una forte apertura mentale. L'espansione del distretto, inoltre, viene agevolata nella maggior parte dei casi dalla possibilità di essere ben collegati col resto del mondo, essere integrati nello scenario industriale, sociale ed economico per restare sempre al passo coi tempi¹⁹⁰.

La sopravvivenza del distretto non è cosa per nulla scontata, se da un lato, infatti, ci si trova di fronte alla possibilità di decollo industriale, dall'altro lato si presenta invece quella del declino. Essa avviene nel momento in cui le condizioni finora elencate, insieme anche a molte altre che però in questa sede non ci è possibile analizzare, vengono a mancare. Possiamo comunque essere più esaurienti specificando che

“L'evoluzione, o meglio l'involuzione, di un distretto industriale verso il declino comporta il progressivo ed inesauribile depauperamento della popolazione di aziende e [...] il venir meno della rete di relazioni e del legame tra specializzazione produttiva e territorio. Molteplici sono i fattori che possono portare a questo scenario ma, in generale, si può affermare che esso sia causato dalla mancanza di risorse di qualità ed iniziative in grado di ridare slancio alla specializzazione produttiva, intraprendendo traiettorie più in linea con il nuovo contesto in cui il distretto si trova ad operare e mantenendo allo stesso tempo inalterate le sue peculiarità strutturali e relazionali. Un distretto in declino è un distretto in cui le difficoltà incontrate nell'affrontare il nuovo contesto economico sono state particolarmente intense e con conseguenze non arginabili. Sicuramente il maggiore ostacolo è [...] rappresentato dall'apertura

¹⁸⁹ www.treccani.com, sito ufficiale dell'Enciclopedia Treccani.

¹⁹⁰ FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano, pp. 7-11.

internazionale dei mercati, fenomeno che ha messo in rilievo i limiti del distretto come sistema chiuso. Infatti, con l'avvento della globalizzazione, l'abitudine a far circolare conoscenze ed abilità solo fra le aziende del distretto, evitando collegamenti con l'ambiente esterno, ha portato i sistemi distrettuali alla loro dissoluzione dall'interno e quindi all'avvio della fase di declino.¹⁹¹”.

Fu questo lo sfortunato caso del distretto francese del Jura il quale, dopo un secolo e mezzo di egemonia, fu destinato a perderla per cause svariate: mentre il Cadore, infatti, nel corso del '900 ed in modo particolare nella seconda metà, andò stabilizzando, affermando e successivamente espandendo la propria realtà vedendo l'imporsi di numerose aziende destinate ad assumere un ruolo da *leader* e, a tal proposito, possiamo citare non solo la grande SAFILO di Tabacchi ma anche la Luxottica di Del Vecchio nell'Agordino, la De Rigo o la Marcolin nel Longaronese, quello francese si vide, al contrario, sottrarre il primato già verso gli anni '40, '50. Possiamo asserire, anche se in linea generale, che il posto in prima fila ottenuto dal Cadore e da esso mantenuto lo si doveva, in linea generale, all'elevato livello di qualità che avevano assunto col tempo tutte le fasi di progettazione e di lavorazione del prodotto, qualità che bloccò altre aziende nel raggiungimento e superamento di quella soglia venendole destinate a mantenere un livello di qualità e quantità sempre inferiore¹⁹².

Osservando però quello che è stato l'*excursus* storico da me analizzato nei due capitoli precedenti di questo elaborato, ho riscontrato delle dinamiche complesse e molteplici fattori che, a mio parere, hanno contribuito al fallimento dell'area francese e, qui di seguito, vorrei riportarle.

In primis, tra le varie cause possiamo ricordare la concorrenza sempre maggiore ed aggressiva che vedeva dettare le regole dei giochi proprio dall'Italia, la quale primeggiava con quantità di prodotti più elevate fabbricate ad un costo inferiore, questo perché essa aveva optato, nel corso del '900 e già nella prima metà, per la produzione in scala, la quale consentiva di fabbricare un maggior numero di occhiali a costo inferiore.

¹⁹¹ SORATO, S. (2013/2014), *I modelli evolutivi dei distretti industriali. Confronto tra letteratura ed evidenze empiriche per tre distretti industriali*. Tesi di laurea, Università degli studi di Padova, p. 19, cit.

¹⁹² CHIAROLANZA, D. *Il distretto dell'occhialeria bellunese e l'ingresso dei nuovi brand made in Italy nel mercato dell'occhiale. Il progetto VELVET BLOOD*. Tesi di Laurea, Università degli studi di Venezia, Ca Foscari, p. 21.

Ad aggravare le cose, successivamente, subentrò anche la questione legata alla dislocazione della stessa produzione all'estero, più precisamente nei paesi Asiatici dove la fabbricazione costava ancor meno: basti pensare che un occhiale prodotto in Italia costava dieci volte di più di uno prodotto in Asia. Ritengo opportuno a questo punto ricordare un altro aspetto correlato al precedente ed inerente all'opposizione tra una produzione di tipo più industriale ed una di stampo più artigianale in quanto i francesi, soprattutto con l'aumentare della globalizzazione, dimostrarono di voler puntare al mantenimento di una dimensione più artigianale che industriale, ritenendo che una meccanizzazione esageratamente vasta simboleggiasse una perdita di qualità¹⁹³; se si pensa al numero di dipendenti per laboratorio si noterà come questi, in Francia, difficilmente raggiungessero le cinquecento unità e ad essere più frequenti fossero proprio le imprese di dimensione piccola o media, con un numero di operai che toccava le 50, massimo 100 unità, in pochissimi casi le 200 o oltre¹⁹⁴. Nonostante le numerose figure imprenditoriali dell'occhiale francese avessero sempre puntato all'espansione e all'ingrandimento delle proprie realtà, infatti, essi continuarono al contempo a privilegiare la qualità puntando, ad esempio, ai mercati di nicchia dove sicuramente servivano meno mani, anche se più qualificate perché la domanda era inferiore ma che, allo stesso tempo, presentavano un costo di produzione da affrontare ben più elevato¹⁹⁵.

Altro aspetto che ritengo essere rilevante concerne l'importanza del *design* e, più in generale, della moda. Ciò che ho potuto notare documentandomi su ambedue le realtà è che, a differenza di quanto fecero gli italiani, i *lunetiers* francesi non riuscirono a dimostrare abbastanza elasticità rispetto alla domanda ed ai gusti dei compratori: come è risaputo, soprattutto considerando l'elevatissima influenza che la moda esercita attualmente, per non soccombere le aziende devono riuscire a rispondere in modo flessibile ai repentini cambiamenti del panorama e della richiesta. Ciò in cui, quindi, furono meno abili i produttori d'oltralpe fu la parte relativa alle fasi di progettazione dell'occhiale, il quale necessitava di essere contestualizzato e non solo pensato come oggetto a se stante, era infatti fondamentale che venisse presa in considerazione la relazione che l'oggetto avrebbe poi avuto col corpo e col volto: si trattava, in modo

¹⁹³ VERVAEKE, M. (2003), *Le design et les immaterialités de l'entreprise*, L'Harmattan, Paris, p. 12.

¹⁹⁴ Ivi, p. 80.

¹⁹⁵ Ivi, p. 12.

particolare, di fasi antecedenti a quella di produzione, in cui si cercava di fare delle previsioni le quali, seppur forse sottovalutate, erano e si rivelarono assolutamente necessarie per ottenere l'apprezzamento del pubblico e, di conseguenza, vedere di più. A questo proposito ritengo opportuno sottolineare altri due aspetti, uno più recente, uno più volto al passato, un atteggiamento, lo definirei, che aveva caratterizzato questi produttori fin dalle origini: in primo luogo fu decisivo il fattore assunzioni in quanto, per poter portare avanti con successo procedure di questo tipo era fondamentale circondarsi di figure professionali adeguate, condizione che per il bacino di Morez non si rivelò per niente facile, complice il fatto che la valle fosse ubicata in una zona molto poco pratica e soprattutto distante dai grandi centri dove, senza dubbio, la disponibilità di questo genere di figure sarebbe stata molto più ampia. Secondariamente, focalizzerei l'attenzione sull'importanza data al confronto con i paesi esteri: a differenza dei produttori italiani che, fin dagli inizi, dimostrarono interesse per la cultura industriale presente al di fuori del Paese compiendo numerosissimi viaggi all'estero al fine di apprendere tecniche e procedure nuove e spesso acquistando anche macchinari dall'estero, i francesi dimostrarono maggior interesse e concentrazione per la loro realtà, quasi senza immaginare che, al di fuori d'essa, gli altri competitori stessero avanzando, migliorando, creando forte concorrenza, si vedrà, a loro discapito.

L'insieme di queste condizioni, in aggiunta, credo che abbiano contribuito nell'impedire a questi ultimi di crearsi un marchio che fosse sinonimo di prestigio e qualità anche presso i paesi esteri, al contrario dell'Italia che, all'estero, veniva riconosciuta e privilegiata proprio per il suo marchio consolidato *Made in Italy*. Il successo francese, da tal punto di vista, sarebbe stato possibile solo tramite una precisa ricerca di design, circa materiali, forme e colori, che avrebbe dato risalto ed importanza a tutti quei valori estetici che si erano andati consolidando non solo durante il '900 ma anche durante il secolo precedente, basti pensare a quanto prima, infatti, l'occhiale perse il suo legame con quello di oggetto medico, tema affrontato nel corso del primo capitolo, passando a quello che lo vedeva soprattutto un accessorio di moda posseduto in molti casi solo per sfizio¹⁹⁶.

¹⁹⁶ AA. VV. (1986), *Occhiali Italiani*, Edizione Anfao, Artegrafica Silva, Parma, pp. 49-51.

A contribuire alla perdita del monopolio francese vi fu senza dubbio il fattore globalizzazione: l'integrazione dei mercati, l'apertura degli stessi al mondo, il subentro di produttori nuovi tra cui gli asiatici, ritengo che abbia trovato i francesi abbastanza impreparati. Da questo punto di vista, mentre gli italiani riuscirono ad essere competitivi e a non perdere quote di mercato esportando il loro prodotto anche all'estero, i francesi persero terreno sia in patria, sia fuori, ed essendo gli italiani fortemente presenti anche nella stessa Francia, questa situazione di concorrenza creatasi comportò un'erosione delle quote di mercato francesi costringendoli ad abbassare i prezzi e a guadagnare, di conseguenza, molto meno.

Credo ci siano state, infine, delle circostanze createsi a livello interno, meno legate, per così dire, all'ambiente esterno o alle dinamiche degli altri produttori, che si sono rivelate sfavorevoli o poco fruttuose per i produttori moréziens: mi riferisco in primo luogo alla questione legata alla mal gestione dei dipendenti la quale culminò nella prima metà del '900 con la crisi degli anni '30 e gli scioperi operai a seguito di una presa di coscienza da parte di questi ultimi dei loro diritti. A differenza di quanto avveniva in Italia, gli operai francesi non ricevevano un pagamento idoneo alle ore di lavoro che trascorrevano in fabbrica, per non parlare delle donne che, come si è più volte sottolineato, nonostante offrirono manodopera qualificata non venivano pagate alla pari degli uomini. Ma non solo, per loro non vennero mai prese iniziative volte ad incentivare la loro permanenza nella fabbrica per migliorare la loro condizione, tramite l'applicazione di una politica volta al benessere dell'operaio, cosa che invece avvenne in Italia già sotto la dirigenza Tabacchi: gite, occasioni di incontro, cene, occasioni di riunione anche con le famiglie di costoro che contribuirono a far sentire gli operai non delle macchine implicate nella produzione ma esseri umani membri di una grande famiglia. A causa inoltre di un controllo inadeguato da parte dei dirigenti, non era possibile premiare i meritevoli e punire gli sfaticati, cosa che rese l'ambiente di lavoro un luogo spesso indisciplinato e caotico.

Per quanto riguarda gli ultimi due aspetti invece, riporto l'attenzione alla questione legata alla celluloidi e agli occhiali da sole. Nel primo caso, i moréziens si videro sottrarre ingenti quote di mercato a causa della loro incapacità di gestione di un prodotto così difficile (per la sua alta infiammabilità) come la celluloidi, condizione che li costrinse alla sola produzione metallica. Ovviamente tale circostanza vide, ancora una

volta, primeggiare i cadorini i quali non si fermarono solo alla produzione in celluloide, una volta dopo aver ben appreso come gestirla senza procurare danni gravi alle persone o agli stabilimenti stessi, si cimentarono nell'utilizzo di molte altre materie plastiche dando così vita ad occhiali apprezzatissimi per la loro leggerezza, comodità e soprattutto fantasia: la tendenza ormai la faceva l'occhiale in celluloide, era un materiale nuovo, era più resistente e, come si è già visto, presentava troppi punti a favore perché i compratori potessero ancora preferire quello metallico quindi, nonostante i francesi fossero rimasti leader nella produzione dei metallici, appunto, ciò non servì a migliorare la loro posizione. Infine, riporto il caso dell'occhiale da sole, sottovalutato fin da principio perché si credeva che sarebbe stato legato alla stagionalità: anche in questo caso Tabacchi ci vide lungo e fu il solo, accaparrandosi il monopolio della loro produzione portando via ancora una volta enormi quote di mercato al concorrente morézien. Ho notato che, anche in questo frangente, i francesi dimostrano poco lungimiranti, sottovalutarono questa produzione con la convinzione che non avrebbe fruttato senza capire che, invece, come era stato per l'occhiale da vista, anche quello da sole ormai era passato da oggetto protettivo dai danni da raggi solari a vero e proprio accessorio moda che avrebbe trovato una richiesta ben più ampia di quella esclusivamente stagionale.

Concludo con una piccola riflessione personale: anche se in questa sede non è possibile e, in tutta sincerità, ritengo servirebbero delle competenze ben più specifiche delle mie, credo sarebbe interessante, soprattutto alla luce degli ultimi fatti che hanno visto Safilo in una posizione di estrema difficoltà, capire quale potrebbe essere il futuro della realtà dell'occhiale cadorino, ormai quasi completamente spostatosi fuori dalla vallata, nella sicuramente più pratica zona del longaronese. Per quanto riguarda, però, questo mio studio comparato spero di essere riuscita nell'obiettivo di voler dare ancora un po' di voce alla storia di queste aree che, tra le altre cose, nel caso specifico del Cadore mi toccano particolarmente in quanto mia terra di origine.

BIBLIOGRAFIA

AMANTIA, A. (1996) (a cura di), *Gli industriali di Belluno e la ricostruzione*, Neri Pozza, Vicenza.

AMANTIA, A. (2018), *L'industrializzazione del comprensorio del Vajont. Intervento speciale, ricostruzione e sviluppo dopo la catastrofe (1963-2000)*, il Mulino, Bologna.

ANASTASIA, B.- CORÓ, G. (1993), *I distretti industriali in Veneto. Una proposta di individuazione*, Nuova Dimensione Ediciclo, Portogruaro.

ANASTASIA, B.- CORÓ, G. (1996), *Evoluzione di un'economia regionale. Il Nordest dopo il successo*, Nuova Dimensione Ediciclo, Portogruaro.

AA. VV. (1986), *Occhiali Italiani*, Edizione Anfao, Artegrafica Silva, Parma.

AA. VV. (1996), *1796, D'un clou naquit la Lunetterie à Morez*, in "Vente". N° di settembre.

AA. VV. (2001), *Point de vue. Recherche sur l'histoire de la lunette. Punto di vista. Ricerca sulla storia dell'occhiale*. Pieve di Cadore, Lajoux.

AA. VV. (2004), *Etude de terrain, Morez*, Pubblicazione dell'università di Neuchâtel.

AA. VV. (2015), *Manuale pratico di montature*, Centro studi Salmoiraghi e Viganò.

BEVILACQUA, A. (1942), *L'occhialeria in Cadore*, in "Il Cadore", II, n. 1.

BUSSOD, M. (1991), *Origine de la lunetterie*, pubblicazione per la biblioteca di Morez, da consultare in loco.

BUSSOD, M. - JEAN-PROST, M. (1996), *La petite-fille des Rivières. Historique de la lunetterie dans le canton de Morez*, La Biennoise.

CHIAROLANZA, D. *Il distretto dell'occhialeria bellunese e l'ingresso dei nuovi brand made in Italy nel mercato dell'occhiale. Il progetto VELVET BLOOD*. Tesi di Laurea, Università degli studi di Venezia, Ca Foscari.

FONTANA, G.L., LEONARDI, A., TREZZI, L. (a cura di), (1998), *Mobilità imprenditoriale e del lavoro nelle Alpi in età moderna e contemporanea*, Dipartimento di Storia della Società e delle Istituzioni, Università degli Studi di Milano, Dipartimento di Economia, Università degli Studi di Trento, pubblicato a cura della Libreria Universitaria CUESP.

FONTANA, G.L. (2000), *Guglielmo Tabacchi. Pioniere dell'occhialeria italiana*, Arti Grafiche Amilcare Pizzi Spa, Milano.

FONTANA, G.L. (2001), *Da area debole ad area forte: formazione ed evoluzione del distretto dell'occhialeria cadorina*, in *Aree forti e deboli nello sviluppo della montagna alpina*, Leonardi, A. (a cura di), dipartimento di Economia, pubblicato da Università degli studi di Trento.

FONTANA, G.L.- ROVERATO G. (2001), *Processi di settorializzazione e di distrettualizzazione nei sistemi economici locali: il caso Veneto*, Bologna, Il mulino.

FRESCURA, A. (1939), *L'industria cadorina di occhialeria fratelli Lozza*, Turati-Lombardi, Milano.

GABRIEL-ROBEZ, B. (2019), *Les Champions de la Lunetterie*, Pubblicazione digitale sulla piattaforma Calaméo.

GRASSI, M. (1989), *Gli occhiali del Cadore: le motivazioni economiche, geografiche e psicologiche*, in "Il Cadore", n. 5.

MATHIEU, A. (1929), *Les petites industries de la montagne dans le Jura français*, in "Annales de Géographie", n. 215.

PERUZ, U. (1981), *Vita di lavoro*, Pieve di Cadore.

POUPARD, L. (2011), *Morez ville industrielle du Jura*, Lieux Dits.

ROUYER, J. (1903), *La lunetterie dans le Canton de Morez (1796-1902)*, Paris.

SAGUI, R. (2017/2018), *I materiali oftalmici per le montature. Percorso nella storia dell'occhialeria dai primi modelli ai giorni nostri*. Tesi di Laurea, Università degli studi di Padova.

SORATO, S. (2013/2014), *I modelli evolutivi dei distretti industriali. Confronto tra letteratura ed evidenze empiriche per tre distretti industriali*. Tesi di laurea, Università degli studi di Padova.

VERVAEKE, M. (2003), *Le design et les immaterialités de l'entreprise*, L'Harmattan, Paris.

SITOGRAFIA

www.britannica.com, sito ufficiale dell'Enciclopedia Britannica.

www.culture.gouv.fr, sito ufficiale del Ministère de la Culture.

www.derigo.com, sito ufficiale De Rigo Vision S.p.a.

www.luxottica.com, sito ufficiale Luxottica Group S.p.a.

www.marchon.com, sito ufficiale Marchon S.r.l.

www.marcolin.com, sito ufficiale Marcolin Eyewear S.p.a.

www.mido.com, sito ufficiale MIDO.

www.nuovocadore.it, portale ufficiale del Cadore.

www.treccani.it, sito ufficiale dell'Enciclopedia Treccani.

www.zeiss.it, sito ufficiale di Zeiss S.p.a.

ALTRE FONTI

Museo dell'occhiale, Pieve di Cadore -Belluno- Italia.

Musée de la lunette, Morez du Jura -Franche Comté- France.

RINGRAZIAMENTI

Vorrei iniziare rivolgendo un sincero ringraziamento al mio relatore, Professor Fontana, senza il quale non avrei potuto realizzare un lavoro che rispecchiasse i miei interessi e che fosse ben fatto: in Lei ho trovato non solo un Professore capace ma un Uomo appassionato e credo fortemente che il primo, senza il secondo, non possa esistere.

Ringrazio le mie Amiche e coinquiline Chiara MB, Klarissa, Chiara M per il sostegno e l'affetto che non mi hanno mai fatto mancare: grazie a Chiara, per aver gioito con me, in maniera sincera, dei miei successi, per essere stata un punto di riferimento sicuro e costante nei miei momenti di fragilità, cosa per me fondamentale, ma più di tutto grazie perché noi, semplicemente, ci siamo capite, da subito e per sempre. Grazie Klarissa, per l'affetto incondizionato che non mi hai fatto mancare nemmeno quando mi trovavo lontana, per la tua compagnia, per la tua bontà e la tenerezza del tuo sguardo: sappi che mi hai dato tanto coraggio in questi anni. Grazie ragazze per avermi accolta in un duetto già consolidato nel quale mi sono sempre sentita benvoluta. Grazie Chiara, per avermi dato tanto in poco tempo, per esserti sempre interessata anche quando non mi avevi più al di là del muro, grazie per tutti i tuoi dolci gesti d'affetto di questi mesi passati assieme, mi hanno davvero riempito il cuore di felicità. Grazie a tutte e tre, perché con voi ho sempre sentito sapore di Famiglia e Casa; spero siate fiere di me, io di voi ricordatevi che lo sono e lo sarò sempre.

Grazie Valentina, per avermi sempre tenuta d'occhio silenziosamente, per il tuo sguardo pieno di comprensione, per avermi ascoltata e capita senza farmi pesare mai nulla, ma specialmente grazie per l'onestà intellettuale che ci ha sempre caratterizzate. Sei stata il mio riparo per molto tempo ma anche adesso che la mia tempesta è passata so che tu non passi, so che per ogni cosa ci sarai, un po' come Beppe per Caterina, come Caterina per Beppe.

Ringrazio Ester, amica ancor prima di essere davvero amica, collega ancor prima di essere davvero collega: noi abbiamo anticipato tutto e sono sicura che ancor prima di vederci ci fossimo già scelte. Questi due anni sono stati i nostri due anni e, per quanto difficili, trovo che siano stati assolutamente perfetti. Con te ogni momento felice è sembrato esserlo ancor di più, ci siamo divertite, ci siamo a volte disperate ma alla fine ce l'abbiamo sempre fatta.

Grazie Jlenia, la mia “amica di una vita”, perché da che ci conosciamo abbiamo sempre fatto parte l’una della storia dell’altra e viceversa. Spero di poter continuare così per molto tempo ancora, senza permettere che la distanza fisica diventi una distanza per i cuori.

Grazie a mia nonna, 96 anni di energia e puro amore: in prima fila, sempre, ha scomodato tutti i Santi per farmi passare gli esami, mi ha accudita da bambina e non ha smesso di farlo nemmeno ora, seppur in modo diverso. Grazie nonna, lo sai che io amo solo te!!

Ringrazio mia zia Loraine, che è la prova che non serve un legame di sangue per nutrire amore sincero verso qualcuno. Grazie per avermi aperto le porte di cuore e casa praticamente da che sono nata e grazie per avermi trattata sempre come una figlia. Averti è per me una fortuna grande.

Ringrazio la zia Anna, che anche se da molto lontano non ha mai smesso di interessarsi a me e di volermi bene, la tua vicinanza e il tuo orgoglio nei miei confronti sono stati fondamentali per me.

Grazie a Diego, che da quando c’è ha creduto nelle mie capacità e nel mio impegno. Grazie per la tua saggezza e pacatezza, necessarie per uno spirito fumantino come il mio. Per l’entusiasmo, la curiosità e la passione che riversi in ciò che fai: sappi che per me sono fonte di ispirazione. In modo particolare ti ringrazio per avermi insegnato che a volte, nella vita, bisogna sapersi affidare, alle circostanze, alle persone... affidare e basta.

Ringrazio i miei genitori, per concludere, che mi hanno insegnato che dove c’è amore per ciò che si fa c’è sempre risultato. Grazie per aver coltivato in me la tenacia, la perseveranza e la forza della volontà. Ringrazio mia madre, immancabilmente autodefinitasi snaturata (ma a chi la racconti!), per la sua intelligenza, il suo amore, per il cuore e le spalle abbastanza grossi da ospitarci tutti con i nostri pensieri. Ringrazio mio padre, eternamente preoccupato per me (lo so che il mondo è fatto di squali, come dici spesso, e tu mi vedi solo come un pesciolino, ma non è la grandezza fisica che determina il coraggio dell’animo), che mi dice sempre che nella vita si va avanti per fortuna o per tenacia, io non appartengo al primo gruppo a quanto pare, ma la tenacia porta buoni frutti sul lungo termine, la fortuna no, e lui mi ricorda che ho tutte le carte in regola per non avere troppo bisogno della fortuna nella vita.

Grazie di cuore a tutti, sono felice di condividere con voi questo traguardo.

Ad maiora.

E.